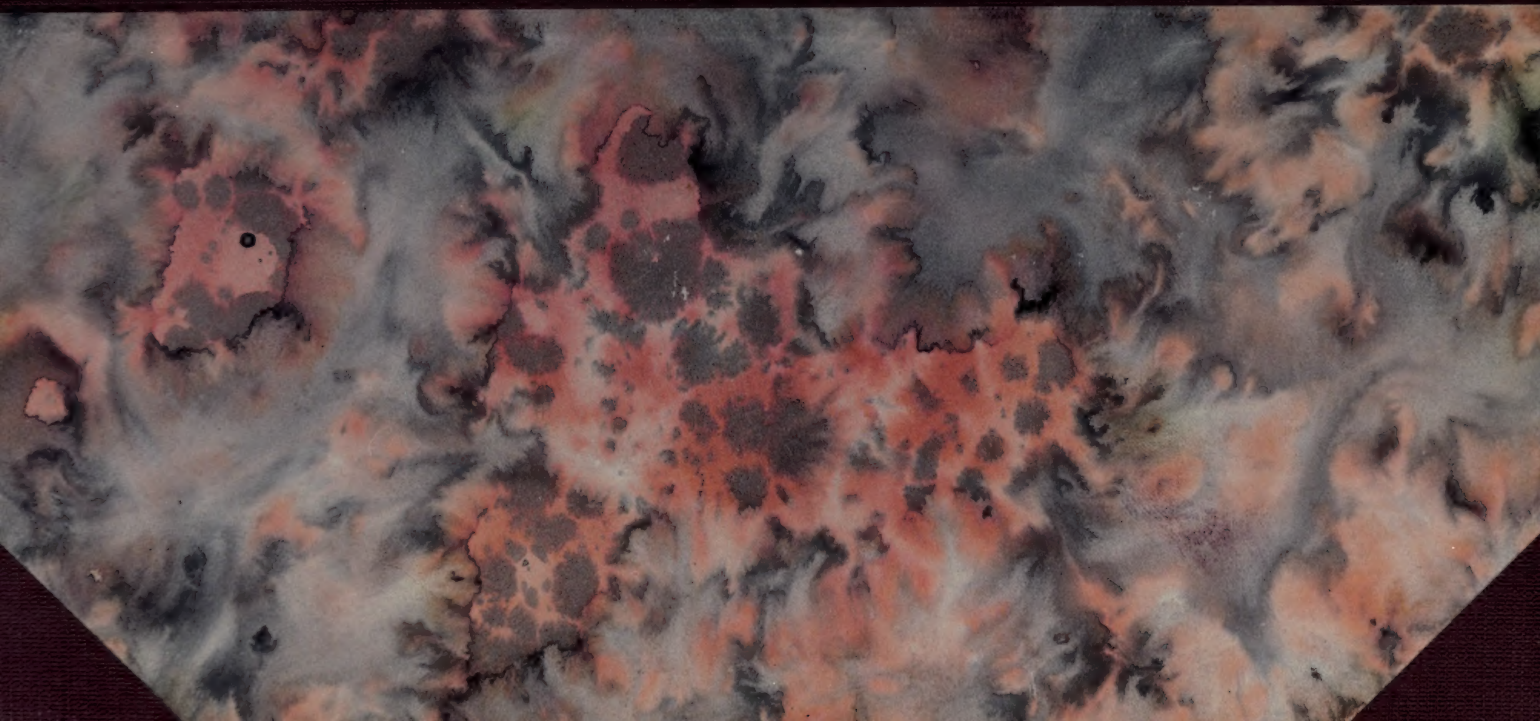
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01565710 9



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Alexander C. Pathy

LES MAITRES DE L'AMOUR

L'Œuvre libertine de l'Abbé de Voisenon

de l'Académie Française

Exercices de Dévotion de M. Henri Roch
Le Sultan Misapouf. — Tant mieux pour elle
Histoire de la Félicité. — Journée de l'Amour ou Heures de Cythère

INTRODUCTION ET NOTES

PAR

B. DE VILLENEUVE

Ouvrage orné d'un Portrait hors texte

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMXIII

L'ŒUVRE LIBERTINE

DE

L'ABBÉ DE VOISENON

= *Il a été tiré de cet ouvrage* =

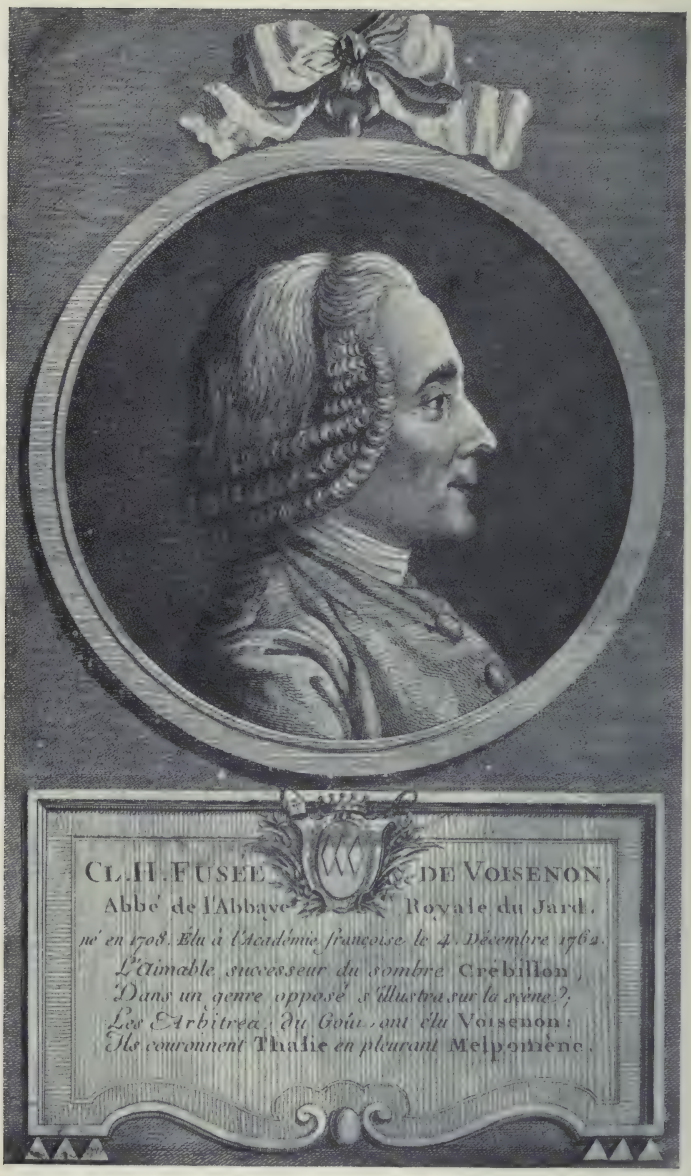
10 exemplaires sur Japon Impérial

1 à 10

25 exemplaires sur papier d'Arches

11 à 35

Droits de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.


CL. H. FUSÉE DE VOISENON,
Abbé de l'Abbaye Royale du Jard.
né en 1708. Elu à l'Académie françoise le 4. Décembre 1762.
L'Aimable successeur du sombre Crébillon,
Dans un genre opposé s'illustra sur la scène?
Les Arbitres du Goût ont élu Voisenon:
Ils couronnent Thalie en pleurant Melpomène.

LES MAITRES DE L'AMOUR

L'Œuvre libertine

de

l'Abbé de Voisenon

de l'Académie Française

Exercices de Dévotion de M. Henri Roch
Le Sultan Misapouf. — Tant mieux pour elle
Histoire de la Félicité. — Journée de l'Amour ou Heures de Cythère

INTRODUCTION ET NOTES

PAR

B. DE VILLENEUVE

Ouvrage orné d'un Portrait hors texte

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMXIII

INTRODUCTION

Claude-Henri de Fuzée de Voisenon « a passé sa vie, dit Grimm, à être mourant d'un asthme et à se rétablir un instant après. » (1)

Cette existence asthmatique a duré soixante-sept ans, du 1er juillet 1708 au 22 novembre 1775. Et cet état perpétuellement maladif n'a pas entamé un seul instant la bonne humeur de l'abbé de Voisenon. Son esprit, son badinage, ce je ne sais quoi de pétillant, de bondissant, qui le faisait appeler par le marquis de Polignac, avec assez de justesse, *petite poignée de puces*, devait faire fortune dans des salons frivoles avec extravagance (2).

Dès onze ans il adressait ses premiers essais en vers à Voltaire, qui les goûta et encouragea l'auteur. Bientôt quelques légers succès au théâtre le remplirent d'espoir et d'ivresse. Mais à la suite d'un duel dans lequel il blessa son adversaire, un officier, il se dégoûta du monde, entra au séminaire, s'enfonça dans l'étude de la théologie et des Pères et devint un exemple de piété.

M. Henriot, évêque de Boulogne-sur-Mer, son parent,

(1) *Correspondance de Grimm*, février 1763, t. V., p. 225.

(2) G. Desnoireterres, *Epicuriens et lettrés*. Paris, 1879, pp. 261 et suiv.

lui donna un canonicat dans son église, l'ordonna prêtre et le fit son grand vicaire. Il se reposa sur lui de la plus grande partie des soins de l'épiscopat. L'abbé de Voisenon répondit à sa confiance et à son amitié par un zèle infatigable. Il pensait que le moyen le plus sûr de faire triompher la religion était de la faire aimer. Il regardait la charité comme la vertu la plus agréable à Dieu et ses exemples la persuadaient encore mieux que son éloquence.

M. Henriot étant mort presque subitement, la ville et le clergé de Boulogne firent conjointement une députation au cardinal de Fleury, pour le supplier de faire nommer le grand vicaire au siège vacant ; mais l'abbé de Voisenon, averti de cette démarche, partit de nuit pour Versailles et courut chez le ministre, pour lui demander, comme une grâce, de rejeter le vœu des Boulonnais : « Eh ! comment, lui disait-il, veulent-ils que je les conduise, lorsque j'ai tant de peine à me conduire moi-même ? » Il parut si extraordinaire de voir à la cour un jeune ecclésiastique solliciter un refus que tout le monde s'empressa de le reconnaître. Le ministre ne voulut pas laisser sans récompense un désintéressement si rare : il lui donna l'abbaye royale du Jard, qui n'exigeait ni résidence, ni devoirs au-dessus de ses forces.

Rendu à lui-même, il ne put revoir ses amis et la capitale sans que son goût pour la poésie se réveillât. Les gens de lettres les plus recommandables formaient alors deux sociétés, M. de Voltaire était le chef de la première ; il attira son ancien élève, qui s'acquit l'estime et la confiance de madame la marquise du Châtelet et qui a conservé l'une et l'autre jusqu'à la mort de cette femme célèbre.

Les succès qu'il avait obtenus au théâtre avant sa retraite le sollicitaient de rentrer dans cette carrière, la seule où le public, malgré les traits empoisonnés de

Zoïles et les cabales de la rivalité, rend enfin justice aux talents. Mais l'ancien grand vicaire de Boulogne hésitait. Mlle Quinault le détermina : elle lui donna le sujet de la *Coquette fixée*, comédie qui eut le plus grand succès et qui fit, ainsi que toutes les pièces de cet écrivain, autant de plaisir à la lecture qu'à la représentation. Il donna successivement le *Réveil de Thalie*, les *Mariages assortis*, la *Jeune Grecque* et quelques autres pièces qui obtinrent également les applaudissements du public.

La célébrité que ses ouvrages lui avaient acquise, un caractère doux et complaisant, de l'enjouement, une conversation agréable, facile, pétillante d'esprit, toujours variée, toujours accommodée aux circonstances ; les saillies les plus heureuses, des poésies légères et du meilleur ton, répandues dans ses sociétés, le firent rechercher du plus grand nombre. M. de Choiseul le remarqua, le produisit à la cour, où il gagna la confiance et l'amitié de Mme la marquise de Pompadour. Il en profita surtout pour faire accorder des pensions aux gens de lettres méritants, qui ignorèrent toujours le nom de leur bienfaiteur.

Quelques années plus tard, le prince-évêque de Spire le nomma son ministre plénipotentiaire à la cour de France. Le peu d'attention qu'il donnait à ses propres affaires ne semblait pas en promettre beaucoup pour celles d'autrui : cependant, à peine ce prince lui eut-il remis ses intérêts, qu'il reprit quelques négociations interrompues depuis longtemps et qu'il les termina à la satisfaction de l'évêque, de la cour de France et peut-être à son grand étonnement.

En 1763, l'Académie française le nomma à la place de Crébillon : le poète des Grâces succéda au plus terrible de nos poètes tragiques. Le discours qu'il prononça à cette occasion fut digne de l'un et de l'autre. La peinture des deux temples, l'un de la fausse, l'autre de la véritable

gloire, a le double avantage d'être ingénieux et vraiment poétique. Il fit les honneurs de cette compagnie lorsque le roi de Danemark et le prince héréditaire de Brunswick y parurent; les vers qu'il y lut obtinrent leurs applaudissements et l'Académie eut lieu de se féliciter de l'avoir choisi. Il fut longtemps assidu à ses assemblées; il y fit admirer la justesse de son goût.

L'existence de Voisenon est quelque chose de menu, comme sa personne, comme ses œuvres : tout y est en sourires, en saillies pétillantes. Cet abbé galant, si peu abbé, si gentiment galant, était l'ami de presque tout le monde. Il vécut longtemps dans la familiarité du duc de La Vallière, qui le retenait le plus possible dans sa belle propriété de Montrouge. Et Voltaire profitait de cette intimité pour l'appeler *Notre grand aumônier, Monsieur l'évêque de Montrouge*, en lui écrivant :

Vous êtes prêtre de Cythère ;
Consacrez, bénissez, chantez
Tous les nœuds, toutes les beautés
De la maison de La Vallière;
Mais tapi dans les voluptés,
Vous ne songez qu'à votre affaire.
Vous passez les nuits et les jours
Avec votre grosse bergère,
Et les légitimes amours
Ne sont pas votre ministère.

« Il portait dans les sociétés, dit La Harpe, cet extrême enjouement qui trouve à rire et à faire rire de tout, un ton de galanterie badine, plus en vogue alors qu'aujourd'hui, beaucoup d'insouciance et de gaieté qui en était la suite, et le talent des quolibets plutôt que celui des bons mots. Avec la figure d'un singe il semblait en avoir la légèreté et la malice, et les femmes s'en amusaient comme d'un homme sans conséquence, qu'on pouvait

avoir en passant, sans trop s'en apercevoir et sans que les autres s'en aperçussent (1). »

A ce propos, Stendhal conte une anecdote bien typique, même si elle est controuvée. Le duc de Sône, qui ne venait presque jamais voir sa femme le soir, rentre une nuit, par contre-temps, et surprend Voisenon couché avec la duchesse.

L'abbé ordonne alors à sa maîtresse — maîtresse d'un instant sans doute — de faire semblant de dormir, et se met à lire tranquillement. Quand le duc apparaît sur la porte de la chambre, l'abbé, le doigt sur la bouche, lui fait signe de se taire et lui dit tout bas qu'il a gagé avec la duchesse, qui se plaint de ne jamais dormir, de s'introduire dans son lit à une heure du matin, sans qu'elle s'en aperçût. « Mais est-il déjà une heure ? » dit le mari. Et pendant qu'il consulte la pendule, Voisenon se lève, s'habille et s'en va (2).

Par malheur pour l'authenticité du fait, il n'existe pas au XVIIIe siècle de duc et de duchesse de Sône, mais n'est-il pas permis de penser que les véritables noms sont volontairement déguisés ?

Voisenon fut aussi, en passant, intimement lié avec Mlle Lemaure, de l'Opéra. « On sait, écrit Barbier, qu'il est fort attaché à Mlle Lemaure et que Mlle Lemaure ne le hait pas, et que les tendres discours que lui adresse Zélyotte (l'acteur) sont ceux que l'abbé lui tient toutes les fois qu'il peut se procurer des entretiens, malgré le sieur de La Garde et sa vigilante mère. Rien n'est plus plaisant que ce petit tracas (3). »

Malgré sa frivolité, la légèreté de son cœur, Voisenon conçut un véritable attachement, nous n'osons dire une

(1) *Correspondance littéraire*, Paris, 1804, t. I, p. 290.
(2) Stendhal. *Rome, Naples et Florence*, Paris, 1854, p. 141.
(3) *Journal de Barbier*, 24 avril 1743.

passion pour « la célèbre Chantilli, qui avait été maîtresse du maréchal de Saxe, et qu'on appelait Favart parce que le poète de ce nom l'avait épousée. » (Casanova). L'abbé avait fait la connaissance du ménage à une fête donnée par Mme de Mauconseil, à Bagatelle ; il en fut le commensal inséparable. Il avait surnommé Mme Favart « ma chère petite nièce Pardine ou Pardinette » ; car le ménage Favart appelait Voisenon « mon oncle », parce qu'il avait deux ans de plus que Favart.

Au dire du duc de Lauraguais, c'était communément le matin que l'abbé de Voisenon disait son office, avant de quitter le lit où il était de compagnie avec sa commère. « Eh mon Dieu ! que faites-vous là ? leur demandait-on. — La lecture, disait l'abbé. — Oui, répliquait de son côté Mme Favart, nous lisons notre bréviaire. Allons, l'abbé, il est tard, il faut se lever, continuez. » Et l'abbé de poursuivre, et elle de répondre : *Amen !* (1).

De cette intimité fidèle le public avait conclu que tous les ouvrages donnés au théâtre sous le nom de Mme Favart étaient dus à la plume de Voisenon. Casanova l'affirme sans aucune malignité ; mais une chanson, attribuée à Marmontel, et qui fut faite à l'occasion de la pièce d'*Annette et Lubin*, développe le propos avec une grivoise méchanceté :

CHANSON NOUVELLE

à l'endroit d'une femme auteur, dont la pièce est celle d'un abbé.

Il était une femme
Qui, pour se faire honneur,
Se joignit à son confesseur :
Faisons, dit-elle, ensemble
Quelque ouvrage d'esprit,
Et l'abbé le lui fit.

(1) Lettres de L.-B. Lauraguais à Mme ***. Paris, Buisson, 1802, p. 120.

Il cherche en son génie
De quoi la contenter ;
Il l'avait court pour inventer :
Prenant un joli conte
Que Marmontel ourdit,
Dessus il s'étendit.

On prétend qu'un troisième
Au travail concourut :
C'est Favart qui les secourut.
En chose de sa femme
C'est bien le droit du jeu
Que l'époux entre un peu.

Fraîcheur, naturel, grâce,
Tendre simplicité,
Tout cela fut du conte ôté ;
On mit les gaudrioles,
De l'esprit à foison,
Tant qu'il fut assez long.

A juger dans les règles
La pièce ne vaut rien,
Et cependant elle prend bien,
Lubin est sûr de plaire ;
On dit qu'Annette aussi
En tire un bon parti.

Mais si la veine gloire
Des auteurs s'emparait,
Le public sot les nommerait,
Monsieur Favart, sa femme,
Et brochant sur le tout,
Avec eux l'abbé Fou (1)

Le 21 avril 1772, meurt Mme Favart, et la douleur de son fidèle ami fut immense. Bachaumont constate d'ailleurs qu'il ne l'avait pas abandonnée jusqu'au dernier instant. « On connaît, ajoute-t-il, son prodigieux attachement au ménage en question. Depuis la mort du maré-

(1) *Mémoires secrets*, 2 avril 1762, t. I, p. 99.

chal de Saxe, dont la passion avait commencé à rendre célèbre cette courtisane qui suivait les armées, l'abbé vivait avec elle et mangeait tout son revenu dans la maison. Prêtre de son métier, libertin par habitude, et croyant par peur, il a fait tout ce qu'il fallait pour mettre devant Dieu l'âme de sa maîtresse. Comme elle tenait prodigieusement aux 15,000 livres de rente que lui valait son état de comédienne, elle faisait difficulté d'accéder à la renonciation au théâtre que l'Église exigeait : ce qui annonçait au moins de la bonne foi chez elle et une constance inviolable à ne point se parjurer. Il s'est remué auprès des gentilshommes de la chambre pour qu'on lui fît accorder ses appointements en pension, même en cas de retraite. Cette faveur a rendu l'actrice libre, et son salut n'a plus souffert de difficultés.

« Le grand talent de Mme Favart brillait plus dans le lit qu'au théâtre. Sur ce qu'on reprochait au *Mars* de la France (maréchal de Saxe) son engouement pour cette fille peu jolie, ce héros, non moins fameux en combats amoureux qu'en exploits guerriers, répondit : « Trouvez-m'en une qui me le fasse faire comme elle (1). »

Trois ans après la mort de sa meilleure amie, l'abbé mourait au château de Voisenon, près de Melun, où il s'était retiré le 15 septembre 1775, « afin, disait-il, de se trouver de plain-pied avec la sépulture de ses pères ».

Voltaire lui dédia l'épitaphe suivante :

Ici git ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu,
A sa Muse vive et gentille,
Je ne prétends point dire adieu ;
Car je m'en vais au même lieu,
Comme cadet de la famille.

(1) *Mémoires secrets*, 25 avril 1772, t. VI, p. 156.

Avec plus de malignité, Colardeau écrivit :

> Ci-gît un abbé libertin,
> Plein d'esprit et d'humeur falote,
> Il était porteur de calotte,
> Mais c'était celle de Crispin (1).

Peu de jours avant sa mort, Voisenon avait déposé entre les mains de la comtesse de Turpin, sa collaboratrice pour les *Heures de Cythère*, et son amie très dévouée, tout ce qui lui restait d'ouvrages manuscrits. Un sentiment de piété très respectable décida Mme de Turpin à publier toutes les œuvres de l'abbé, épares de-ci de-là, jusqu'aux boutades poétiques les plus insignifiantes. Elle constitua ainsi un recueil qui parut sous le titre suivant :

Œuvres complètes de l'abbé de Voisenon. *Paris, Moutard, 1781, 5 vol. in-8, figures.*

Cinq gros volumes! Le fardeau était trop lourd pour le souvenir de l'abbé de Voisenon. De tout cela, il n'a survécu que quelques contes; mais ils suffisent pour sauver leur auteur de l'oubli. Nous avons rassemblé en ces pages ceux qui nous paraissent le mieux convenir à notre objet et qui peuvent donner l'idée la plus exacte de cet écrivain frivole.

Il nous est d'ailleurs fort agréable de citer, en matière de conclusion, quelques lignes de l'un des plus délicats critiques de notre époque, de celui qui, peut-être a le mieux compris les conteurs libertins du XVIIIe siècle, M. Octave Uzanne.

« Ce conservateur de la gaieté française, comme l'appelait Volaire, ce poète libellule, qui, en sacrifiant à l'esprit, n'en a jamais méconnu les règles, cet écrivain

(1) *Correspondance de Grimm*, janvier 1776, t. XI, p. 181.

exquis, frétillant d'ingéniosité, ce joli faiseur de contes, dans une manière sans rivale, dont le talent se présente à nos yeux, comme la plus parfaite et la plus vivante des incarnations de la société frivole du XVIIIe siècle (1). »

Voisenon ne peut songer à entrer en lice avec un Nerciat ou un Mirabeau, ou un Sade, mais il est un délicieux *petit maître de l'amour*.

B. V.

(1) Octave Uzanne, *Contes de l'abbé de Voisenon*. Paris, 1878. Introduction. — Voir aussi le *Récit historique de la vie de l'abbé de Voisenon*, placé en tête de ses œuvres complètes, — et l'ouvrage de G. Desnoireterres, *Epicuriens et lettrés*, pp. 261 et suiv.

LES

EXERCICES DE DÉVOTION

DE M. HENRI ROCH

AVEC

Mme LA DUCHESSE DE CONDOR

par feu M. l'Abbé de VOISENON

de joyeuse mémoire,

et de son vivant membre de l'Académie française

A Vaucluse

1786

EXERCICES DE DÉVOTION

de M. Henri Roch avec Mme la Duchesse de Condor

La première édition de ce conte parut à Paris, sans nom d'auteur, vers 1780, c'est-à-dire quelque cinq ans après la mort de Voisenon, sous le titre suivant :

Exercices de dévotion de M. Henri Roch avec Mme la Duchesse de Condor, *par feu M. l'abbé de Voisenon, de joyeuse mémoire, et de son vivant membre de l'Académie française. S. l. n. d.* (*Paris, vers 1780*).

Il reparut en 1786 et en 1787 avec l'indication *A Vaucluse*, en un volume petit in-8 de XIV et 104 pages, et fut réédité vers 1850 en un volume in-18 avec 5 gravures libres qui lui valurent la censure.

Les éditeurs Gay et Doucé en ont publié une édition en 1882, un in-8 de VIII-74 pages, avec un frontispice en couleurs.

Toutes ces éditions, tirées à un nombre très restreint d'exemplaires, sont fort rares.

Nécessairement, l'attribution de ce léger libertinage littéraire à l'abbé de Voisenon a été fort contestée; et M. Octave Uzanne, dans sa belle édition des *Contes de Voisenon* (Paris, 1878), en attribue la paternité à Meunier de Querlon.

Toutefois, cette œuvre charmante répond si bien aux

qualités que Grimm ou l'un de ses correspondants reconnaît à Voisenon, « tour à tour *libertin* et *dévot*, timide et hardi, philosophe et jésuite » ; d'autre part, elle est si exactement dans le goût du conte en vers *Le Bréviaire* que cite Raynal dans une de ses lettres (1), que nous avons cru devoir lui réserver une place dans ce Recueil.

Les *Exercices de dévotion* furent si bien accueillis du public léger de la fin du XVIIIe siècle, qu'ils furent imités. En 1789, en effet, l'abbé Th. Duvernet publiait *Les Dévotions de Madame de Bethzamooth et les pieuses facéties de Monsieur de Saint-Ognon,* qui sont d'ailleurs un fort agréable pastiche du badinage libertin de Voisenon. Duvernet commence sa préface en ces termes : « Les succès qu'eut M. Henri Roch dans l'art de traiter les vapeurs et la dévotion, donnèrent de l'émulation à plusieurs jeunes gens qui, rassasiés de femmes galantes et de femmes de théâtre, s'amusèrent, dans leurs passe-temps, à évangéliser les dévotes. »

La « messe d'amour » eut de tous temps d'ailleurs d'enthousiastes partisans parmi les blasés qui cherchent toujours un piment nouveau aux gestes passionnés.

(1) Voir *Correspondance de Grimm,* novembre 1775, t. XI, p. 150. — *Le Bréviaire* est reproduit dans notre introduction au conte de Voisenon qui a pour titre *Histoire de la Félicité.*

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. JEAN CAMARD

Vous aimez, monsieur, les exercices; ceux que nous vous offrons pourront ne pas déplaire à votre goût. C'est surtout au galant homme à qui nous en faisons hommage.

Il n'appartient qu'à vous, monsieur, d'avoir, dans le cours de votre vie, rendu trois femmes heureuses. La dernière vous chérit, comme si vous étiez de son âge. Après six ans de mariage, elle est encore à s'apercevoir que vous en avez trente-cinq de plus qu'elle. Rien ne baisse en vous. C'est là une qualité dont peu de personnes ne peuvent se glorifier : en ménage, votre talent est unique et vous méritez d'être compté dans le petit nombre de ceux qui à soixante ans jouissent encore du double privilège d'être toujours aimable pendant le jour, et toujours jeune pendant la nuit.

Puissiez-vous, monsieur, conserver longtemps un talent aussi précieux qu'il est rare, et admirer les exercices de M. Henri Roch, comme chaque jour en société, nous admirons et votre esprit jovial et la fraîcheur de votre teint.

PRÉFACE DE FEU M. QUERLON

BIBLIOTHÉCAIRE DE M. BEAUJON

Cette bagatelle fut trouvée parmi les papiers de feu M. l'abbé de Voisenon; on y reconnaîtra aisément son style. Il la composa quelque temps avant de passer pour les amusements de mademoiselle Huchon, sa nouvelle amie, laquelle il avait pris comme le saint roi David, dans sa vieillesse, prit la jeune Abisag (1) pour le réchauf-

(1) Tel est l'éloge que l'historien sacré fait de la jeune Abisag de Sunam : *Erat autem pulchra nimis, dormiebatque cum rege, rex vero non cognovit eam.*

Le Saint-Esprit, comme on voit, dit que David laissa sa virginité à Abisag. Nous n'osons en dire autant de M. l'abbé de Voisenon; nous ne dirons pas non plus que mademoiselle Huchon fut vierge, quand il la prit pour le réchauffer.

Feu M. l'abbé Xaupi, doyen de la faculté de théologie de Paris, et docteur de Navarre, prétendait que Sa Majesté juive ne prit pour se réchauffer la jeune Abisag de Sunam, que faute de bassinoire; du temps de David on ne connaissait point, disait-il, cet instrument; les moines et les bassinoires étaient, suivant lui, de nouvelle invention.

Le sentiment de l'abbé Xaupi sur les bassinoires excita de grands troubles en théologie. La quille que les géants jetèrent dans l'Olympe en s'amusant y causa parmi les dieux et les déesses moins de bruit et de rumeur.

La Sorbonne demanda une rétractation au doyen, et il ne voulut point en faire; elle le menaça de le rayer du nombre de ses docteurs, et il menaça la Sorbonne de révéler son secret; à cette menace les théologiens tremblèrent, et la querelle en resta là.

fer : c'était une fille d'une grande beauté; elle dormait toujours à côté de lui, et il la laissa toujours vierge.

Pour faire de cette bagatelle un ouvrage moral, nous en avons supprimé les tableaux trop libres; nous n'aurions osé présenter à des lecteurs honnêtes des hardiesses que dans ses goguettes se permettait souvent feu M. l'abbé.

Nous le trouvâmes un jour sur le chemin de Saint-Germain. Je descends, nous dit-il, de Lucienne; je viens de lire *Sultan Misapouf* à la belle comtesse, pendant qu'elle était dans son bain. « Mon cher abbé, lui répliquâmes-nous, nous vieillissons l'un et l'autre, et votre conduite est toujours celle d'un jeune homme. La mort fera de vous ce qu'elle vient de faire de Voltaire. Elle vous empoignera lorsque vous y penserez le moins. »

— Dieu pardonne au défunt, ajoutâmes-nous; mais par ses plaisanteries il a fait plus de tort à notre sainte religion que par leurs bons raisonnements saint Bernard, saint Thomas, Pierre Lombard, Gambacurta et M. l'abbé Bergier, que par leurs prédications les Récollets, les Capucins, les Petits-Pères et M. l'abbé Beauregard; que par leurs bons exemples les Carmes, les Cordeliers et M. l'abbé Savatier n'ont converti de libertins et d'impies.

— Quoi, reprit l'abbé de Voisenon avec cette pétulance dont il donna si souvent des preuves au foyer de l'Opéra-Comique, Voltaire a guéri plus de gens à préjugés que les curés de Paris et de la banlieue n'ont converti de catins; que tous les membres de l'école de chirurgie n'ont traité de vérolés, et que le roi de Prusse lui-même, dans trois guerres qu'il a eues, n'a envoyé chez les morts de Tolpacks, de housards, de pandours et autres tueurs de cette espèce.

Cet abbé, comme on voit, avait l'expression grivoise, et malheureusement sa conduite répondait à son langage.

L'an de notre salut 1765, il fut dangereusement malade. Toutes les fois qu'on lui parla de recevoir l'extrême-onction, il répondit toujours qu'il n'aimait pas les huiles rances, ajoutant, à une réponse aussi peu chrétienne, une *rechignade* qui faisait rire tous ceux qui commençaient à pleurer sa mort.

Feu M. le président de Mazi (1), l'orateur le plus énergique qui ait jamais siégé aux enquêtes du parlement de Paris, aimait beaucoup l'abbé de Voisenon, comme on peut aimer quelqu'un avec qui on a été en bonne fortune, il sut que son ami était malade et pénitent; il vint le voir et l'exhorter à faire, tant pour l'édification du clergé de Paris que pour l'édification de ses maîtresses, ce qu'il convient en ces derniers moments; il obtint d'abord du malade qu'il ferait sa coulpe, et frère Nicodème, gardien des Capucins du Marais, fut appelé pour la recevoir.

Après cette coulpe, le président exhorta l'abbé à se faire apporter le saint viatique.

— Je le veux bien, dit le malade, excédé de tant d'importunités, mais je te jure que ce sera la dernière farce que ton amitié me fera jouer.

Là-dessus, le président fit avertir un porte-Dieu et se retira, regardant la complaisance de l'ami comme le triomphe de la grâce janséniste, pour laquelle autrefois

(1) Tout Paris a connu le Président de Mazi. Il était le neveu de l'abbé Pucelle. Dans les querelles de la bulle *Unigenitus*, il se distingua comme son oncle, par son attachement aux libertés de l'Église gallicane, et surtout par la trop énergique éloquence avec laquelle, en 1754, il parla dans une assemblée des chambres. Il fut en conséquence envoyé prisonnier aux îles de Sainte-Marguerite; avec la baguette de coudrier il trouva, ou prétendit avoir trouvé une source d'eau vive, ce qui est vrai : jusqu'à lui on n'y avait point encore vu d'eau potable. Tous les prisonniers bénissent et attestent la vertu de la baguette du président de Mazi, comme tous ceux qui l'ont connu à Paris, assurent que de son vivant, sa baguette était très respectueuse en passant devant les dames.

le fameux abbé Pucelle, son oncle, combattit si courageusement.

Du temps qu'on va à l'église chercher le saint viatique, le malade ramasse ses forces, sort de son lit, s'habille et s'en va promener sur les boulevards. Son portier, qui était ivrogne et bon chrétien, lui dit : « Ah ! mon maître, mon bon maître, vous vous en allez, et le bon Dieu va venir ; il ne vous trouvera pas, lui dirai-je d'attendre ?

— Non, répondit le malade, tu lui diras de se faire écrire. »

Dans les propos et la conduite de cet abbé de Voisenon, on ne vit jamais rien qui sentît son membre de l'Académie française. Aussi ses confrères avouaient-ils qu'il n'avait rien d'académique ; ils n'en parlaient que comme d'un homme frivole, très léger en croyance, et, comme dit le pieux Brantôme, peu propre pour les balances de monseigneur saint Michel : c'est ce qu'on verra en lisant les exercices suivants.

LES

Exercices de Dévotion

DE M. HENRI ROCH

avec Mme la Duchesse de Condor.

M. Henri Roch avait autant de sortes de réputations qu'il y a de quartiers dans Paris : au Palais-Royal, on le prenait pour un amateur du beau sexe ; aux Tuileries, il passait pour un philosophe : ses propos, ses liaisons et la sagesse de sa conduite lui méritèrent cet honneur ; dans le faubourg Saint-Germain, on le regardait comme un dévot.

Ce qui lui valut cette réputation, dont il ne se doutait pas et dont il n'était pas digne, furent quelques visites de bienséance qu'il fit à M. le duc de Corgnon, chez qui se réunissaient les béats et béates du quartier, pour s'entretenir du prédicateur, du confesseur et du saint du jour, du purgatoire, du jugement, de la mort, de l'enfer et de beaucoup d'autres choses, toutes de cette espèce et toutes fort amusantes. Moins M. Henri Roch avait parlé dans ce tripot, qui s'appelait *l'assemblée des Saints*, plus on l'avait jugé un homme intérieur, un vrai dévot.

Mme la duchesse de Condor, qui l'avait vu dans cette *assemblée*, le fit prier de la venir voir.

— Vous êtes, lui dit-elle en le recevant, un homme à bonnes œuvres, et voilà pourquoi je désire passer une journée avec vous. Je suis seule, mais tout à fait seule; mon mari est parti ce matin pour la campagne; mes femmes m'ont demandé la permission d'aller au Calvaire pour faire leur *bon jour*, et je compte sur vous pour m'aider à faire mes exercices de dévotion.

A ces mots d'exercices et de dévotion, M. Henri Roch fut au moment de dire qu'il n'y entendait rien; mais, pendant que la duchesse parlait, il la regardait, il voyait une femme jeune et belle; il la plaignait d'être dévote, mais il admirait en elle deux grands yeux noir-bleu, qu'elle baissait modestement, un front très découvert et sur lequel régnaient en arc deux grands sourcils — que Lagrénée (1) n'aurait pu mieux dessiner. Ses dents étaient deux rangées de perles. Son teint était aussi frais que celui d'une rose à demi éclose. Sous son mouchoir, il soupçonnait deux de ces trésors tels qu'on en trouve rarement et tels que n'en ont jamais vus M. de Rhuillières (2), ni M. Greuze (3), lui-même, qui en a beaucoup vu.

Ce serait là, pensait M. Henri Roch, une belle conversion à faire. « Avec une dévote, soyons dévot; il n'y a pas grand mal à cela; c'est une petite comédie à jouer; voyons quel en sera le dénouement. »

— Je ferai, répondit-il, tout ce que madame la duchesse jugera à propos d'ordonner, heureux, et très heureux, si je puis lui être utile.

— Ah! Monsieur, répliqua Madame, que vous êtes honnête! Les gens d'esprit sont toujours polis! Je m'attendais bien à cette complaisance de votre part, et je vois avec plaisir que je ne me suis pas trompée; mais je m'aperçois que vous avez bien chaud.

(1) Voir les notes pages 61 et suiv.

— Cela est vrai, Madame; je suis venu un peu vite.

— Pauvre garçon! j'ai aussi prodigieusement chaud; mais si je me trompe, vous suez.

— Cela est encore vrai. Le temps est lourd et pesant, et je suis venu à pied des Tuileries jusqu'ici.

— Pauvre garçon! vous aurez mes chevaux pour vous en retourner; et moi aussi, je sue horriblement; vous avez l'air bien fatigué.

— Un peu, Madame, mais cela passera.

— Pauvre garçon! vous me faites pitié. Je tremble que vous ne preniez quelque maladie. Savez-vous ce qu'il faut faire? Entrez dans ce petit cabinet : vous y trouverez chemise, robe de chambre, caleçon, pantoufles et bas du matin.

— Mais, Madame...

— Quoi! Madame! il faut être dévot et point scrupuleux. Allez! mettez-vous à votre aise; voulez-vous que j'aie à me reprocher de vous avoir procuré une pleurésie? Le mal de la mort! J'en mourrais de chagrin! Vous en serez d'ailleurs plus commodément pour m'aider à faire mes exercices de dévotion. Nous n'avons pas à craindre de donner du scandale, nous sommes seuls. Ne vous l'ai-je pas dit? Souvenez-vous-en donc.

M. Henri Roch obéit, et l'instant d'après il reparut en robe de chambre.

— J'aime à vous voir comme cela, lui dit Madame; avez-vous un peu moins chaud? vous êtes bien essuyé? Ce n'est pas tout; écoutez-moi : on m'avait préparé un bain; je ne veux pas le prendre, il m'affaiblirait trop. Sans façon, allez vous mettre dedans.

— Mais, Madame...

— Quoi! encore Madame! Laissez-vous faire! allez prendre ce bain; je le veux! Quand vous n'y resteriez que dix minutes, cela vous délassera, et j'en aurai moins

de crainte que vous ne tombiez malade. Point de raisonnement et faites ce que je vous dis.

M. Henri Roch obéit : il se rend au cabinet des bains. Ce cabinet était à côté d'un boudoir, où Mme la duchessse entra presque aussitôt pour changer de chemise. La porte qui était entr'ouverte laissa à M. Henri Roch la liberté de tout observer. Ses yeux n'avaient encore rien vu d'aussi beau et d'aussi éclatant; la vérité pouvait assurer de Mme la duchesse et de toutes les formes de son corps ce que la Fable a raconté de celui de Vénus.

Au sortir du bain, M. Henri Roch alla la rejoindre.

— Avant de déjeuner, dit-elle, nous réciterons l'oraison de saint Christophe, le patron de mon mari. C'est mon usage depuis que je suis avec lui et je n'y ai jamais manqué. C'était un grand saint que ce saint Christophe ! Dites, cela n'est-il pas vrai ?

— Oui, Madame, et son épouse devait être une bien grande femme !

— Oh ! c'est ce que je ne sais pas, réplique Madame en lui présentant un chocolat délicieux. Le parfum de la vanille dont il était ambré flattait agréablement l'odorat.

— Quand l'estomac est content, lui disait-elle, on prie Dieu avec plus de dévotion.

Après ce déjeuner restaurant, on entra dans le boudoir, qui était d'un simple bois d'acajou; pour tout meuble, on voyait dans une niche une ottomane d'un satin violet. Les rideaux, les cordons, les galons, les glands, les franges, les houppes étaient assortis à ce meuble; aux côtés de cette niche étaient deux prie-Dieu garnis de leurs coussins.

— C'est ici, dit Madame, que nous ferons nos exercices spirituels, et nous n'y serons point interrompus : personne n'y entre sans être appelé.

Tout en donnant cette instruction à M. Henri Roch,

elle sort d'une petite bibliothèque les *Méditations* du révérend père Croiset.

— Avant de commencer notre lecture, dit-elle, recueillons-nous un moment. Voilà votre prie-Dieu et voici le mien.

On se met à genoux; après quelques minutes de recueillement, M. Henri pousse un grand soupir et s'écrie :

— Dieu ! qu'elle est belle !

— De la beauté de qui parlez-vous donc? lui demande Mme la duchesse.

— Hélas ! répond-il, mon esprit s'est élevé un moment jusqu'au ciel; j'ai cru être avec les anges et contempler avec eux les beautés de la sainte Vierge !

— A la bonne heure ! dit-elle ; j'avais pensé que vous vouliez parler de ma beauté ! Je vous en prie, rien de profane dans nos exercices. Je ne suis pas belle et nous ne sommes ici que pour prier et pour nous sanctifier. Dieu nous voit et nous ne devons rien faire ni dire qui ne soit digne de lui. Asseyez-vous à côté de moi; en lisant, vous ne serez pas obligé d'élever la voix; vous vous en fatiguerez moins et je vous entendrai mieux. Lisons la méditation des élus dans le ciel; la petite extase que vous avez eue semble indiquer cette lecture.

A peine M. Henri Roch eut-il commencé à lire, que Mme la duchesse l'arrêta et lui dit :

— Fermez un moment ce livre et, avant tout, dites-moi pourquoi, en déjeunant, vous m'avez demandé si la femme de saint Christophe était bien grande. Votre curiosité m'en donne. Quel intérêt prenez-vous à la taille de cette femme? Êtes-vous pour les grandes tailles?

— Non, pas absolument, mais vous savez, Madame, que saint Christophe était très grand, et si Madame son épouse n'avait eu qu'une taille ordinaire, elle eût été très à plaindre.

— Très à plaindre! et pourquoi, s'il vous plaît? Dites-moi cela, je vous prie.

— C'est que c'est... Madame, je n'en sais rien.

— Quoi c'est? Vous le savez. Voulez-vous faire le mystérieux avec moi? Je veux que vous me l'appreniez!

— C'est, Madame, c'est que... je ne m'en souviens plus.

— Encore! c'est qu'il faut s'en souvenir et me le dire sur-le-champ!

— C'est que c'est... comme l'on dit, c'est qu'il faut que chacun ait chaussure à son pied.

— Pauvre garçon! que vous êtes innocent! et quel rapport entre un pied avec sa chaussure et saint Christophe avec sa femme? Dites-moi ce que vous entendez, car je ne vous comprends pas. Voilà mon pied et mon soulier; expliquez-vous?

M. Henri Roch, en dévot bien appris, commence à mettre ses gants, lève les yeux au ciel et, prenant ensuite le pied de Mme la duchesse, il parle ainsi :

— Ce pied est très petit; le soulier l'est aussi quoiqu'il soit un peu plus grand.

— Vous avez raison, Monsieur; il m'est beaucoup, mais beaucoup trop grand.

— Cependant, Madame, malgré cette différence, l'un semble fait pour l'autre; mais si ce soulier n'était pas plus grand qu'une noix, vous ne pourriez vous en servir. Il en eût été de même de saint Christophe à l'égard de sa femme, si elle...

— Je vous entends! repart Madame; n'en dites pas davantage; sachez seulement que Dieu ne laisse pas ses saints dans l'embarras, et qu'il fait des miracles pour eux.

— Il en eût fallu, dit M. Henri Roch, un bien grand pour...

— Commençons notre lecture spirituelle!

II

De la félicité des élus.

PREMIER POINT

L'esprit humain est trop faible pour comprendre les délices que produira dans un bienheureux la possession de Dieu. Les joies humaines ne sont rien en comparaison des joies célestes, Ce ne sont que des gouttes de cet océan où l'on sera plongé, de légères étincelles de ce feu dévorant dont on sera embrasé, Dieu, en se communiquant à un bienheureux, l'unira tellement à son être qu'il entrera en participation de ses grandeurs et de sa souveraine félicité! Sa possession excitera dans l'âme des élus des transports divins, des ravissements d'une sainte volupté; comme un torrent impétueux, il les remplira, il les rassasiera, les embrasera, les enivrera d'amour et de plaisir : saturabuntur, inebriabuntur,

— Arrêtez un moment, Monsieur, lui dit Mme la duchesse; faisons quelques pieuses réflexions là-dessus. Le paradis doit être quelque chose de bien beau! les délices des saints doivent être bien délicieuses! Qu'en pensez-vous? N'avez-vous jamais eu envie d'en goûter?

— Ah! Madame, que le temps me dure de m'en enivrer!

— Mais, Monsieur, vous figurez-vous ce que peuvent

être ces plaisirs, ces saintes voluptés, ces ravissements divins, ces extases célestes? Pourriez-vous imaginer quelque chose pour en faire une légère comparaison?

— J'ai entendu dire, répond M. Henri Roch en baissant les yeux et la voix, que ces plaisirs ressemblent à ceux qu'une femme bien amoureuse peut trouver dans les bras d'un mari jeune, frais et vigoureux. Madame en doit savoir quelque chose?

— Moi! réplique-t-elle, non; en vérité, je n'en sais rien du tout! Je n'ai jamais été amoureuse de mon mari; j'ai vingt ans, je n'en avais que seize lorsque je l'épousai, et il en avait cinquante-huit; je n'ai jamais trouvé grand plaisir avec lui. Continuez à lire : ces délices des élus me font un grand plaisir.

M. Henri Roch reprend le livre, mais en lisant il ne perd pas de vue Madame la dévote; il voit son visage se colorer et s'enflammer insensiblement; ses yeux à demi-fermés sont tournés et fixés sur lui; des soupirs entrecoupés s'échappent par intervalles de la bouche.

— Ah! monsieur Roch, s'écrie-t-elle, arrêtez, je n'en puis plus! Ne m'abandonnez pas, il me faudrait de l'air. De grâce, et au nom de Dieu, ôtez mon mouchoir du cou; surtout ne vous scandalisez pas des horreurs que vous verrez!

M. Henri Roch écarte ce mouchoir, et ces horreurs qu'on craint de montrer sont deux globes d'albâtre. Leur blancheur est celle du lis et leur douceur celle du satin. A la vue de ces merveilles, les sens de M. Henri Roch s'embrasent et les yeux de Madame aux vapeurs sont entièrement fermés. Elle ne s'aperçoit de rien. Peut-être même, dans l'état de trouble et de pâmoison où elle se trouve, s'imagine-t-elle commencer à goûter les délices des élus.

— Monsieur Roch, dit-elle d'une voix faible et mourante, je vous demande pardon de tant d'embarras, mais

je souffre cruellement. Ayez la charité de m'aider à me déshabiller; ce n'est que sur mon lit que je puis trouver du soulagement.

La promptitude et la dextérité avec lesquelles M. Henri Roch travaillait semblait dire à Mme la duchesse qu'elle n'était point la première femme qu'il mettait au lit. Elle était couchée, et les vapeurs n'allaient qu'en augmentant.

— Ah! mon mari, disait-elle, mon bon mari, si vous étiez ici, vous me seriez d'un grand secours!

— Dites-moi, Madame, demande M. Henri Roch, ce qu'il ferait, afin que pour vous guérir je puisse le faire. Je me meurs de douleur de vous voir dans cet état!

— Je n'ose, monsieur Roch, vous le dire.

— Dites, Madame, dites, je vous en conjure, et si votre guérison dépend de moi, vous pouvez compter sur tous mes soins.

— Vous craindrez peut-être d'offenser Dieu?

— Dans le triste état où est Madame, il ne s'agit pas d'offenser Dieu, mais de vous empêcher de mourir.

— Lorsque j'ai des vapeurs, mon mari fait l'œuvre de Dieu dans mon jardin; s'il n'y avait point de péché à prendre sa place...

— Ah! Madame, le péché est une chose horrible!

— Écoutez, monsieur Roch, pour qu'il n'y ait point de péché, offrez-le à Dieu comme un acte de charité et de dévotion. Faites-le pour l'amour de lui: ôtez, mon cher, vos caleçons pour n'être point gêné. C'est une croix que Dieu vous envoie : embrassez-la de bon cœur; elle vous sanctifiera! Vous le savez, mon cher, car vous êtes grandement dévot, que ce n'est que par les peines et les croix qu'on arrive aux plaisirs du ciel!

Pas n'est besoin, je pense, de dire la ferveur avec laquelle M. Henri Roch embrassa sa croix.

— *Deo gratias!* monsieur Roch, lui dit Mme la du-

chesse, votre remède est excellent pour les vapeurs et Dieu ne laissera pas sans récompense un dévot qui travaille avec autant de ferveur que vous; mais ne vous en allez pas encore, car mes vapeurs peuvent revenir. Sans vous je serais peut-être morte, et peut-être damnée, car il y a huit jours que je ne me suis pas confessée! Lorsque ces vilaines vapeurs me prennent, elles durent plusieurs heures de suite et reviennent à plusieurs reprises; grâce à votre remède, je n'ai jamais eu de crise aussi courte que celle que je viens d'éprouver. Je vous avoue, Monsieur, qu'en vous recevant ce matin je ne m'attendais pas à vous donner un si grand embarras : j'en suis confuse; mais vous qui êtes dévot, vous savez que c'est Dieu qui, à son gré, donne la santé et la maladie. Il a mis la maladie en moi et le remède en vous. La maladie est une croix que Dieu m'envoie. Cette croix est un arbre de vie pour qui l'embrasse avec joie (4). Heureux celui qui est fortement attaché à cet arbre de vie!

M. Henri Roch, bien résigné à cette sublime morale, ne répond rien; mais sentant un redoublement de dévotion, il s'unit de nouveau et plus fortement que jamais à l'arbre de vie.

— Votre dévotion est grande, Monsieur, lui dit Madame aussitôt qu'elle peut parler : pour guérir j'ai fait quatre neuvaines à l'église des Grands-Carmes; j'en ai fait autant à la chapelle de l'Immaculée-Conception qui est chez les grands cordeliers; pendant un an j'ai porté le scapulaire de la Sainte Vierge et le cordon de Saint François : j'ai fait dire deux mille messes chez les religieux de la Conception; j'ai envoyé vingt-deux fois à dîner aux révérends pères capucins, et pendant tout un carême la collation aux révérends pères récollets; rien ne m'a réussi. Mes vapeurs ne m'ont point quittée, et les crises sont plus violentes que jamais. Mon mari fait bien ce qu'il peut, mais le pauvre homme ne peut pas grand'-

chose : il est âgé et son remède est presque inutile. J'ai peur, monsieur Roch, que mes vapeurs ne me reprennent : prévenons le mal, encore une fois, pour l'amour de Dieu, mais ne péchons pas. J'aimerais mieux mourir ! Faisons pendant le remède un acte d'amour de Dieu ; disons-lui tous deux ensemble que nous l'aimons de tout notre cœur, de toute notre âme et surtout de toutes nos forces : c'est ainsi qu'il mérite d'être aimé.

Quand ces actes d'amour furent achevés :

— Voyez, dit-elle, monsieur Roch, à quel danger une jeune femme est exposée avec un vieux mari ; convenez que je suis à plaindre. Pour être dévote on n'est pas insensible, on sent des besoins comme celles qui ne le sont pas. Mon mari est un bien honnête homme, mais je ne l'ai que parce qu'au sortir du couvent on me le fit épouser. C'est un homme de Dieu ; c'est un vrai dévot. Mon père et ma mère sont aussi dévots ; ils m'ont élevée dans la dévotion. En me mariant à un jeune homme, ils craignaient d'exposer mon salut. Je ne dois pas leur en savoir mauvais gré. Ce qu'ils ont fait, c'est pour mon bonheur, et ils se sont trompés ; car lorsque j'ai des vapeurs, je n'en suis pas moins à plaindre, et sans la charité que vous avez eue, je risquais de mourir seule et sans recevoir mes sacrements. C'est Dieu lui-même qui m'a inspiré de vous prier de venir aujourd'hui m'aider à faire mes exercices de dévotion. Il n'a pas voulu me laisser mourir sans m'être confessée. Je l'en remercie et vous aussi. Puis-je, monsieur Roch, vous demander un service ? Écoutez : ces crises de vapeur me prennent jusqu'à six ou sept fois, et les dernières sont toujours plus fortes que les premières. Pour les prévenir, ne pourrait-on pas... je suis bien sûre qu'alors j'en serais quitte... Si cela ne vous faisait point trop de peine, je vous demanderais le remède une troisième fois (5). Afin d'éviter toute idée de péché et de plaisir défendu, voici ce que

je ferai : je m'imaginerai que c'est mon mari qui, pour me guérir, fait l'œuvre de Dieu dans mon jardin. Lorsque vous aurez achevé ma guérison, nous reprendrons nos exercices de prières : nous ferons une seconde lecture spirituelle et un peu d'oraison mentale.

Pendant que Mme la duchesse parlait ainsi, M. Henri Roch s'arrangeait en ses bras et commençait l'œuvre de Dieu. Cette œuvre était à peine achevée que Madame, reprenant vie et parole, lui demande :

— Sans curiosité, monsieur Roch, comment appelez-vous ce qui me guérit ?

— Cela s'appelle mon cœur.

— Quoi ! c'est là votre cœur ! je ne l'aurais jamais cru. Ah ! Monsieur, que votre cœur est bien fait pour le mien ! et je vous assure que si nos cœurs étaient toujours ensemble, je ne serais jamais malade ; sans compliment, ce cœur est un remède souverain à mon état. Je me trouve beaucoup mieux, et nous nous lèverons pour continuer nos exercices de dévotion.

Au sortir du lit, on rentra dans le boudoir pour reprendre la lecture.

— Je ne veux plus, dit Madame, du paradis : ce sont ses délices qui m'ont jetée dans cet horrible état de vapeurs, lesquelles, si vous n'aviez été avec moi, m'auraient peut-être suffoquée. Au lieu de lecture, nous ferons un moment d'oraison ; mais quel en sera le sujet ?

— Les feux de l'enfer, dit M. Roch.

— Point de ces feux ! je vous en prie, répliqua-t-elle ; c'est un sujet trop chaud pour le temps qu'il fait ; méditons plutôt sur les vains plaisirs du monde.

Chacun se met à son prie-Dieu et l'oraison commence. M. Henri Roch riait doucement de son aventure, se disant en lui-même : Un plaisir qu'on cherche nous fuit des années entières : un moment arrive, et sans nous y attendre, nous trouvons ce que nous avons désiré si sou-

vent, si ardemment et si inutilement. Il était seulement fâché que ce plaisir lui eût si peu coûté. Tout en faisant ces réflexions, il voit le long du rideau une espèce de fouet ou de discipline dont les cordes tressées avec de la soie violette et des fils d'argent étaient remplies de gros nœuds. L'idée lui vit de donner ou de faire donner la discipline à la belle dévote aux vapeurs.

— Ah! pécheur! s'écria-t-il, malheureux que je suis! je me suis peut-être damné!

— Quoi! dit Madame, damné! vous! Eh! comment? pourquoi? Vous avez fait une œuvre méritoire : vous avez rappelé à la vie une jeune femme qui se mourait sans vous; vous avez même le mérite de l'avoir fait de bonne grâce et sans vous faire prier; il n'y a rien là qui puisse damner, surtout par les sages précautions que nous avons prises. Savez-vous, mon cher monsieur Roch, que je serais très fâchée que vous fussiez damné, surtout en ce temps-ci, où il fait une chaleur excessive? Mais je n'en crois rien. N'est-ce pas pour l'amour de Dieu que vous avez dissipé mes vapeurs? N'avez-vous pas rapporté à Dieu le plaisir que vous avez goûté? si toutefois vous en avez goûté.

— Hélas! oui, Madame, j'en ai goûté un bien grand, un plaisir céleste incomparable, un plaisir des anges, et qui n'était pas fait pour un misérable et chétif pécheur comme moi. Je crains de ne l'avoir pas entièrement rapporté à Dieu et de m'être un peu damné quand vous me pressiez dans vos bras, quand mes mains pressaient votre sein, le sein le plus beau que le ciel ait peut-être jamais formé! Je n'en suis pas bien sûr, mais je crains de m'être oublié dans certains moments de transport, et d'avoir tout au moins commis quelques péchés véniels. Si j'avais une discipline, je m'en déchirerais les épaules, pour expier les fautes que je puis avoir commises en travaillant à votre guérison.

— Voilà, dit Madame, une discipline, mais j'ai regret que vous vous punissiez pour un péché dont vous n'êtes peut-être pas coupable. Pendant que vous ferez cet exercice de pénitence, et afin que Dieu vous pardonne, je dirai le *Te Deum*. Si je croyais que cela lui fût plus agréable de le chanter, je le ferais de bon cœur : je ne sais pas la musique, mais j'ai la voix assez juste et assez jolie.

— Ah! Madame, dit M. Henri Roch, le chant a bien une autre vertu que la simple prière, et voilà pourquoi, pour apaiser Dieu, on chante toujours à l'église et à l'Opéra.

M. Henri Roch prend la discipline, et Mme la duchesse commence par entonner le *Te Deum;* mais, ayant achevé le premier verset, elle s'écrie :

— Arrêtez! Monsieur, vos scrupules allument les miens. Si vous avez péché, c'est moi qui en suis la cause, c'est à moi de m'en punir; et si le plaisir damne, je dois craindre de l'être, car j'en ai goûté un bien délicieux. Je crains, comme vous, de ne l'avoir pas rapporté entièrement à Dieu; je confesse qu'en recevant vos caresses, surtout lorsque nos cœurs étaient ensemble, j'ai eu certains moments de distraction où je ne pensais pas à Dieu. C'est par vous que le plaisir et la guérison me sont venus; c'est aussi par vous qu'il faut que le châtiment m'en arrive : prenez cette discipline et frappez-moi!

En parlant ainsi, Mme la duchesse s'abouche sur une ottomane, en criant :

— Punissez, Monsieur, punissez une pécheresse.

A la vue de tant de beautés, M. Henri Roch tombe à genoux :

— Je me recueille un moment, dit-il, pour offrir à Dieu et pour le prier d'avoir pour agréable la sainte action que je vais faire.

C'est dans cette attitude qu'il observe en détail les

charmes dont le moindre, comme l'on dit, ferait pâmer le pape et ses soixante et dix cardinaux. La lune en son plein a moins d'éclat; le marbre n'est pas plus ferme et le satin est moins agréable au toucher; une douce carnation semble l'animer; deux petites fossettes, une sur chaque *joue*, font des agréments qu'il est rare de trouver; autour de ces charmantes fossettes sont vingt petites veines d'azur qui se croisent en divers sens, descendant le long de deux colonnes, sur lesquelles, pour les arrondir et les perfectionner, la nature semble avoir épuisé toutes ses ressouces. L'art ne fit jamais rien d'aussi beau.

— Pardon, Madame, fit M. Henri Roch, mes yeux sont éblouis; est-ce lui?

— Oui, s'écria-t-elle, c'est lui-même! frappez-le, et frappez fort.

— Il me vient, dit à son tour M. Henri Roch, un scrupule; ce n'est pas lui qui est coupable, et je crains de punir un innocent. Non, en vérité, je n'en ferai rien; je ne le frapperai pas. C'est à moi de me punir et non pas à vous, qui êtes une sainte et qui êtes malade. Oui, je veux me déchirer les épaules!

— Arrêtez! s'écrie encore Mme la duchesse, en se levant tout-à-coup; de grâce! modérez vos douleurs. Les remords dont vous êtes tourmenté me font pitié; si absolument vous voulez vous punir, ce sera moi qui serai chargée de cet office, car je ne veux pas que dans votre pieux désespoir vous vous punissiez plus qu'il ne faut.

— Puisque Madame veut bien avoir cette bonté, je la supplie de ne pas m'épargner.

Et s'abouchant à son tour, il présente à la belle dévote un dos ferme et nerveux : c'était celui d'Hercule.

A l'aspect de ce visage et de ses belles dépendances :

— Savez-vous, lui dit Madame, que j'ai le même scrupule que vous? Je crains aussi d'offenser Dieu en punis-

sant un innocent. Pourquoi, en effet, le maltraiter pour un plaisir qu'il n'a pas eu ? Levez-vous, et s'il faut que justice se fasse en ce monde pour l'éviter en l'autre, avisons ensemble au moyen de punir les parties coupables. Savez-vous aussi, ajouta-t-elle, que c'est une chose horrible que le visage d'un homme, et que la vue du vôtre fait sur moi le même effet que les délices des élus, qu'il excite mes vapeurs ? Ce n'est pas un mensonge, car pour tous les biens du monde je ne voudrais pas mentir ; mais je sens en moi un je ne sais quoi qui me présage quelque malheur, si de bonheur nous n'y mettons ordre. Ne pourrait-on pas, mon cher Monsieur, appliquer le remède avant que le mal arrive ? C'est comme quand on se purge pour prévenir la fièvre, Dieu, qui est bon, ne le trouve pas mauvais ; soyons seulement attentifs à ne pas avoir de distraction, et pour cela, pendant tout le temps du remède, nous ferons de concert et sans nulle interruption des actes d'amour de Dieu. Je dirai *pour l'amour,* et vous répondrez *de Dieu ;* c'est comme quand on fait une prière ensemble : elle en est plus agréable à Dieu : ce sera aussi le moyen de ne pas nous damner en faisant une bonne œuvre.

Mme la duchesse, tout en disant ces belles choses, se laisse tomber sur l'ottomane, et, sans perdre de temps, commence à dire *pour l'amour*, et M. Henri Roch, de son côté, à répondre *de Dieu.* Quiconque eût écouté, eût pendant une demi-heure entendu ce pieux concert : *pour l'amour — de Dieu, — pour l'amour — de Dieu, — pour l'amour, pour l'amour, pour l'amour — de Dieu, de Dieu, de Dieu !*

Ces actes d'amour finirent par un profond silence, que Mme la duchesse rompit pour annoncer qu'elle n'avait point eu de distraction :

— Je me sens mieux dit-elle ; je me crois entièrement guérie, à moins que je ne me trompe, ce qui m'arrive

quelquefois, et je fais mille remerciements à M. Henri Roch de toutes les peines qu'il a prises pour ma guérison et son salut.

— Et moi, Madame, répondit-il, je suis enchanté d'avoir contribué à l'un et à l'autre. Si vous le trouvez bon, j'irai me mettre un moment dans votre bain.

— Je suis ravie, reprend Madame, que l'idée vous en soit venue; je voulais m'y aller mettre, mais j'aime beaucoup mieux que ce soit vous. Cependant, si sans offenser Dieu nous pouvions y être tous deux ensemble... N'y aurait-il pas quelque péché à cela? Je pense pourtant que non, car cela peut-être regardé comme la suite nécessaire à une parfaite guérison.

Ce raisonnement demeura sans réplique, et lorsque M. Henri Roch fut dans son bain, Mme la duchesse se plaça sur lui :

— Nous ne sommes pas très bien, dit-elle; mais il faut savoir se gêner pour une bonne œuvre. On n'est pas en ce monde pour avoir toutes ses aises. Actuellement que nous sommes tranquilles, disons les *Joies* ou les *Sept Allégresses de la Sainte Vierge*. C'est une de mes dévotions du matin. Je les sais par cœur et vous pourrez les dire tout bas pendant que je les réciterai tout haut.

Notre dévote a à peine commencé cette sainte prière qu'elle sent remuer sous elle le cœur de M. Henri Roch : elle craint de le blesser; pour éviter cet inconvénient, ainsi que les distractions qui pourrait en être la suite, et tout en continuant, *comme si de rien n'était,* les *Joies de la Vierge*, elle prend ce cœur et le met avec le sien. Les *Joies* n'étaient pas encore finies qu'elle crie :

— Ah! monsieur Roch! qu'est donc devenu votre cœur! Il n'est plus avec le mien!

— Madame, répondit-il, il est écrit dans Isaïe : *Et*

juvenes in infirmitate cadunt (*), « La vigueur de la jeunesse a ses affaiblissements. » Jérémie, de son côté, a dit : *Et sol occidit dum adhuc esset dies* (**), « Et le soleil se couche quelquefois en plein midi. » Ce que les prophètes ont annoncé doit arriver.

— Je suis fâchée, reprend Madame, que les prophètes aient annoncé des choses comme celle-là.

— Il faut, Madame, se résigner et n'être fâchée de rien, Quel homme est en droit de demander à Dieu pourquoi il fait ceci et pourquoi il fait cela? Dieu est maître et il fait dire à ses prophètes ce qui lui plaît. D'ailleurs, mon cœur sait que vous êtes guérie.

— Est-ce qu'il se connaît à cela ?

— Sans doute, Madame, qu'il s'y connaît. Penseriez-vous qu'il agit en aveugle ? Le prenez-vous pour une bête ?

— Non, certainement.

— Vous le prenez donc pour un étourdi, de ne pas savoir ce qu'il fait ?

— Encore moins; mais je suis affligée de le savoir si triste : j'aime bien mieux quand il est un peu en colère.

— Il n'est pas triste, réplique M. Henri Roch, mais il dort et tel est son usage lorsqu'il a travaillé sept heures de suite.

— Quoi! il y a donc sept heures que nous sommes ensemble ? Que le temps passe vite quand on fait de bonnes œuvres! Sortons promptement d'ici ; car mes femmes, qui ont été au calvaire faire leurs dévotions, doivent être de retour.

On était à peine habillés que les femmes arrivèrent :

(*) Chap. XL, v. 30.
(**) Chap. XV, v. 9.

on ne leur parla point des vapeurs qu'on avait eues, mais on les gronda fortement de s'être fait attendre, quoiqu'on ne les eût pas attendues; ensuite on demanda à dîner.

Nous ne parlerons pas de ce dîner : nous n'écrivons que pour des dévots et non pour des gourmands; nous ne devons entretenir nos lecteurs que de ce qui peut les édifier, et pour cela, en sortant de table, nous entrerons avec Mme la duchesse et M. Henri Roch dans le salon de compagnie, et nous nous édifierons en écoutant leur conversation, qui ne roula que sur des sujets de piété. Madame en fit presque tous les frais : elle vanta beaucoup les talents de M. Henri Roch pour les exercices de dévotion et la charité active et la bonté de son remède pour les vapeurs.

Les communions, les saluts, les confessions eurent leur tour, ainsi que les sermons, les indulgences et les confesseurs.

M. Henri Roch, qui avait de bonnes intentions, se prêtait discrètement à ce langage; à la vérité, c'était de l'ennui pour lui, mais cet ennui avait été payé d'avance par tous les plaisirs qu'il avait eus dans la matinée. Sur les cinq heures, il parla de se retirer.

— Il est encore de bonne heure, lui dit-elle, où voulez-vous donc aller? Est-ce aux Incurables ou à la Charité pour visiter les malades? Faites-vous quelque neuvaine? Est-ce à Notre-Dame ou à Saint-Sulpice?

— Non, Madame, répondit-il, je vais à la Comédie.

— A la Comédie! eh! comment osez-vous aller à la Comédie? vous risquez de ne point avoir l'absolution. Ce mot de Comédie me fait frémir. Vous irez donc à pied, car je ne puis vous prêter mes chevaux. Ils ont été ce matin en dévotion au Calvaire avec mes femmes et ils serait indécent que ce soir ils allassent à la Comédie : Croiriez-vous que de ma vie je n'ai vu ni lu aucune de

ces abominables comédies? Il est vrai que très souvent j'ai été tentée d'en voir au moins une, pour savoir si cela est aussi criminel qu'on le dit; peut-être même que si ma curiosité était satisfaite je serais pour jamais délivrée de cette tentation. J'ai entendu dire par le précepteur d'un petit frère que j'avais, que les démoniens (6), pour inspirer aux jeunes gens l'horreur du vin, leur montraient un homme ivre; il en doit être de même de la comédie; qui en voit une ne doit plus en être tenté d'en voir. Comment pourrions-nous faire pour y aller, et que mes femmes et mes gens ne le sussent pas? Nous pourrions, je pense, aller au jardin du Luxembourg. Nous entrerions par la petite porte et nous sortirions par la cour du château. Mes gens ni mes chevaux ne s'apercevraient de rien.

Ce petit projet d'indévotion fut exécuté avec toute la prudence convenable pour ne scandaliser ni les uns ni les autres.

On donnait *Alzire*. Pendant toute la représentation, notre dévote versa des larmes. Vingt fois elle dit :

— Que cela est beau! il est dommage que cela soit défendu.

Au cinquième acte elle crut entendre un beau sermon. Massillon, le pathétique, l'éloquent Massillon lui paraissait moins beau. Les pères Élisée et Lenfant n'avaient, selon elle, rien prêché d'aussi sublime. Bourdaloue l'avait toujours ennuyée et l'abbé Beauregard la faisait toujours bâiller. Ce qui surtout lui fit un plaisir extrême fut de voir pleurer tout le monde et de ne voir dormir personne.

— Voilà, disait-elle, ce que je n'ai jamais vu à l'église pendant le plus beau sermon.

Après le spectacle, on rentre dans le jardin du Luxembourg. Mme la duchesse, tout émerveillée de ce qu'elle avait vu et entendu, demande quel est le divin auteur de cette pièce.

— C'est Voltaire, répond M. Henri Roch.

— Mais j'entends parler de ce Voltaire comme d'un scélérat. Tout le monde me dit qu'il est damné. Je l'ai entendu dire par mon père, qui a beaucoup d'esprit, par mon mari, qui n'en manque pas, quoiqu'il ne vaille pas grand'chose pour les vapeurs, par Mme la maréchale de Globroi, qui entend deux messes par jour, et mon confesseur m'a souvent répété ce que j'ai toujours entendu dire de ce Voltaire. Comment un damné peut-il dire de si belles choses?

— Madame, Paris est rempli de damnés qui parlent beaucoup mieux que les saints.

— Comment appelle-t-on cette comédie?

— Ce n'est pas une comédie, c'est une tragédie.

— Qu'est-ce donc qu'une comédie?

— Demain on en donne une qui s'appelle le *Tartufe*.

— Oh! dit Madame avec vivacité, je veux voir cette comédie du *Tartufe*, et s'il n'y a pas plus de mal qu'à la tragédie, j'en parlerai au père Hilarion, mon confesseur, et lui demanderai la permission d'y venir souvent, parce que je ne m'y ennuie pas.

Pendant ce petit colloque passa une dame de la connaissance de M. Henri Roch, qui lui dit :

— J'entends M. Roch; le verra-ton ce soir?

— Je ferai, Madame, répondit-il, mon possible pour avoir cet honneur-là.

— Est-ce que, lui demanda Mme la duchesse, vous ne viendrez pas souper avec moi? Je vous en prie et ne tardons pas à nous retirer. Pour sanctifier notre chemin et pour qu'il n'arrive aucun accident à mes chevaux, nous dirons notre chapelet.

En entrant à l'hôtel, Madame demanda à souper, et lorsqu'on fut levé de table, elle alla avec M. Henri Roch se recueillir dans sa chambre à coucher. Sur les onze heures il voulut prendre congé d'elle.

— Quoi! si promptement! mais il n'est pas trop tard; vous voulez peut-être aller chez cette dame qui vous a salué au Luxembourg? Prenez-y garde; je ne l'ai pas vue; mais elle n'a pas le ton dévot. A-t-elle des vapeurs?

— Je ne crois pas; les femmes qui ne sont pas dévotes en ont rarement.

— Puisqu'il en est ainsi, continua Madame, je vous demande la préférence. Je suis malade, vous le savez, et il n'y n'aurait point de charité de m'abandonner après m'avoir vue dans l'état affreux où j'ai été réduite ce matin. Je frémis de crainte en pensant que toute la nuit je serai seule exposée à mourir après avoir été à la comédie, ce qui m'avait été défendu par mon confesseur. Je sais bien que je n'y ai point fait de mal, mais c'est une grande offense à Dieu de faire ce qu'un confesseur défend. Je suis certaine que si pendant cette nuit mes vapeurs me reprennent, j'en mourrai et que je serai damnée. Seriez-vous bien aise de me voir brûler en enfer avec des démons et des gens que je ne connaîtrais pas? Eh bien! en vous en allant, vous m'exposez au danger de la mort et d'une damnation éternelle. Il n'y aurait pourtant pas de difficultés si vous vouliez passer ici la nuit : vous auriez la chambre et le lit de mon mari. Pour qu'on ne s'aperçoive de rien, vous n'avez qu'à sortir tout à l'heure de l'hôtel; dans dix minutes vous rentrerez par la petite porte du jardin dont voici la clef; c'est par là que je sors tous les matins lorsque je vais à la messe; vous remonterez par l'escalier du cabinet des bains.

— Mais, Madame, nous sommes jeunes, dit M. Henri Roch; ne serait-ce pas s'exposer à la tentation en couchant si près l'un de l'autre?

— Non, non, réplique-t-elle vivement. Je réponds de moi; ma dévotion met en sûreté ma vertu. Ce que j'en fais, c'est seulement par une sage précaution contre la mort et contre la peur d'être damnée après avoir été à la

Comédie. Quand il s'agit de son salut éternel, les précautions les plus sages sont toujours bonnes à prendre. Allez et revenez promptement ; je vais appeler mes femmes pour me déshabiller et je ne commencerai pas ma prière que vous ne soyez arrivé : nous la ferons ensemble.

M. Henri Roch sort. Madame sonne : les femmes de chambre arrivent.

— Madame, lui demande celle qui ce jour-là était en faveur, est-elle un peu contente de M. Henri Roch ?

— Oui, vraiment, répond-elle, et même beaucoup. Il s'entend à merveille à faire les exercices de dévotion.

— Je le vois, dit l'une, tous les dimanches à la grand'messe de Saint-Sulpice : à l'église il ressemble à un ange.

— Et moi, dit l'autre, je le vois aux Récollets toutes les fois qu'il y a bénédiction et salut : il a l'air d'un prédestiné.

— Il se trouve, dit la première, à tous les sermons du père Élisée, et Madame doit l'y voir souvent.

— Vous êtes, ma mie, lui réplique sa maîtresse, un petit oison : pensez-vous que quand j'écoute un prédicateur je m'amuse à regarder les jeunes gens qui sont à l'église ? J'ai, ma foi ! bien besoin de ces messieurs-là ! Avez-vous prié pour moi au Calvaire ?

— Oui, Madame, répond l'interrogée, j'ai demandé à Dieu qu'il vous rende un peu moins dévote, afin que vous vous amusiez davantage et que vous ne grondiez pas si souvent, parce que cela nous fait faire notre service tout de travers, et que cela vous fait à vous un très grand mal.

— Moi, Madame, dit la seconde, j'ai récité quatre fois l'oraison de sainte Brigitte pour que Dieu vous fasse accoucher heureusement.

— Pour accoucher, reprend la maîtresse, il faut être

grosse; allez-vous-en vite, allez, vous êtes trois petites sottes ! Je n'ai pas encore fait ma prière et je me mettrai au lit sans vous.

Les femmes sortent, et M. Henri Roch ne paraît point. Dans l'impatience de le revoir, on descend au jardin et on le trouve se promenant sous un berceau de jasmins et de chèvrefeuilles. On délibère si l'on passera la nuit sous ce berceau, à faire quelque acte de dévotion : c'est le sentiment de M. Henri Roch, mais Madame décide qu'il faut aller faire sa prière, se coucher, et revenir à la pointe du jour adorer Dieu.

On remonte donc à la chambre, et, sans perdre de temps, on se met à genoux. Après la prière, M. Henri Roch est chargé de dire les litanies des saints et Madame se charge de répondre les *ora pro nobis*. Lorsqu'il en est à *sancte Barnaba :*

— Passez, lui dit-elle, passez celui-là ; je ne l'aime pas. Étant à l'abbaye de Port-Royal, nous chantions une chanson où il y avait de la *béquille du père Barnaba ;* notre maîtresse de pension, qui savait très bien ce que c'était que cette béquille, nous défendit de la chanter et nous dit que ce saint Barnaba était fort indécent : depuis ce temps, je le laisse toujours en lisant les litanies. En paradis, je ne me soucierais même pas de me trouver à côté de lui. Je n'y demeurerais pas longtemps.

— C'est pourtant à lui, dit M. Henri Roch, que les dames du Marais, l'un des quartiers de Paris, se recommandent lorsqu'elles ont des vapeurs.

— En voilà bien d'un autre ! reprend-elle ; loin de me guérir des miennes, il m'en donnerait. Fi d'un saint qui porte son *cœur* au bout de son nez ; c'est un saint à faire peur à toutes les vierges du paradis. En y arrivant, la première chose que je demanderai à Dieu sera de l'en faire sortir. Une dame de condition se déshonorerait de se trouver à côté d'un drôle comme saint Barnaba. N'en

parlons plus et finissons les litanies, car il est minuit et je tombe de sommeil.

On était au moment de se quitter, lorsque Mme la duchesse dit à M. Henri Roch :

— Vous êtes un homme judicieux ; voici une idée qui m'est venue en faisant ma prière et que je soumets à votre prudence : pendant la nuit, vous seriez bien éloigné de moi ; si mes vapeurs me prennent, je n'oserai vous appeler, crainte d'être entendue ; peut-être même n'en aurai-je ni le temps ni la force. Pour prévenir cet horrible malheur, vous pourriez vous mettre dans mon lit; vous n'y seriez pas gêné, car il est fort grand. Cet arrangement, à moi, me paraît fort sage; la prudence, me dit souvent mon mari, est la mère de la sûreté : les conseils d'un mari sont bons à suivre. Vos secours, si j'ai le malheur d'en avoir besoin, seront plus prompts; mais vous ne vous souciez peut-être pas de dormir à côté de moi?

— L'obéissance, dit M. Henri Roch en se mettant au lit, est une grande vertu. Nous ne sommes pas en ce monde pour faire notre volonté, surtout lorsqu'il s'agit de Mme la duchesse de Condor, dont le mari est vieux, qui d'ailleurs est très dévote et qui a peur d'être damnée.

— Avant de nous endormir, lui dit Madame, recommandons bien notre âme à Dieu, et après, en attendant le sommeil, vous me raconterez quelque histoire édiflante. Voudriez-vous me dire celle de la nièce de saint Abraham, ermite, laquelle coucha avec un jeune religieux et qui ensuite voulut coucher avec son oncle? Aimez-vous mieux dire celle de sainte Marie Égyptienne, qui fut une fille de joie et qui ensuite passa quarante ans dans un désert sans manger? Mais vous ne dites rien. Dormez-vous déjà? Ce ne serait pas honnête de vous être endormi sans me souhaiter le bonsoir.

Pour s'assurer du sommeil de M. Henri Roch, Mme la duchesse va aux enquêtes. Elle le pousse d'adord avec le pied, ensuite avec la main, ensuite elle regarde en quel état est son cœur.

— Oh! oh! dit notre dévote avec surprise, il dort, et ce cœur est très éveillé! mais c'est là un miracle! jamais pareille chose n'est arrivée à mon mari. Le réveil de ce cœur ne serait-il pas un signe de Dieu, qui m'avertit de me tenir sur mes gardes pour n'être pas surprise cette nuit par les vapeurs? D'ailleurs, *ce cœur n'est pas une bête;* il faut bien qu'il se doute de quelque chose, puisqu'il veille quand son maître dort et qu'il est lui-même le remède à mon mal. M. Roch n'est que celui qui l'administre; le réveillerai-je? Ce n'est pourtant pas l'usage d'avertir le médecin lorsqu'on a un remède dont on connaît la vertu. Ne faisons rien contre l'usage, de peur de passer pour une femme singulière; laissons-le dormir et servons-nous de son remède, en bénissant Dieu qu'il veille à notre santé.

Après ce petit raisonnement, Madame se met doucement sur M. Henri Roch et travaille toute seule à détourner le malheur dont elle se croit menacée. Lui, sans paraître éveillé, secondait légèrement les intentions de Mme la duchesse.

— Ce pauvre garçon! disait-elle, est tellement dans l'habitude de faire des actes de charité qu'il se prête, même en dormant, à une bonne œuvre.

Le travail fut un peu long, mais elle en vint à bout. Elle reprit ensuite sa place et fit semblant de dormir.

Alors M. Henri Roch, à son tour, de s'arranger dans les bras de Mme la dévote; mais avant de commencer, pour attirer les bénédictions du ciel sur son travail, il fit cette belle prière, qu'on prendrait, tant elle est sublime, pour un cantique hébreu composé par M. l'abbé de Reyrac (7) :

« Vous, ô mon Dieu! vous qui régnez sur les riantes campagnes de Chatou, de Triel (8) et de Maisons, sur les fertiles coteaux de Passy, de Rueil et de Ménilmontant; vous qui donnez la joie aux enfants de Meudon, la beauté aux filles de Vanvres, l'abondance aux bénédictins de Saint-Denis, et qui, dans la profusion de vos dons, daignez encore, ô mon Dieu! pendant *les douze mois de l'année* (9), faire boire à la glace le poète Roucher, soyez, Seigneur, soyez glorifié dans tout ce que je fais et dans tout ce que je vais faire!

« Je n'avais point d'héritage, et vous m'avez mis, ô mon Dieu, au milieu d'une vigne qui ne tardera pas à fleurir! On n'en vit point d'aussi agréable dans les vastes champs d'Arad, de Basan, de Creteil et de Saint-Ouen. Cette vigne, qui était négligée, portera son fruit; car vous êtes tout-puissant, ô mon Dieu! et vous ne tromperez pas l'attente du pécheur qui espère en vous.

« Vous êtes encore aussi incompréhensible dans vos desseins que dans vos dons. Autrefois vous envoyâtes Osée (10), fils de Beeri et l'un de vos petits prophètes, chez Gomer, fille de Debalaïm, pour s'ébattre et se réjouir avec elle. De leurs mutuels ébats vinrent Lo-Hammi et Lo-Rhuana : c'étaient deux mauvais garnements, tels que de nos jours peuvent être les Tel-Ment, les You-Rouk, les Ron-Fer, les Seri-Rog, les Vise-Sud, les Ro-Té-So, les Sei-Batar, ainsi que tous ceux qui vivent de méchanceté et de feuilles de chardon (11).

« Ensuite, le même Osée, et toujours pour obéir à vos ordres, ô mon Dieu! s'approcha d'une de ces femmes qui placent leur confiance en des dieux étrangers, qui sont infidèles à leurs maris, parce que, dites-vous, elles préfèrent le marc du vin au vin lui-même : *diligunt vinaceam uvarum*. Seigneur, je ne vaux pas votre petit prophète Osée, et vous me traitez encore mieux que vos quatre grands prophètes : dans l'excès de vos bontés,

vous m'avez conduit chez une dame jeune et belle, qui place sa confiance en vous seul, et je serai ici avec elle, vous bénissant *donec luceat dies*, jusqu'à ce que l'aube du jour paraisse ; tel que Salomon (12) le jour de ses noces, lorsqu'après avoir parcouru les deux monts de la myrrhe et la colline de l'encens, il embrassa son figuier et monta dessus pour en cueillir les fruits; tel que le fier Habacuc, lorsque, ferme sur son bastïon, il se pâmait d'aise et de joie en célébrant vos merveilles; tel que vous-même, ô mon Dieu! lorsqu'un instrument à la main, et sous la forme d'un ouvrier (13) prêt au travail, vous parûtes monté sur les murailles de l'infidèle Sion, que vous ne voulûtes ni réparer ni recrépir.

« Soyez béni dans vos œuvres, ô mon Dieu! Mme la duchesse n'a besoin d'aucune réparation. Vous en avez fait un assemblage de beautés; c'est le plus bel ouvrage qui soit encore sorti de vos mains augustes, quoique son nez (14) ne ressemble point à la tour du mont Liban qui regarde du côté de Damas : *Nasus sicut turris Libani quæ aspicit contra Damasum.*

« Que son sommeil est doux! c'est celui d'un ange qui, après avoir chanté *hozanna* treize mille six cent trois fois, s'endort paisiblement sur les marches resplendissantes de votre trône immortel.

« L'haleine qui sort de sa bouche et même d'ailleurs a tout à la fois le parfum de la giroflée et de la pêche de Montreuil; elle est plus suave que les aromates de Sennaar, ce qui est un signe de prédilection. Vos élus, ô mon Dieu! répandent toujours autour d'eux une odeur semblable à celle d'un champ couvert de fleurs que vous avez bénies : *Odor sicut odor agri floribus pleni cui benedixit Deus* (*); une odeur telle qu'on peut la sentir

(*) Genèse, chap. XXIX, v. 12.

en passant devant les boutiques soit de Margame, le premier des parfumeurs de la rue Saint-Honoré, soit du savant Baumé (15), le jour que, dans ses magnifiques alambics, il distille la camomille, l'hypericon, le matricaire, l'aloès, l'œillet et le chardon Roland.

« Ses joues, ô mon Dieu! que vous pétrîtes de roses et d'incarnat, ressemblent à deux pommes de grenades, *absque eo quod intrinsecus lœtat,* sans parler de ce qui est dedans : telles étaient celles de la chaste et mignonne Judith, le jour qu'elle alla dévotement, en fortune, au camp d'Holopherne, et auquel, pour vous plaire, ô mon Dieu! elle coupa le cou après avoir couché avec lui.

« Ni les yeux des puissantes reines de Tyr, ni ceux des superbes filles qui habitaient Mosoc et le voisinage de Torgama, ni les yeux de la brillante nymphe qui, folâtrant encore sur les hauteurs de Lucienne (16), dans la coupe enchanteresse du présent boit l'oubli du passé, ne peuvent être comparés aux yeux de la respectable dame avec laquelle j'ai l'honneur de m'exercer en tout honneur et toute dévotion.

« Son œil droit, plus beau que le raisin d'Engaddi (17), brille d'un feu plus pur que le Sancy (18), le diamant le plus précieux de la couronne de nos rois.

« Quand à son œil gauche, il répand une lumière plus douce et plus vive que la topaze dont était enrichi le sacré pectoral du grand juif Joyada, le jour qu'à la tête d'une cohorte de prêtres il assassina la reine Athalie, qui était fort belle lorsqu'elle était jeune.

« Allégrain (19), le fameux Allégrain, cet Allégrain que nous connaissons tous, et dont le ciseau est miraculeux, n'a point encore vu, parmi les divinités de ses vastes ateliers, de jambe qui, en agréments, en finesse, en belles proportions, fût pareille à celle de Mme la duchesse de Condor. Telle, *et ma foi tout au plus*, pouvait être

celle du beau Gabriel (20), votre ambassadeur, le jour de l'Annonciation, lorsque, sur les sept heures et demie du matin, il entra dans l'oratoire de la sainte Vierge, pour lui faire son compliment sur sa maternité future, auquel compliment, sans se déranger de son prie-Dieu fait de sapin de Sanir (21), toute tremblante et en toute humilité, la jeune Nazaréenne répondit : *Nigra sum sed formosa*, « Je suis noire, mais je suis belle, et je le veux bien. » Non, Seigneur, non, parmi les dieux de Moab, ni parmi les dieux d'Ammon, il n'en fut jamais de semblable à vous : on en peut dire autant du magnifique anus de Mme la duchesse : à l'égard de tous les anus anciens et modernes, cet anus est une de vos merveilles. Les princesses de Didon et de Medaba, de Berlin et de Saint-James n'en eurent point d'aussi beau. Moins brillants et moins parfaits dans leurs alentours furent les cinq anus d'or (22) que vous offrirent autrefois les puissantes villes de Geth, d'Azoth, de Gaza, d'Ascalon et autres, dont il est inutile de dire le nom.

« De l'incomparable anus de Mme de Condor, je passerai à son cœur, le trajet n'en est pas long, et je vous dirai Seigneur, que ce cœur est un vrai vase d'élection. C'est surtout dans l'endroit que vous l'avez mis que brille la profondeur de votre sagesse. Si vous l'eussiez placé au milieu de son front d'ivoire, ce cœur, par l'éclat de son ébène, eût certainement, les jours que Madame va faire sa cour, fait l'admiration de tous les seigneurs de Versailles; mais, par l'impossibilité d'arranger les choses comme il convient, je n'eusse pu la guérir de ses vapeurs. Faites, ô mon Dieu? faites qu'elle en soit délivrée et qu'elle reste toujours belle !... Sa gorge, que ma dévotion presse de ses deux mains, est encore un de vos chefs-d'œuvre; elle est plus blanche que la neige, plus douce que le lait; ses boutons plus rouges et plus beaux que le saphir, *rubicundiores pulchrioresque saphiro,* et meil-

leurs que la succulente cerise que l'on cueille sur les rives fortunées du riche et vineux Andresi (23).

« Vous êtes juste, Seigneur, et la source même de toute justice, et j'ose croire que si Madame eût été au monde le jour que, sous la forme d'une colombe au cou de jaspe, aux ailes noires et blanches, du céleste pigeonnier le Saint-Esprit descendit sur la terre, c'est chez Mme la duchesse qu'il fût entré; c'est dans son sein virginal (24) qu'il se fût délecté à opérer; il eût certainement préféré une aussi belle Française à une petite Juive qui avait les genoux cagneux et qui ne faisait jamais son bidet; de plus, qui en marchant courbait les épaules, comme les jardiniers de Nogent et de Belleville.

« J'espère, ô mon Dieu! que Madame ne perdra rien pour être venue trop tard, et si en ce monde elle n'a pu être mariée avec le Saint-Esprit, quand elle sera dans le ciel, de deux choses l'une, et j'en suis sûr : ou vous, Dieu, père éternel, la prendrez pour votre maîtresse favorite, ou Dieu, votre fils consubstantiel, l'épousera. Tout le paradis sera en joie le jour de ses noces; les saints de la Jérusalem céleste danseront avec les étoiles du firmament et les chérubins (25) avec les comètes (26). Puissé-je faire en ce monde assez de bonnes œuvres pour être invité à la fête et surtout pour avoir une bonne place dans les ballets!

« En attendant, et pendant que votre future dort, je vais lui administrer le remède nécessaire à ses vapeurs. C'est à vous, ô mon Dieu! à bénir et à rendre efficace ce remède. Ainsi soit-il. »

Sa prière achevée, M. Henri Roch se mit à l'ouvrage. Mais... quoi!... j'entends certains lecteurs qui disent : « Voilà, certes, voilà une prière bien longue et bien ennuyeuse. » Censeurs indiscrets et incivils, apprenez que dans cette prière il n'y a de l'ennui que pour les indévôts tels que vous qui ne trouvâtes jamais ni de messes trop

courtes ni de dîners trop longs. Vous êtes des gens grossiers, sans religion et sans savoir-vivre, de m'avoir interrompu dans le plus bel endroit de mon histoire. Puisse le fort et terrible Samson, revenant de la religion des morts, vous traiter avec une mâchoire d'âne, comme il traita les Philistins! Puisse, race d'Amalec, le saint prêtre Samuel, avec son couteau sacré, vous hacher en morceaux comme il hacha le roi Agag (27), qui ne valait pas plus que vous! Puisse le ciel, ouvrant de nouveau les cataractes (28) de son firmament, vous noyer sous les eaux! Et pendant que vous serez en l'autre monde et que vous apprendrez ce que c'est qu'un *ciel*, un *firmament* et des *cataractes*, je continuerai à raconter tranquillement les exercices de dévotion de M. Henri Roch avec Mme la duchesse de Condor, et je dirai que dès qu'il eut fini son travail il reprit sa place.

J'ajoute que madame la dévote, lorsqu'elle le crut endormi, tout en se signant, comme il convient à une bonne chrétienne avant de commencer une œuvre quelconque, et tout en disant : D'un remède qui est bon on ne saurait en user trop souvent, se hucha de nouveau sur M. Henri Roch et se mit à recommencer son exercice, lorsqu'il s'écria :

— Ah! Madame, pour une dévote, que faites-vous donc là? Voulez-vous me damner pendant que je dors? Au nom de Dieu, qui voit tout, ne faisons pas de ces choses abominables.

— Je dormais aussi, dit-elle, reprenant vite sa place; je rêvais certainement.

— C'était là un fort vilain rêve que faisait Madame.

— Ah! Monsieur, n'allez pas vous imaginer...

— Je n'imagine rien; mais j'ai très chaud dans votre lit, et je vais descendre dans le jardin pour, et à l'exemple des pères du désert, élever mon cœur à Dieu en contemplant l'armée du ciel.

— J'y descendrai aussi avec vous, lui dit Madame, car depuis que je dors, je n'ai encore fait aucune prière.

Le jour commençait à poindre lorsqu'on arriva dans le jardin.

— Nous entrerons, dit M. Henri Roch, sous ce berceau de jasmin. Sa fraîcheur semble nous inviter à une sainte conversation, et si Madame l'agrée, nous nous y entretiendrons de confessions et de confesseurs.

— Je le veux bien, et vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir. Le mien est un saint; il ne parle que de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. Je me confesse tous les quinze jours, et il est si zélé pour mon salut qu'il voulait me confesser tous les jours. Quand il est avec moi dans le confessional, ce n'est pas comme avec ses autres pénitentes, qu'il ne garde que cinq à six minutes : il me garde des heures entières. Quelquefois même il en sue.

— Oh ! le saint homme ! dit M. Henri Roch; après?

— D'abord que je suis dans le confessionnal, il me demande si je suis enceinte, parce qu'il s'intéresse beaucoup à ma santé ainsi qu'à mon salut : il voudrait bien que j'eusse un enfant! il me donnerait une belle oraison, qui fait accoucher sans douleurs, et même, à ce qu'il me dit, avec un peu de plaisir.

— Oh! le saint homme! après?

— Ensuite il me demande si j'ai des vapeurs : il s'informent exactement comme elles me prennent; si mon mari suffit pour les dissiper : c'est lui qui m'a appris que j'en aurais jusqu'à ce que je sois grosse. Il me dit souvent qu'il voudrait me guérir.

— Oh ! le saint homme! après?

— Ensuite, ma foi, il a beaucoup d'esprit, car il persuade tout ce qu'il veut et arrange tout ce qu'il dit de

manière à faire voir quelquefois qu'on ne pèche pas même en péchant.

— Oh! le saint homme! après?

— Et puis, en disant qu'il donnerait sa vie pour ne plus me voir souffrir, il ajoute :

> Et je ne fais au ciel nulle dévote instance
> Qui n'ait toujours pour but votre convalescence.

— Oh! le saint homme! après?

— Puis, ajoutant qu'il m'aime autant que mon mari, il dit :

> L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
> N'étouffe point en nous l'amour des temporelles.
> Le ciel défend, de vrai, certains contentements,
> Mais on trouve avec lui des accommodements.
> Selon divers besoins, il est une science
> D'étendre les liens de notre conscience
> Et de rectifier le mal de l'action
> Avec la pureté de notre intention.

— Oh! le saint homme! Madame ira-t-elle ce soir à la comédie du *Tartufe*?

— Oui, vraiment, et vous y viendrez.

— Et votre confesseur, qu'en dira-t-il?

— Je le prierai demain à dîner avec nous, et si je lui dis que la comédie me fait plaisir, je suis bien certaine que, par quelque tournure d'esprit, sa dévotion arrangera cette comédie pour qu'il n'y ait pas de péché pour moi; vous verrez comme il a de l'esprit!

— Je vois, Madame, qu'il est déjà trois heures et qu'il est temps de prier.

— Vous avez raison, répond Mme la duchesse, et ce sera au milieu de ce tapis de gazon et auprès de cet amas de feuilles de roses que nous ferons la prière du matin.

Ce fut, en effet, là que les deux dévots se rendirent et qu'ils se mirent à genoux. En terminant la prière, Mme la duchesse demanda, par surérogation et pour la santé de

son mari, un *Pater* et un *Ave*. Après quoi, s'étant assis tous deux sur cet amas de roses, Madame parla ainsi :

— Monsieur Henri Roch, mon mari, pour qui nous avons dit un *Pater*, vous a une grande obligation. Sans vous il n'aurait peut-être plus de femme; dans son désespoir, il serait certainement mort de chagrin. Vous lui avez épargné l'affreux malheur de me perdre et de mourir. Après m'avoir perdue, mon père et ma mère, qui m'aiment tendrement, ne m'auraient pas survécu. En me conservant, vous avez conservé toute une famille. Quelle reconnaissance surtout ne vous doivent pas mes femmes de chambre! Que de larmes elles auraient versées si j'étais morte! elles n'auraient su que devenir.

— A propos de vos femmes, dit M. Henri Roch, sont-elles mariées?

— Non, certainement. Je n'ai chez moi personne de marié, et celles qui se marieraient n'y resteraient pas longtemps.

— Elles ont donc des vapeurs, car du temps que nous faisons ici la prière du matin, l'une est couchée avec votre maître d'hôtel, l'autre avec votre cuisinier et la fille de garde-robe avec le garçon d'office.

— C'est là, répliqua Madame, une horrible méchanceté dont je ne vous croyais pas capable.

— Je ne suis point méchant; ce que j'en dis, c'est uniquement pour rendre service à vos femmes.

— Voilà certes un plaisant service que vous rendez à des demoiselles qui sont sages comme des anges, qui me disaient hier que vous étiez un saint, qu'elles vous voyaient tous les dimanches à Saint-Sulpice, et à tous les sermons du père Élisée.

— Elles ont pu dire cela à Madame, et je leur en sais bon gré, mais ce qui est certain, c'est qu'il y a quatre ans que je ne suis point entré à Saint-Sulpice; il y en a dix que je n'ai point entendu le père Élisée.

— Observez donc, dit la Mme la duchesse, qu'elles ne m'auraient pas fait un mensonge le jour de leurs dévotions au Calvaire.

— C'est qu'elles n'ont point été au Calvaire, et qu'il est très vrai qu'elles sont actuellement dans les bras de leurs maris ou de leurs amants, occupées à faire des enfants ou à prévenir des vapeurs.

— Comment savez-vous cela?

— C'est parce que dans tous les pays du monde *les filles se marient toutes seules quand on ne les marie pas.* Je sais aussi que lorsqu'on est jeune, et qu'il fait un grand froid ou une grande chaleur, on ne couche seul que lorsqu'on ne peut pas coucher deux. Je sais de plus que les femmes de chambre se font un jeu de tromper leurs maîtresses qui sont dévotes, et pour cela elles prennent le masque et le langage de la dévotion. C'est là une de leurs petites industries pour vivre et pour se faire aimer; ce qui est bien pardonnable.

Tout ce que M. Henri Roch dit là-dessus fit naître à Madame la curiosité de savoir s'il avait raison. En vain il lui fit observer combien il était indigne chez une maîtresse de maison d'aller écouter aux portes des chambres; tout ce qu'il put obtenir fut une indulgence plénière pour toutes ses femmes, de marier celles qui ne le seraient pas, et de pardonner à celles qui le seraient.

Les charmantes et douces antiennes qu'elle entendit entonner à plusieurs reprises ne lui laissèrent aucun doute sur ce que M. Henri Roch lui avait annoncé. La découverte faite, elle vint le rejoindre au jardin.

— Vous m'avez, lui dit-elle, rendu de très grands services. Comptez sur ma reconnaissance; regardez ma maison comme la vôtre; vous y serez toujours reçu avec plaisir. Vous m'avez instruite de ce que je ne devais pas ignorer, et vous m'avez guérie de mes vapeurs. Ce sont là des services qui ne s'oublieront jamais.

— Je me félicite, reprit M. Roch, de la guérison de Madame, mais je n'aurai pas l'honneur de la revoir. Elle a pour moi une maladie plus à craindre et plus difficile à traiter que les vapeurs.

— Ah! monsieur Roch, vous m'étonnez! Serais-je malade sans le savoir? De grâce, dites-moi cette maladie, afin que je fasse avertir Tronchin, Pomme et mon confesseur. Parlez donc vite, quelle est cette maladie?

— C'est la dévotion; c'est une maladie qui tue votre âme, qui prolonge votre enfance, et qui serait incurable si Madame avait moins d'esprit qu'elle n'en a.

Ce propos plongea Mme la duchesse dans une profonde rêverie, d'où elle ne sortit que pour dire :

— Ce soir, après la comédie du *Tartufe*, je vous ramènerai ici; vous me montrerez en quoi la dévotion est une maladie, et si vous me le prouvez par de bons exemples tirés, soit de la Bible, soit d'ailleurs, je ne veux point avoir d'autre médecin que vous.

— Je ne hasarderai point, répliqua M. Henri Roch, une semblable cure; c'est à Madame à travailler toute seule : elle ne doit attendre de ma part ni conseils ni recette. Je puis en avoir contre les vapeurs, mais je n'en ai point contre la dévotion.

Tout en disant cela, il prit la main de Mme la duchesse et la couvrit de baisers.

— Que faites-vous donc là? lui demanda-t-elle avec le ton de la plus grande surprise.

Et il ne répond à la demande et à la surprise de Madame qu'en reprenant cette main et en la baisant de nouveau.

— Savez-vous, Monsieur, qu'il n'y a point de dévotion à tout cela?...

Et il ne répond au reproche que par un geste et par un mouvement qui annonçait un grand désir, qui, dans

toute autre occasion eût été une témérité impardonnable.

— C'est là du fruit défendu, lui dit-elle en le repoussant doucement.

— Quoi! dit-il à son tour, mon amour est votre ouvrage, et...

— Oh! répond-elle, l'amour est un très grand péché, et j'en suis bien fâchée; sans cela je sens dans le fond de mon cœur que je vous aimerais beaucoup.

— Tout au moins, Madame, accordez encore une fois un plaisir que déjà...

Non, en vérité, je n'en ferai rien. Je ne suis plus malade, et je n'ai plus besoin de remèdes. Si vous aviez des vapeurs, et que cela pût vous guérir, ce serait alors une bonne action que, par reconnaissance, je n'hésiterais pas à faire. En bonnes œuvres, je ne voudrais pas être en reste avec vous, mais nous nous portons bien l'un et l'autre, et le plaisir que vous demandez n'est nécessaire ni à votre salut ni au mien.

M. Henri Roch, qui jusqu'alors n'avait mis aucun prix à des jouissances dont on l'avait rassasié, en mettait un très grand à un plaisir qui serait le fruit d'une victoire ou d'un sentiment. N'obtenant donc rien par prières, il en vint à un siège réglé. Ce fut alors entre eux deux un vrai combat de passion et d'honnêteté. L'amour formait les attaques, la raison et le devoir les repoussaient, et cela sans fierté, sans aigreur, sans y mêler les intérêts du ciel ni le jargon de la dévotion.

M. Henri Roch enlevait-il par surprise ou par force quelque ouvrage extérieur, cet ouvrage était presque aussitôt repris qu'enlevé. La défense fut longue et pénible, c'est encore une des plus belles que femme de condition ait jamais faites. Moins longue et moins glorieuse fut celle qu'à l'âge de dix-huit ans fit Mme la mar-

quise de l'arpaille pour la conservation de ce qu'elle appelait sa *toison d'or*.

M. Henri Roch varia ses attaques de vingt manières et avec un art infini. Elles furent inutiles. Mais le furent-elles toutes et la place fut-elle emportée d'assaut, ou se rendit-elle à une capitulation honorable? C'est là ce que nos lecteurs sont dans l'impatience de savoir, et c'est ce que nous ne leur dirons pas. Nous avons promis de raconter des exercices de dévotion et non d'écrire les luttes d'un amour profane sur un lit de roses.

Notre devoir est encore de leur apprendre qu'après ce long combat d'amour et d'honnêteté la liaison de Mme la duchesse de Condor et de M. Henri Roch fut très décente; elle n'eut jamais rien de suspect ni aux yeux du public, qui est toujours malin, ni aux yeux des parents, qui sont toujours soupçonneux.

Nous dirons aussi que Mme la duchesse fut pour toujours guérie de ses vapeurs; que le lendemain son mari arriva de la campagne, et qu'au bout de neuf mois elle accoucha d'un beau garçon qui fait le bonheur des deux familles.

Ce qu'il importe encore d'apprendre à nos lecteurs, c'est que, le soir même, Mme la duchesse alla à la comédie de *Tartufe;* que les écailles, en voyant jouer ce *Tartufe*, lui tombèrent des yeux. Elle ne vit plus dans son confesseur qu'un fourbe, un scélérat qui, pour la séduire plus facilement, la rendait imbécile. De dévote acariâtre elle devint une femme très raisonnable, aimable dans la société, attentive dans son ménage, douce et indulgente pour tous ceux qui la servaient; elle lut de bons ouvrages, bientôt une raison éclairée succéda à un esprit abruti par le bigotisme et par ses pratiques minutieuses.

Le banc qu'elle avait à l'église fut supprimé, mais elle eut une loge au Théâtre-Français; elle ne donna plus aux prêtres ni aux moines des sommes considérables

pour dire des messes, pour rafraîchir les âmes du purgatoire et pour brûler des cierges en plein jour, ce qui est d'une dépense inutile comme d'un extrême ridicule ; mais elle envoya des secours honnêtes dans les prisons de Paris et les diverses maisons de charité. L'argent qu'elle dissipait en dons pour des religieuses inutiles fut employé à avoir une petite pharmacie dans chacune de ses terres, tant pour l'utilité de ses vassaux que pour le soulagement des pauvres de la campagne.

Dans Paris on sut bientôt que cette double cure de vapeurs et de dévotion de Mme la duchesse de Condor était l'ouvrage de M. Henri Roch. Cela lui fit beaucoup d'honneur à Versailles. Dans le faubourg Saint-Germain, il devint le directeur et le médecin à la mode, et il eut bientôt plus de pratiques qu'il n'en pouvait faire. Tronchin, Bouvard, Lory, Pomme et les confesseurs furent moins occupés que lui ; leurs recettes étaient moins bonnes. Ils devinrent ses ennemis. Autrefois ils l'eussent accusé d'être sorcier (29), ce qui eût été très sérieux. On se contenta de l'accuser d'être philosophe, et le roi, à qui l'on parla de la philosophie et des cures de M. Henri Roch, ne fit qu'en rire. C'est là, ma foi, un bon roi : prions pour lui.

LA ROCAMBOLE

OU

Notes édifiantes et récréatives.

---

(1) *Lagrenée*, peintre très estimé; d'un pinceau tendre et voluptueux.

(2) *M. de Rhuillières*, dont il s'agit ici, n'est pas celui qui est attaché aux affaires étrangères, qui en société est très aimable, qui est auteur d'un excellent petit traité, en vers alexandrins, sur *les disputes*. Il ne manque à ce *M. de Rhuillières*, pour avoir une très grande réputation, que du courage. Il aime mieux, dit-il, digérer paisiblement que d'avoir un nom plus connu. Si nos prédécesseurs, qui n'avaient ni plus d'esprit ni plus de connaissances que lui, avaient ainsi pensé, nous serions encore dans les bois.

(3) *Greuze*, peintre d'une grande réputation. Tout le monde connaît son tableau de *la Dame de charité*.

Les peintres sont dans l'usage de faire venir chez eux des filles publiques et de les faire mettre toutes nues; lorsqu'ils trouvent des formes parfaites, ils travaillent d'après ces modèles. C'est ainsi que la nature sert à la perfection de l'art. *M. Greuze* passe pour le peintre qui

a vu le plus de modèles et pour le mari qui, dans son état, a été le plus fidèle. Demandez-le-lui.

(4) *Heureux celui...* Madame dit des croix de cette vie ce que Salomon dit de la sagesse : *Lignum vitæ qui apprehenderit eum beatus.* Prov., *ch.* III, *v. 18.* Cette erreur est sans conséquence, comme la plupart de celles qui ne font pas renchérir le blé au marché. En théologie on a fait souvent des citations plus dangereuses.

(5) *Une troisième fois.* On ne doit pas être étonné de ce triple acte de dévotion, surtout quand on songe que Salomon a dit qu'il y avait trois choses insatiables : *Tria insaturabilia, infernus, terra et os vulvæ.* Salomon, à ce que disait M. Boulierot, curé de Saint-Gervais, aurait pu dire des choses plus utiles et plus honnêtes. Ce M. Boulierot avait beaucoup d'esprit. Il a laissé en mourant cent mille écus comptants.

(6) *Démoniens.* Mme la duchesse veut sans doute parler des Lacédémoniens ; c'est par ignorance qu'elle s'exprime ainsi. On ne lui avait rien appris, et elle était en état de tout apprendre. Elle parle aujourd'hui plusieurs langues, sait l'histoire, la géométrie, etc., mais elle se gardera bien de faire comme madame de... quatorze volumes en six ans. L'abondance est souvent stérile.

(7) L'abbé de Reyrac a fait en prose l'*Hymne au soleil.* Cet hymne, si fort vanté dans le *Journal de Paris,* est, ainsi que tous les discours de prophètes, pauvre en pensées, mais riche en paroles sonores. La pompe et l'abondance des expressions y couvrent une stérilité générale d'idées : c'est un gueux vêtu de magnifiques haillons.

(8) *Chatou, Triel, Maisons, Creteil, Saint-Ouen, Saint-Denis, Vanvres, Ménilmontant, Nogent, Montreuil, Belleville,* sont des campagnes du voisinage de Paris. Emath était une bourgade de l'Idumée. Arad Basan, Torgama étaient en Syrie ; Dibon, Medaba étaient des villes des Moabites.

(9) *Les Douze Mois de l'année*, poème en douze chants, formant un petit volume, auquel l'auteur a joint trois volumes de notes. On commente ordinairement l'ouvrage des autres ; M. Roucher s'est commenté lui-même. On n'a jamais poussé si loin que lui le privilège d'être bavard en notes. Redire ce que les hommes de génie ont dit, imprimer ce qui est déjà imprimé, vendre ce que les autres ont dit ou imprimé, cela passe la raillerie.

On sait la double réputation qu'eut le poème des *Douze Mois* avant d'être et après avoir été imprimé. Voyez ce qu'en ont dit MM. Imbert et Garat, bons juges et amis de l'auteur.

Ah ! mon cher monsieur Roucher, quand on a fait un poème qui, à sa naissance, ne peut être lu, et qui aujourd'hui est profondément oublié, on doit être modeste ; on ne doit pas surtout se permettre des satires contre la *Henriade*, laquelle fait les délices de bien d'honnêtes citoyens. On pardonne à un homme d'être un poète ennuyeux, mais on ne voudrait pas qu'il fût un juge ridicule.

(10) *Osée*. Dieu envoya d'abord ce petit prophète chez une femme de mauvaise vie, avec ordre à lui de s'évertuer avec elle et de lui faire des enfants de prostitution : *filios prostitutionum*. Il lui enjoignit ensuite d'aimer et de coucher avec une femme adultère : *Vade et dilige mulierem adulteram*.

Si l'on envisageait ces ordres conformément aux idées reçues, il semblerait que Dieu eût pu traiter un peu mieux ses petits prophètes que de les envoyer chez des femmes de mauvaise vie.

Les grands prophètes étaient moins bien traités ; à l'un il ordonne de manger un livre de parchemin, à l'autre de se promener tout nu dans les rues ; à celui-ci de porter un bât, et à celui-là de manger des excréments humains. Tout considéré, le traitement d'Osée, qu'on envoie se

gaudir avec des filles de joie, vaut encore mieux que de déjeuner, comme Ezéchiel, avec une tartine de m.....

Tout change : autrefois Dieu envoyait ses prophètes à des filles de joie, et aujourd'hui, sous peine de l'enfer, il défend à ses prêtres de prendre pour compagnes des femmes honnêtes.

Ce qui mérite l'attention du philosophe, c'est que dans la plus haute antiquité il y avait des filles publiques à Babylone, à Jérusalem, à Ninive, comme il y en a à Paris, à Londres, à Rome et dans toutes les villes policées. Il y en avait dans les temps patriarcaux. Il s'en trouva une dans le désert du temps de Moïse. C'était une femme publique avec laquelle était couché Zambri, lorsqu'il fut transpercé par le pieux Phinée. Ce fut une femme publique qui cacha les espions que Moïse avait envoyés à Jéricho. Samson était avec une fille de joie à Gaza lorsque, sur le minuit, on ferma les portes de la ville pour le prendre. Dalila, de la vallée de Sorec, n'était, ce me semble, qu'une courtisane dont le fort Samson était éperdûment amoureux.

Longtemps avant les aventures de ce Samson on avait vu le patriarche Juda accoler sa bru Thamar, croyant être avec une fille publique. La méprise fut salutaire au genre humain. car de cet inceste vint Pharès, l'un des ancêtres de Jésus-Christ.

Du temps de Salomon, le manège de ces filles était tel qu'il est aujourd'hui. Voici ce que ce roi en dit dans le livre des *Proverbes,* supposé toutefois que ce roi se soit amusé à enfiler ces proverbes, dont les uns renferment des erreurs et les autres sont fastidieux par leurs répétitions :

« Étant à la fenêtre de ma maison, j'aperçois un jeune insensé qui, sur le soir et lorsque la nuit devient obscure, passe dans le coin d'une rue près de la maison d'une fille. Je la vois venir au-devant de lui, en sa parure de

courtisane; elle prend ce jeune homme, le baise et le caresse effrontément, lui disant : *Je me suis acquitté de mon vœu aujourd'hui*, c'est pourquoi je suis venue au-devant de vous, désirant vous caresser. Venez, enivrons-nous de plaisir jusqu'à ce qu'il fasse jour. Jouissons de ce que nous avons tant désiré. Mon mari est absent pour longtemps. Entraîné par ses caresses, le jeune-homme la suit comme un agneau qui va à sa mort en bondissant. » PROV., *ch.* VII.

Remarquons que cette donzelle dit qu'elle a fait sa prière : *Hodie vota mea Deo reddidi*. Il en est ainsi de nos jours ; point de fille de joie qui de temps en temps ne fasse dire des messes pour que Dieu lui envoie des chalands. L'abbé de Voisenon en avait trouvé plusieurs qui lui avaient assuré que cela leur avait toujours réussi.

Cette abbé se plaisait à conter les scrupules et la délicatesse de conscience de la Tante-Miel, l'une des plus honnêtes pourvoyeuses de Paris.

Il lui demanda un jour si elle faisait bien ses affaires; et elle repondit très chrétiennement :

— Ah! monsieur l'abbé, quand on fait son métier en honneur et conscience, Dieu ne nous abandonne jamais.

L'abbé, une autre fois, lui témoignait des craintes sur la santé d'une demoiselle qu'elle lui avait envoyée. — Pour qui me prenez-vous ? dit-elle; n'ai-je pas, tout comme vous, une âme à sauver?

Laissons les filles et M. l'abbé. Revenons au prophète Osée. La seconde femme chez qui Dieu lui ordonna d'aller s'amuser lui coûta quinze pièces d'argent et une mesure et demie d'orge. Il y a des filles, de nos jours, qui coûtent beaucoup plus, et d'autres beaucoup moins. Il y en a de vingt, de trente, de quarante mille francs par an. Il y en a à douze sous pour les laquais et à vingt-quatre sous pour les étudiants, soit en chirurgie, soit en théologie.

(11) Les malins ont prétendu que l'abbé de Voisenon, sous les noms barbares de *Tel-Ment*, de *You-Rouk*, de *Ron-fer*, de *Seri-Rog*, de *Ro-Té-So* et de *Sei-Batar*, avait voulu désigner MM. Clément, Royou, Fréron, Grossier, Sautereau et Sabatier. Nous n'en croyons rien. Nous pensons au contraire qu'il a voulu parler de six Juifs aussi fameux par le mépris public dont ils sont couverts que par les haillons qu'ils vendent.

(12) *Tel que Salomon.* J'irai, dit ce roi, en parlant d'une visite qu'il veut faire à la Sulamite, j'irai au mont de la myrrhe et à la colline de l'encens : *Vadam ad montem myrrhœ et ad collem thuris.* Cent commentateurs, espagnols, portugais, italiens, flamands, français, allemands, polonais, se sont signalés pour expliquer ce passage.

(13) *Sous la forme d'un maître ouvrier.* Dieu demanda au prophète Amos : — Que voyez-vous? Et Amos répondit : — Je vous vois sur une muraille avec une truelle à la main. — Je ne me servirai plus de truelle avec mon peuple, lui répliqua le seigneur; je ne recrépirai plus ses murailles.

(14) *Quoique son nez.* La comparaison que Salomon fait du nez de sa maîtresse avec une tour prouve que de son temps les grands nez étaient à la mode chez les femmes juives. Il comparait aussi son ventre à un boisseau. Les gros ventres sont regardés de nos jours comme imperfection dans la taille des femmes, mais les grands nez ont encore leur prix.

(15) *Le savant Baumé.* Fameux apothicaire; il est de l'Académie des sciences; il est aussi le premier qui ait dépouillé l'opium de sa partie enivrante.

Il est bon d'observer que M. Henri Roch, dans cet endroit de sa prière, parle par inspiration. Personne n'ignore que dans l'état d'inspiré un homme fait peu de cas de l'exactitude, que souvent il ne sait ce qu'il dit,

témoin tous ces livres orientaux dans lesquels les auteurs inspirés, ou se disant inspirés, ont laissé tant d'absurdités et tant d'erreurs sur la physique, sur la chimie, sur la géométrie, sur l'astronomie, la géographie et l'histoire naturelle. La Bible en est remplie.

(16) *Lucienne*, situé sur la machine de Marly, a un point de vue des plus beaux et des plus agréables. Cette campagne appartient à Mme la comtesse Du Barry, jadis en grande faveur.

(17) *Engaddi*. Les raisins d'Engaddi étaient fort renommés. Les prophètes en parlent avec éloges ; Jacob, en bénissant son fils Juda, compare ses yeux au vin.

(18) *Le Sancy*. Ce diamant est en effet le plus beau de la couronne de France ; il vient d'Antoine, roi de Portugal. Ce roi détrôné et réfugié en France mit, pour vivre, ce diamant en gage ; il pensait qu'il valait mieux avoir du pain que des diamants. Les malheurs avaient formé ce roi.

(19) *Allégrain*, excellent sculpteur. Pendant tout un été on courut à son atelier pour voir sa statue de *Diane* qui est un chef-d'œuvre, et de laquelle quelques jeunes gens, dit-on, devinrent amoureux, quoiqu'elle fût de marbre.

(20) *Le beau Gabriel*. Il n'est point de peintre qui ne cherche à exceller en peignant le tableau de l'Annonciation. Ils aiment à représenter l'ange Gabriel, qui tout à coup paraît aux yeux d'une jeune vierge, montrant une jambe belle et nue, une cuisse bien nourrie et toute nue. un derrière à demi découvert et une légère draperie voltigeant et couvrant à peine cette partie de l'homme qui dans un ange est fort inutile, mais dont les alentours peuvent, en un seul clin d'œil, embraser les sens de toutes les vierges juives et françaises.

J'ai été témoin de l'effet prodigieux que, dans l'église d'un village près de Paris, fit un pareil tableau sur

l'imagination d'une demoiselle bien née, sage et vertueuse jusqu'alors.

(21) *Sanir*. Les prophètes, dans leurs visions, parlent des sapins de Sanir et des chênes de Basan. Ces chênes étaient très renommés, mais un peu moins que ceux de Dodone, qui prophétisaient. Les prophéties de ces arbres sont tombées dans le discrédit. Chaque chose a son temps; nous nous en tenons toujours à celles des grands et des petits prophètes juifs.

(22) *Cinq anus d'or*. Dieu, pour punir les Philistins de ce qu'ils retenaient son Arche, les affligea d'hémorroïdes et leur fit pourrir le derrière. Pour se délivrer de cette horrible maladie, ils lui offrirent cinq anus d'or. Dieu fut sensible à leur offrande et les guérit. Cette offrande n'est plus d'aucun prix aux yeux de Dieu. J'en ai fait la triste expérience.

(23) *Andresi* est un village des plus riants des environs de Paris. Il est situé au bas de la montagne du Hauti, au confluent de l'Oise et de la Seine. L'air d'Andresi est très pur, ses vins sont bons. ses cerises délicieuses, et mademoiselle de Bourbon-Condé, qui l'habite, une princesse adorable.

(24) *Sein virginal*. Comment peut-on appeler sein virginal le sein de madame la duchesse? C'est sans doute par un trope ou figure de rhétorique dont j'ai oublié le nom. Le lecteur qui sera curieux de le savoir peut s'adresser à M. Bauzée, de l'Académie française. Il n'en coûte que deux sous par la petite poste, et, en vérité, pour une figure d'Académie, deux sous sont bien peu de chose.

(25) *Chérubins*. Il n'est que trop ordinaire de confondre les chérubins avec les autres puissances célestes; c'est comme si on confondait nos grands seigneurs à talons rouges et les valets de pied du prince.

Dans le ciel il y a des chérubins, des séraphins, des

archanges, des trônes, des dominations, des potentats, des vertus, des forts, des légers, des souffles, des flammes, des étincelles, etc.

Si on veut s'instruire à fond de la hiérarchie de ces êtres, on peut lire l'ouvrage d'un docteur de Sorbonne sur les ailes des chérubins. Cet ouvrage, qui valut à son auteur le titre de *docteur ailé*, n'a que neuf volumes in-folio : c'est le comble du génie d'avoir en si peu de volumes dit tant de choses, de si sérieuses et de si utiles.

Les théologiens de Sorbonne ont, ma foi, rendu de très grands services à l'État. Que Dieu et le roi les maintiennent en leur grade contre ces malheureux philosophes qui prétendent qu'une frérie de cordonniers est encore plus nécessaire dans Paris que les théologiens qui disputent contre ces malheureux philosophes qui assurent que M. Parmentier, qui a perfectionné l'art de la boulangerie, vaut cent fois plus que le *docteur ailé* ; qui désirent que les étables de Sorbonne soit bientôt converties en un beau collège de médecine et de pharmacie.

Saint Bonaventure a aussi beaucoup écrit sur les chérubins et sur les séraphins. Ce fut un chérubin qui fut mis en sentinelle à la porte du paradis terrestre, brandissant une épée flamboyante pour empêcher Adam et Ève de rentrer dans ce séjour de délices.

C'étaient des chérubins qui précédaient les roues mystérieuses qu'Ézéchiel vit sous le firmament. Quand Dieu allait en voyage, c'était ordinairement un chérubin qui lui servait de monture : *Ascendit super cherubin et volavit ;* et c'est peut-être à cause de cela que le prophète donne aux chérubins le nom d'animaux : *animalia*,

« Papa, disait Voltaire dans son enfance, quelle est cette bête qu'un chérubin ? Y en a-t-il à la foire ? Quand il y en aura, je vous prie de m'en faire voir un. »

(26) *Avec les comètes.* Nous avons un excellent traité qui

contient des choses neuves et des vérités utiles en astronomie sur les marches, les promenades et les courses de ces astres; mais il n'y est pas dit un mot ni de leurs chevelures, ni de leurs queues, ni de leurs danses, et c'est le seul défaut que le père Berthier, de l'Oratoire, trouve à cet ouvrage sur les comètes.

L'auteur de cet ouvrage est M. Dionis du Séjour, conseiller de Grand'Chambre, magistrat aussi intègre, aussi judicieux, aussi paisible qu'académicien éclairé.

Je ne sais quel bon citoyen a dit que si parmi les pères conscrits il y en avait beaucoup qui le valussent, on ne désespérerait pas du salut d'Israël.

(27) *Agag*. On sait que Saül, qui en cherchant des ânesses avait trouvé un royaume, usa de miséricorde envers Agag, après l'avoir vaincu. Cette miséricorde, comme on sait encore, déplut à Dieu et à son prêtre Samuël qui, pour réparer la faute de Saül, coupa en petits morceaux sa majesté amalécite.

Voltaire a dit quelque part que le prêtre Samuël mit ce roi Agag en hachis : c'est là une des petites goguenarderies de ce grand homme. Les meilleurs interprètes pensent au contraire que Samuël en fit une fricassée avec une sauce à la maître-d'hôtel.

Quelques jésuites, tels que Dina, Tambourinus et Gambacurta, ont bien prétendu que sa majesté Agag fut mise en haricot. Mais ce sentiment n'a jamais été que probable, et même, depuis la destruction des jésuites, il est entièrement rejeté par les théologiens de Sorbonne. Voyez ce qu'en dit Morcillon dans le *Cuisinier bourgeois*.

(28) *Cataractes*. Qu'entend-on par *cataractes?* Qu'est-ce qu'un *ciel?* Qu'est-ce qu'un *firmament?*

C'est là le sujet d'un prix que nous proposons aux érudits de toutes les universités, sans en excepter les professeurs des collèges de Tours, de Poitiers, de Bor

deaux, de Toulon, de Nantes, de La Rochelle et de Clermont en Auvergne. Le prix sera d'un chérubin vivant, ou un chérubin en or du poids de mille francs. Les discours, écrits en français, seront adressés, francs de port, à M. le marquis de Condorcet, secrétaire de l'Académie des sciences de Paris.

(29) *On l'eût accusé d'être sorcier.* Dans le quatorzième siècle, un docteur de Sorbonne, nommé Guillaume Édelin et prieur de Saint-Germain-en-Laye, eut une intrigue avec une jeune dame de condition. Elle devint grosse. Le docteur de Sorbonne fut arrêté et accusé d'être sorcier. On devait le faire brûler, mais il racheta sa vie en s'avouant coupable, en s'accusant d'avoir été au sabbat, d'y avoir adoré le diable sous la forme d'un bouc, de lui avoir baisé le derrière, enfin d'être un vrai sorcier. Il en fut quitte, après cette confession, pour une prison perpétuelle et pour jeûner le reste de sa vie. C'était s'en tirer à bon marché! Il y a, ma foi, des gens heureux!

Depuis le docteur Édelin il n'y a plus de sorcier en Sorbonne : c'est du moins le sentiment de maître Ribaudier, syndic de ladite école.

LE

SULTAN MISAPOUF

ET

LA PRINCESSE GRISEMINE

Londres (Paris)

1746

LE SULTAN MISAPOUF

Pour les critiques qui se refusent à attribuer à Voisenon les *Exercices de dévotion de M. Roch*, le conte qui porte le titre *Le Sultan Misapouf et la Princesse Grisemine* est considéré comme le plus immodeste de ceux de notre auteur. L'un d'eux va même jusqu'à le qualifier d' « ordure mise en calembours ». Et M. Octave Uzanne ne lui a pas fait place dans son Recueil pour des questions de dignité.

On pourra se convaincre, à la lecture, qu'il y a dans ces appréciations quelque excès de rigorisme.

La première édition parut, toujours anonymement, à Londres (Paris) en 1746, en deux parties, en 1 volume in-18. Elle fut réimprimée en 1748 et en 1760.

Liseux a compris ce conte dans son recueil très réduit.

Le Sultan Misapouf
et la Princesse Grisemine
ou les Métamorphoses

PREMIÈRE PARTIE

« Ah ! dit un jour en soupant le Sultan Misapouf, je suis las de dépendre d'un cuisinier, tous ces ragoûts-là sont manqués ; je faisais bien meilleure chère quand j'étais renard. — Quoi, Seigneur, vous avez été renard ? » s'écria en tremblant la Sultane Grisemine. — Oui, madame, » répondit le Sultan. — Hélas ! » dit Grisemine en laissant échapper quelques larmes, » ne serait-ce point votre Auguste Majesté qui, pendant que j'étais lapine, aurait mangé six lapereaux, mes enfants? — Comment, » dit le Sultan effrayé et surpris, « vous avez été lapine ! — Oui, Seigneur, » répliqua la Sultane, « et vous avez dû vous apercevoir que le lapin est un mets dont je m'abstiens exactement : je craindrais toujours de manger quelques-uns de mes neveux ou cousins. — Voilà qui est bien singulier, » répartit Misapouf ; « dites-moi, je vous prie. étiez-vous lapin d'Angleterre ou de Caboue ? — Seigneur, j'habitais une garenne de Norvège, » répondit Grisemine. — « Ma foi, dit le Sultan, « j'étais un Renard du Nord, et il se peut sans miracle que ce soit moi qui aie

mangé vos six enfants; mais admirez la justice divine : j'ai réparé ce crime en vous faisant six garçons, et je vous avouerai sans fadeur que malgré ma gourmandise et mon goût pour les lapereaux, j'ai eu plus de plaisir à faire les uns qu'à manger les autres. »

« — Seigneur, vous êtes toujours galant. » répliqua Grisemine, « cela me fait espérer que votre sublime Majesté voudra bien me raconter ses aventures. — Volontiers, » dit le Sultan ; « mais à charge de revanche. »

« Je commence par vous avertir que mon âme a passé dans le corps de plusieurs bêtes, non par transmigration, c'est un système de Chacabou auquel je ne crois pas; c'est par la malice d'une injuste Fée que tout cela m'est arrivé. Avant d'entrer en matière, je crois devoir détruire cette pernicieuse doctrine de la métempsycose. — Seigneur, » dit la Sultane, « cela est inutile, votre érudition serait en pure perte, je n'y comprendrais rien, je crois sur votre parole la métempsycose une erreur ridicule : dites-moi seulement quelles sortes de bêtes vous avez été. — A la bonne heure, » dit le Sultan. « Premièrement j'ai été lièvre, ensuite lévrier, puis renard, et je dois, dit-on, finir par être un animal qne je ne connais point, qu'on appelle capucin. — Seigneur, » dit la Sultane, « votre savante Majesté n'a-t-elle jamais vu son âme éclipsée sous la forme de quelque être inanimé? — Oui, sans doute, » répliqua Misapouf, » j'ai été baignoire. — C'est, je le vois, la conformité de nos destinées, » reprit Grisemine, « qui nous a unis : j'ai passé comme vous par bien des formes différentes, j'ai d'abord été barbue. — Mais vous ne l'êtes pas mal encore. » dit le Sultan. — Vous êtes bien poli, Seigneur, » répondit Grisemine ; « j'ai donc été barbue et lapin. — Vous nous conterez tout ce qui vous est arrivé sous ces deux métamorphoses, » dit le Sultan. « Vous m'avez demandé mon histoire : écoutez-là, si vous pouvez, sans m'interrompre. »

Histoire du Sultan Misapouf

« Je ne sais si vous avez entendu parler du Grand Hyaouas, qui était de l'illustre famille de Lâna. — Oui, Seigneur, » dit Grisemine, « ce fut lui qui conquit les royaumes de Laüs. de Tonquin et de Cochinchine, desquels est sorti l'empire de Gânan. — Vous avez raison, » repondit Misapouf, « et pour une Sultane cela s'appelle savoir l'histoire.

« Le célèbre Tonclukt était descendu de cet Hyaouas, et moi je suis arrière-petit-fils de ce Tonclukt. Tout cela ne fait rien, me direz-vous, à mes aventures : d'accord ; mais j'ai été bien aise de vous dire un mot de ma généalogie, pour vous faire voir que dans ma maison nous ne sommes pas renards de père en fils.

« Mon père était un petit homme gros et court ; sa taille était l'image de son esprit, de sorte que les sourds pouvaient juger de son esprit par sa taille, et les aveugles de sa taille par son esprit. Je n'en dirai pas davantage, parce que je pourrais m'échapper, et il ne faut pas mal parler de son père, quand on veut vivre longtemps.

« Mon père devint donc amoureux d'une princesse qui avait les cheveux crépus et l'âme sensible : ces deux choses-là, dit-on, se suivent ordinairement. Cette sensibilité en question me fit naître quelques mois avant leur mariage ; je n'en fus cependant pas plus heureux, et vous verrez par mes aventures que j'ai fait mentir le proverbe. La première femme de mon père, qui avait les cheveux blonds, et qui était aussi vive que si elle les avait eus crépus, informée de ma naissance par quelques-uns de ces méchants esprits de cour, au lieu de se venger en faisant faire un enfant légitime par un autre que son mari, s'avisa de me prendre en guignon et pria la fée

Ténébreuse d'honorer de sa protection l'antipathie qu'elle avait pour moi. Cette vilaine fée, qui avait le caractère de la couleur de son nom, promit de me mener bon train et jura que je ne serais Sultan qu'après avoir délivré deux princesses de deux enchantements les plus extraordinaires du monde et les plus opposés. Ce n'est rien encore que cette terrible nécessité : il fallait, pour être quitte de sa haine, que j'étranglasse mes amis, mes parents et mes maîtresses. »

Grisemine frissonna à cet endroit de la narration du Sultan ; il s'en aperçut et lui dit : « Ne craignez rien, Madame, tout cela est fait. Il fallait, outre cela, que je mangeasse ma famille entière dans un seul jour. Vous m'avouerez qu'il faut être enragée pour inventer une pareille destinée en faveur d'un honnête homme.

« Ma propre mère, loin de me plaindre, parut envier le sort qui m'était réservé et dit : « Voilà un petit garçon trop heureux, il verra bien des choses. » J'avais à peine quinze ans lorsqu'elle me remit entre les mains de la fée Ténébreuse, pour commencer le cours de mes singulières aventures. « Petit bonhomme, » me dit la fée, « vous ignorez les obligations que vous m'allez avoir ; s'il est vrai que la connaissance du monde forme l'esprit, il n'y aura personne de comparable à vous. » Je voulus lui témoigner ma reconnaissance. « Trêve de compliments, » me dit-elle, « ne me remerciez pas d'avance, je vais vous mettre en état de commencer votre brillante carrière. » En finissant ces mots, elle me toucha de sa baguette et je devins une baignoire. Ce premier bienfait me surprit, je l'avoue. Sous ma nouvelle forme je conservais, pour mes péchés, la faculté d'entendre, de voir et de penser. La fée appelle ses femmes et leur dit : « Lâchez les robinets ; » dans l'instant je me sentis inondé d'eau chaude, j'eus une telle frayeur d'être brûlé tout vif qu'il m'est toujours resté depuis ce temps-là

une aversion singulière pour l'eau chaude et même pour l'eau froide. Quand j'eus un peu repris mes sens. j'entendis la fée dire d'un ton aigre : « Qu'on me déshabille ; » cet ordre fut exécuté promptement et je ne tardai pas à me voir chargé d'un poids énorme. Mes yeux, dont la fée par malice m'avait conservé l'usage, me firent connaître que ce fardeau était un gros derrière noir et huileux appartenant à la fée... — Seigneur, » dit Grisemine en interrompant le Sultan, « cette fée était bien dépourvue d'amour-propre, il me semble que... — Il vous semble, » reprit Misapouf, fâché d'avoir été interrompu, « que toutes les femmes doivent avoir autant d'amour-propre que vous en avez, et en cela vous avez tort ; la méchanceté l'emporte entre elles sur tout autre sentiment, et je suis certain que si la fée eût pu trouver un plus vilain derrière que le sien, elle n'eût pas manqué de l'emprunter pour me faire enrager. Quoi qu'il en soit, elle fit durer mon snpplice une heure et demie ; mon esprit devait commencer à se former, car en peu de temps je vis bien du pays. » Misapouf, regardant la Sultane à ces mots, s'aperçut qu'elle se mordait les lèvres pour s'empêcher de rire. « Je crois, Madame, » lui dit-il, « que mes malheurs, loin de vous toucher, vous donnent envie de rire. — Il est vrai, Seigneur. » répondit Grisemine, « j'ai peine à vous cacher la joie que je sens en voyant qu'ils sont finis. — Ma foi, c'est s'en retirer avec esprit, » répliqua le Sultan. « Je ne vous ai fait cette question embarrassante que pour vous donner occasion de briller. Enfin la fée sortit du bain. Je goûtais à peine la satisfaction d'en être délivré que je l'entendis ordonner à son maudit eunuque noir de se baigner dans sa même eau... » Le Sultan, s'interrompant à cet endroit, dit à Grisemine : « Savez-vous, madame, exactement comment est fait un eunuque noir ? — Seigneur, » lui répondit Grisemine, « il n'y a point de ces gens-là parmi

les lapins, et je n'ai, que je sache, jamais vu d'autre homme en déshabillé que votre sublime Majesté. — Cela n'est pas trop vraisemblable, » dit le Sultan. « Quoi qu'il en soit, vous saurez que c'est la plus vilaine, la plus dégoûtante chose que l'on puisse envisager. Je fus si frappé d'horreur à l'aspect de ce monstre que je m'évanouis. Heureusement qu'une baignoire ne change pas de visage. Ainsi on ne s'en aperçut point : je ne revins que pour voir ce détestable objet faire mille impertinences pour amuser les femmes de la fée. Si je veux jamais beaucoup de mal à quelqu'un. je lui souhaiterai d'être eunuque noir. — Pourquoi pas devenir baignoire ? » dit la Sultane. — Parbleu, Madame, avec tout votre esprit, vous n'êtes qu'une sotte, » répliqua le Sultan. « Une baignoire, comme vous le savez par expérience, peut redevenir homme ; il n'en est pas de même d'un eunuque. — Votre Majesté a raison, » reprit Grisemine, « c'est moi qui ai tort ; mais oserais-je vous demander, Seigneur, combien de temps vous avez demeuré sous cette métamorphose ? — Huit jours, Madame, » dit le Sultan ; « qui me parurent huit ans ; le neuvième, la fée me rendit ma figure humaine, en me disant : « Mon enfant, je suis contente de vous, vous avez bien fait votre métier de baignoire ; je crois que vous n'êtes pas fâché de tout ce que je vous ai fait voir en peu de temps. Allez, poursuivez vos aventures, et souvenez-vous de moi. » Me croyant dispensé d'un remerciement, je lui tournai le dos et je la quittai promptement. Je courais à travers champ comme un fol, m'imaginant toujours avoir la physionomie d'une baignoire : j'usai deux douzaines de mouchoirs à force de m'essuyer le visage. Sur le soir, je me trouvai dans une forêt, j'aperçus une fontaine et une assez belle femme qui se baignait : ce spectacle d'eau et de bain. me rappelant mes malheurs, me fit prendre la fuite sur nouveaux frais, malgré les cris de la dame qui

me répétait de toutes ses forces : « Arrêtez, Chevalier, la fée aux bains vous en conjure. » Ces mots me firent redoubler ma course. « Ah! cruel, » continua-t-elle, « puisque tu ne veux pas m'entendre, cours au moins délivrer le nez de mon mari. » Vous croyez bien que c'est de quoi j'étais fort peu tenté; j'étais trop satisfait d'avoir délivré le mien pour m'embarrasser de celui d'un autre. Au bout d'une heure d'une marche fatigante, je m'arrêtai et je ne tardai pas, malgré mon inquiétude, à m'endormir. Au point du jour, je fus réveillé par un bruit qu'un reste de sommeil me faisait paraître éloigné; je sentis en même temps une main qui défaisait mon pourpoint et me prenait le petit doigt; j'entendis une voix douce qui disait : « Je n'en ai jamais vu un si petit, j'espère qu'il pourra délivrer ma fille. » J'ouvris tout à fait les yeux et j'aperçus une princesse d'une beauté à laquelle on ne peut comparer que la vôtre. Elle était dans un palanquin, entourée d'un grand nombre de gardes, montés sur des chameaux : elle me fit monter dans sa voiture et me plaça à sa gauche. Je pensai tomber à la renverse en découvrant la figure exorbitante qui était à sa droite : c'était un homme, ou plutôt un démon, qui avait dix pieds neuf pouces de haut. Je crus d'abord que c'était le Colosse de Rhodes; je levai les yeux pour le considérer comme si j'avais voulu examiner les étoiles; je l'aperçus qui jetait sur moi des regards dédaigneux et moqueurs. Je regardai ensuite la princesse. Elle m'honora d'un sourire admirable, qui est toujours demeuré gravé dans ma mémoire. Vous m'en avez souvent rappelé le souvenir, Madame, et ne vous en êtes pas mal trouvée. Je reviens à mon géant : j'eus peur pour la princesse qu'il ne fût son mari; c'eût été un meurtre; j'étais bien persuadé qu'il n'était pas son amant. Je ne pus résister à ma curiosité, je lui demandai à l'oreille si c'était là monsieur son mari : — « Non », dit-elle. — « Au

moins, » continuai-je, « vous n'avez aucun dessein sur lui, ce n'est point un prétendant? » — « Non, » répondit-elle encore. — « Ne serait-ce point, » lui dis-je, « le chef de vos eunuques? » Il fallait que cet animal de géant eût l'oreille aussi fine qu'elle était grande, car je parlais très bas; cependant, il m'entendit et me donna un coup de pouce sur la joue qui me jeta à la renverse, sans connaissance... — « Seigneur, » dit la Sultane, « cela pourrait s'appeler un soufflet. » — « Eh! vous n'y pensez pas, Madame » répondit Misapouf, « un soufflet se donne avec toute la main. — Je vois bien que je me trompais, » dit Grisemine. — Mais vraiment c'est un de vos talents! » répliqua le Sultan. « La princesse me pinça, me chatouilla pour me faire revenir, tout fut inutile; elle trouva un ruisseau et me répandit un telle quantité d'eau sur le visage que j'ouvris les yeux avec un effroi terrible. Je crus fermement que j'étais encore transformé en baignoire. Après m'être remis de mon trouble, j'imaginai devoir dire à mon donneur de coup de pouce : « Monsieur, voilà une fort mauvaise plaisanterie. — Petit bonhomme, » me répondit-il, « c'est pour vous apprendre à demander si je suis eunuque. Ignorez-vous, » ajouta la princesse, « que de soupçonner quelqu'un d'être de ces gens-là, ou quelque chose d'approchant, c'est lui faire une offense cruelle? Ainsi, vous auriez dû vous dispenser d'une semblable question sur le compte du seigneur Zinpuziquequoazisi. »

« Ah! bon Dieu, » dis-je en moi-même, « voilà un nom qui est aussi grand que lui. — Je vois bien, princesse, » poursuivis-je, « que monsieur est de vos amis. — Non, » me dit-elle, « je ne le connais que depuis une heure, et il n'a d'autre avantage sur vous que celui de m'avoir appris son nom. — Le mien, » dis-je alors, « chargera moins votre mémoire. Je m'appelle Misapouf tout court. — Vous en avez bien l'air, » me dit le géant. Je ne répondis point

à cette agréable plaisanterie, pour éviter une nouvelle querelle.

— « Je vais vous apprendre, me dit la princesse, « ce qui vous procure le hasard de me voir : il faut pour cela vous faire une partie de mon histoire.

« Je suis la reine Zémangire; mon mari est roi de ces vastes forêts, et c'est pour cela qu'il se nomme le roi Sauvage.

« Son bonheur aurait été parfait, s'il n'eût pas été traversé par la fée Ténébreuse. — Que je le plains, madame! vous connaissez cette... — Doucement, morbleu! » dit le géant, « n'en dites pas de mal, car je suis son fils. — Ce n'est pas ce que vous faites de mieux, » reprit la reine. Ce trait-là me fit voir qu'elle avait beaucoup d'esprit. « Mais, puisque vous êtes le fils de la fée Ténébreuse, » continua la princesse, « faites-moi raison des deux enchantements qu'elle a faits contre mes deux filles. — Quels sont ces enchantements? demanda le géant. « Ma chère mère ne m'instruit pas de tout ce qu'elle fait; je ne suis encore ni magicien ni génie. — Pour le dernier on le voit bien, » dit la reine en souriant. « Je vais vous informer du malheur de mes deux filles et de ce qui l'a causé. La fée Ténébreuse devint amoureuse de mon époux. — Cela ne me surprend point, « dit le géant; on dit qu'elle est sujette à cela. — Je crois, » continua la princesse, « qu'elle est aussi fort sujette à n'être pas aimée. Le roi, qui me chérit de toute son âme, reçut très mal sa déclaration et les avances qu'elle lui fit : il lui représenta qu'elle n'était ni d'âge ni de figure à pouvoir le rendre infidèle. — Puisque tu es assez sot, » dit la fée, « pour refuser mes faveurs. je m'en vengerai. La reine est grosse, elle accouchera de deux filles; tu ne pourras les marier que lorsque tu auras trouvé pour chacune un petit doigt convenable à ces deux anneaux que tu vois et que je leur destine : il y en a un aussi petit que l'autre

est prodigieux, il dépendra de moi de les placer et de les distribuer comme je le jugerai à propos.

« La prédiction de la fée fut accomplie ; je mis au jour deux filles : l'une devint grande, belle et bien faite ; l'autre resta d'une petitesse excessive. La fée, qui leur a fait présent des deux anneaux en question, n'avait eu aucun égard à la différence de leur taille ; elle avait, au contraire, pris plaisir à contrarier la nature ; elle usurpa encore le droit de les nommer, et conséquemment à la bizarrerie de ses dons, elle appela ma grande fille *Trop et trop* ; et l'autre, la princesse *Ne vous y fiez pas*. Depuis que mes filles sont en âge d'être mariées, elles en ont autant d'envie que si elles avaient un anneau fait comme les autres. Il s'est présenté plusieurs partis pour la princesse *Ne vous y fiez pas* ; mais inutilement. Je vous confierai cependant que ce qui augmente mon chagrin, c'est que je la crois grosse à présent. — Eh bien ! » dis-je, « tant mieux. En voilà déjà une de mariée, il ne s'agit plus que de trouver un parti à l'autre ; le seigneur Zinpuziquequoazisi sera son affaire. — Hélas ! je ne suis pas si heureuse, » reprit la reine en versant quelques larmes, « ce sont deux petits princes de trois pieds et deux pouces au plus, qui ont déshonoré ma fille *Ne vous y fiez pas*, et qui ont ensuite disparu. J'ai consulté l'Oracle, il m'a répondu qu'il n'y avait qu'un certain nez qui fût capable de découvrir ces princes, que ce nez-là en pâtirait, et qu'il n'y aurait qu'un géant qui pourrait délivrer ce nez, et que la grande princesse était destinée au prince porteur du plus petit doigt du monde. Je n'ai pas encore rencontré le nez qui nous est nécessaire ; mais en attendant, j'ai trouvé son libérateur dans la personne du seigneur Zinpuziquequoazisi, et le fait du petit anneau dans la personne de Misapouf tout court.

La bizarrerie de ces enchantements et la curiosité si naturelle qu'on a de voir des choses extraordinaires

triomphèrent de la répugnance que je sentais à me rendre à la cour du roi Sauvage. Nous y arrivâmes au bout de quelques heures. « Seigneur, » dit Zémangire au roi son époux, « voilà deux personnages que j'ai rencontrés, dont les petits doigts pourront convenir aux deux anneaux enchantés ; il n'y a qu'un nez que je n'ai pu vous amener. — Oh ! répondit le roi, « ne soyez point inquiète du nez, il est dans son étui.

« Depuis votre départ, il est arrivé des choses bien singulières à la princesse *Ne vous y fiez pas*. Vous savez la faiblesse qu'elle avait pour ces deux petites marionnettes de princes ; c'est sans doute à cause de sa facilité que la fée Ténébreuse l'a nommée *Ne vous y fiez pas*. — Je m'en suis doutée, » dit la reine, « lorsque je l'ai vue grosse. — C'est avoir bien de la pénétration, » continua le roi ; « mais vous auriez mieux fait de vous en douter auparavant. Je n'ai jamais vu une femme si prodigieusement grosse, son ventre touche à son menton ; ce qui vous surprendra encore plus, c'est qu'on entend parler dans son ventre ; je crois, en vérité, qu'elle accouchera d'un régiment de Lilliputiens. — Seigneur, ce que vous racontez est incroyable, » reprit la reine. — C'est un fait, Madame ; votre accoucheur a voulu examiner de près ce phénomène, on lui a jeté au visage une grêle de noyaux de cerises, dont un l'a malheureusement éborgné. — Monsieur, » dit la reine, « il faut que la tête vous ait tourné pendant mon absence. — Eh ! non, Madame, encore un coup, » reprit le roi avec aigreur, « vous me feriez donner au diable avec vos doutes. — Ah ! j'ai tort, » répondit Zémangire, « de ne pas croire bonnement que ma fille est grosse d'un cerisier. — Eh ! qui diable vous dit cela, Madame ! Il n'est question que de mangeurs de cerises et de noyaux qu'ils jettent. Le grand bonze Cerasin, » continua le roi, « a offert des sacrifices au pagode, il est venu prêter l'oreille où vous savez, pour s'assurer par lui-

même si on entendait réellement des conversations suivies dans le ventre de ma fille. — Eh! je gage, » dit la reine, « qu'on n'y disait pas un mot. — Pas un mot! » répliqua le roi, « voilà comme vous êtes toujours, Madame, vous doutez de tout. On y jouait aux échecs, et on y disputait vivement : c'est là mon pion, c'est là le mien, échec à la dame, vous êtes échec et mat. Eh bien, qu'avez-vous à répondre à cela? — Mais, » répondit la reine, « que ma fille fait bien de s'y prendre de bonne heure pour faire enseigner tous les jeux à ses enfants. — Le bonze, surpris, comme vous croyez bien, » pousuivit le roi, « approchait de plus en plus sa grande oreille. Apparemment qu'elle ôtait le jour aux joueurs; car on la lui a pincée si fort qu'il a pris la fuite en criant comme un enragé.

Il est arrivé sur ces entrefaites un chevalier au grand nez. Tout ce que la renommée publiait sur le compte de mes deux filles avait excité sa curiosité; il venait de fort loin pour la satisfaire. Comme je me crois obligé de faire les honneurs de ma maison, je l'ai mené le même jour de son arrivée chez la princesse *Ne vous y fiez pas;* il s'est approché fort près de l'endroit en question : mais quelle a été sa surprise et la nôtre, lorsque nous avons vu son pauvre nez pris comme dans un piège! Il a eu beau crier, on n'a point lâché prise, et il est encore retenu au moment que je vous parle. Tous les étrangers qui passent dans la ville vont le voir pour la rareté du fait, et la princesse leur dit en riant : « Ne le plaignez pas, Messieurs; voilà ce qui arrive à ceux qui mettent leur nez où ils n'ont que faire. »

— « C'est sans doute ce nez-là, » dis-je, « qu'on m'a prié de délivrer. — Cet honneur, » répondit la reine, « ne peut regarder que le seigneur Zinpuziquequoazisi, puisque, selon l'oracle, il n'y a qu'un géant qui puisse en venir à bout; mais transportons-nous sur les lieux pour

mieux examiner la chose. — C'est bien pensé », dit le roi. « Nous allâmes donc chez la princesse *Ne vous y fiez pas;* je la pris en aversion au premier coup d'œil, je vis une très petite femme qui tenait emprisonné un fort grand chevalier; on n'apercevait point le visage de ce malheureux chercheur d'aventures; il était couvert par l'anneau, au travers duquel avait passé son pauvre nez qui était la partie souffrante. « Seigneur chevalier », dit le roi, « j'espère que nous allons enfin briser vos fers; nous avons trouvé un petit doigt plus gros que votre nez. — Eh bien, seigneur », dit aussitôt le prisonnier (en parlant du nez comme vous croyez bien), « faites-moi l'honneur de le mesurer et de le comparer avec cet auguste et magnifique petit doigt. — Non, parbleu, je ne le souffrirai pas », dit le géant; « mais voyez cet impertinent avec son fichu nez! Il faudra bien », répliqua le roi, « que de gré ou de force vous nous prêtiez le meuble dont nous avons besoin. — C'est ce que nous verrons », répondit le géant, en cachant ses mains dans ses culottes. La reine interrompit cette conversation, qui commençait à devenir un peu aigre. « Je sais le respect que je vous dois », dit-elle au roi; « mais, avec votre permission, vous n'avez pas le sens commun, vous n'avez pas compris l'oracle, ou il se contredit. Comment voulez-vous que le plus énorme petit doigt qui se soit vu convienne à cette princesse, et qu'en même temps elle épouse le petit Misapouf? — Mon Dieu, madame, cela se voit tous les jours. Ne dirait-on pas qu'on observe exactement les proportions de ceux qu'on marie? Le seigneur Misapouf sera dans le cas de bien d'autres maris. »

A ce mot de Misapouf, on entendit deux voix souterraines qui criaient : « Eh! bonjour, mon cher cousin Misapouf; comment va votre santé? »

— « Qu'est-ce que cela signifie? » dis-je à la princesse. « Je crois, madame, que votre personne sert de loge-

ment à mes cousins. Voyons un peu de près ce qui en est. »

— « Ne vous y fiez pas, ne vous y fiez pas » s'écrièrent, encore les deux voix. — « Eh bien! leur criai-je de mon côté, « je sais que c'est le nom de la princesse que l'on veut me faire épouser. — Gardez-vous-en bien », dirent-ils plus haut, « ne vous y fiez pas ».

« Pendant cette conversation, je voyais la princesse rougir et pâlir successivement. « Hélas ! » dit-elle en s'adressant à moi, « vos deux petits cousins Colibry et Niny m'ont abusée ; ils se sont enfuis après m'avoir fait les enfants qui ont l'honneur de vous parler. — Elle vous trompe », cria de toute sa force Colibry, « elle dit qu'elle est grosse, pour sauver sa réputation ; mais il n'en est rien. Voici le fait. Nous imaginions, mon cousin et moi, que cette petite princesse était porteuse du petit anneau. Comme nous étions sûrs d'être porteurs du petit doigt (vous savez, mon cousin, que c'est un mal de famille), nous crûmes donc pouvoir la désenchanter. Nous courûmes tous deux avec une vitesse égale, et nous entrâmes tout entiers dans l'anneau prodigieux de cette petite créature. Voilà pourquoi la fée l'a nommée la princesse *Ne vous y fiez pas*. — Ah ! qu'il y a de petites femmes dans le monde », dit le roi, « qui mériteraient un pareil nom ! Nous voilà éclaircis, c'est le seigneur géant qui doit délivrer le nez et épouser la princesse. » Il s'en défendit d'abord et soutint que cela était impossible, attendu la différence de taille. La princesse *Ne vous y fiez pas* lui dit qu'il fallait au moins essayer, qu'on verrait ensuite à prendre un parti. Il se laissa persuader, on les enferma ensemble et je fus conduit chez sa sœur ; je fus surpris de sa grandeur, elle avait près de six pieds, cependant elle n'en était pas moins belle et agréable. « Merveille de nos jours », lui dis-je en lui serrant tendrement le bout du pied gauche, « est-il possible

que je sois l'heureux mortel destiné à !... — Prince », répondit-elle, « je souhaite de tout mon cœur que vous veniez à bout d'une entreprise si difficile ». Dans cet instant je vis entrer le grand bonze Cerasin entouré de tous les bonzes du pays; il tenait dans ses mains un livre couvert de plaques d'or. Après nous avoir fait, ainsi que son cortège, une profonde révérence, il récita quelque chose moitié bas, moitié haut, lut dans ce livre, et, s'adressant à moi, il me tint ce discours : « La princesse va se placer sur ce sopha, alors vous pourrez tenter l'aventure qui vous est réservée. Une pareille fortune n'arrivera jamais à un pauvre prêtre; mais il faut se soumettre à la volonté du sort. Je dois vous avertir d'une chose essentielle, c'est de ne rien forcer à l'anneau de la princesse; car la fée a mis une si grande correspondance de la personne avec l'anneau que les efforts que vous feriez maladroitement feraient souffrir une douleur horrible à la princesse. Je dois être présent à cette épreuve. J'observerai les yeux et les mouvements de la princesse, et suivant ce que je verrai, je vous avertirai de vous arrêter ou de poursuivre. » En finissant ces mots, il me fit signe que je pouvais commencer. Je voulus suivre ce conseil sans perdre de temps; mais je crois que la fée avait enchanté mon petit doigt, car il grossissait à mesure que je l'approchais de l'anneau; cela m'inquiéta, cependant je tentai l'aventure. Dès le premier effort, la princesse dit : « Vous me faites mal. » Cerasin aussitôt me cria : « Arrêtez-vous donc, n'entendez-vous pas que la princesse dit : Vous me faites mal? » Malgré cet avertissement je fis une seconde tentative un peu plus forte. — « Ah! je n'en puis plus », dit la princesse. — Voulez-vous bien n'être pas si brutal, maudit nain que vous êtes! me cria encore le grand bonze. Malgré cette seconde remontrance, je crois que j'allais triompher, lorsque tout à coup mon petit doigt,

qui s'était gonflé d'une manière étonnante, redevint dans un état tout contraire. Je m'arrêtai, fort surpris de ce changement. — « Allons donc », dit Cerasin, « la princesse se morfond, est-elle faite pour attendre vos commodités ? Qu'est-ce que ce petit paresseux ? » Pendant tout ce dialogue, mon petit doigt redevint tel qu'il était un moment auparavant. Je profitai de l'instant, la princesse fit un cri douloureux et puis dit en soupirant : « Ah ! mon ami, vous m'avez tuée ! » Ce mot d'ami me fit plaisir, il me parut venir d'un bon caractère ; je fis de nouveaux efforts, mais ils étaient inutiles. La princesse dit en me regardant tendrement : — « Le charme est rompu. » Le grand bonze répéta en chœur avec tous ses satellites : « Gloire soit au petit doigt de Misapouf, le charme est rompu. » Je fus au comble de la joie ; je vous avouerai que depuis ce fortuné moment je n'ai point peur des grandes femmes, je me défie beaucoup plus des petites. La nature, sur cet article, est presque aussi bizarre que la fée Ténébreuse, elle se plaît à faire le contraire de ce que la raison semble exiger.

J'étais dans l'ivresse de ma victoire, lorsque la maudite fée Ténébreuse descendit dans son char des Brouillards. « Taisez-vous, prêtrailles », s'écria-t-elle, « je vais vous apprendre à chanter des hymmes à mon préjudice ». Elle dit, et toucha de sa baguette Cerasin et ses grands vicaires ; ils tombèrent les uns sur les autres ; mais en ce relevant, ô surprise ! ô spectacle effrayant ! je les vis et ne les reconnus pas : leurs bouches étaient transformées en anneaux. On ne peut s'imaginer à quel point cela changeait leur physionomie, il faut l'avoir vu pour le croire. Le pauvre Cerasin me disait d'un air humilié : « Ayez pitié de moi ! » Tous les autres prêtres répétaient la même chose en chœur ; ils m'étourdirent tant que je les renvoyai : ils sortirent avec leurs anneaux barbus. On les aurait pris pour des capucins.

Cerasin, qui était un petit maître, se regarda dans son miroir en arrivant chez lui, et se fit horreur. Il ne concevait pas comment il pouvait se faire qu'un anneau, qu'il avait toujours trouvé une jolie chose, pût le rendre si vilain : cela prouve que le principal mérite de tout consiste à être à sa place. Enfin, il prit le parti d'envoyer chercher son barbier, qui lui dit en entrant : « Je viens savoir ce que vous souhaitez, Monseigneur ; j'ai eu l'honneur de raser ce matin votre Grandeur. — Oh ! vraiment », répondit Cerasin, « ma Grandeur est passée à ma barbe. Regardez-moi, ne suis-je pas un joli garçon ? — Ah ! grande pagode », s'écria le barbier en reculant de trois pas, « quelle bouche, quelle barbe ! Cela tient du miracle et je ne sais si Monseigneur fait bien de vouloir se la faire abattre. Je croirais presque que c'est notre sacré singe qui a voulu vous marquer sa bienveillance, en vous donnant le bas de son visage. — Ne laissez pas, répondit Cerasin, « que de me bien savonner ». Le barbier obéit et savonna Monseigneur ; mais quand Monseigneur fut savonné et rasé, il était encore plus laid qu'auparavant. Il tomba dans la désolation, en se voyant une bouche en cul de poule : il disait avec fureur : « Mais on n'a jamais vu une bouche de cette façon-là ! — Du moins », répondit le barbier avec un air respecteux, « j'ose assurer, Monseigneur, que si on en a vu, ce n'a jamais été au-dessous d'un nez. — Ah ! je n'ai pas besoin de vos remarques », reprit Cerasin. « Tenez, vous voilà payé, allez-vous-en. — Ah ! Monseigneur », dit humblement ce barbier, « vous avez trop de conscience pour ne payer que pour une simple barbe ; celle-ci en vaut deux ; ayez la bonté de tâter comme les poils de votre Grandeur sont durs, il m'en a coûté un rasoir ». Sa Grandeur, qui était avaricieuse, le renvoya brutalement, et le barbier, pour s'en venger, publia aussitôt l'aventure, dont toute la cour se divertit.

La princesse et moi nous en riions encore le soir en nous mettant au lit; mais notre joie ne dura pas longtemps, car dès que je présentai mon petit doigt à l'anneau, je fus mordu bien serré. Je poussai un cri perçant et j'entendis un grand éclat de rire; j'en fus piqué, et je dis à la princesse : « Madame, je ne vois pas qu'il y ait là de quoi rire si fort.— Moi », répondit-elle, « je ne ris point et n'en ai nulle envie. — Il est fort bon », reprisje, « de me soutenir cela. Mon Dieu ! » poursuivis-je, « cela n'est pas bien fin; vous riez par vanité; vous êtes enchantée que je me sois blessé.» Je voulus faire un second essai, je fus encore mordu plus vivement : mes cris augmentèrent à proportion, et le rire augmenta par éclats. Je ne fus pas maître de moi, je poussai la princesse hors du lit : elle tira toutes les sonnettes en fondant en larmes, les femmes apportèrent des lumières et furent très surprises de ne voir que deux personnes, dont l'une pleurait et l'autre grondait, et d'entendre, malgré cela, rire à pâmer. Ce fut là le cas, ou jamais, de soupçonner qu'il y avait quelque chose là-dessous; aussi ne manquai-je pas de le dire, et même d'y regarder. Mais quelle fut ma surprise de trouver, au lieu de l'anneau, une bouche véritable, à laquelle malheureusement il ne manquait pas une dent, et qui me riait au nez impudemment! La princesse jeta les hauts cris. « Madame », lui dis-je, « il ne s'agit point de perdre la tête, il faut tout simplement mander l'arracheur de dents de Sa Majesté. — Hélas! Monsieur », répondit-elle, « il aura oublié son métier, car il y a dix ans mon père a perdu sa dernière ». Malgré cela : on alla le chercher : il voulut, comme de raison, visiter la bouche de la princesse; mais je lui dis : « C'est un peu plus bas, monsieur. — Qu'appelez-vous un peu plus bas? » répondit-il. « N'est-ce pas pour la princesse qu'on m'a mandé? — Sans doute », répliquai-je. — « Eh bien », poursuivit-il, « que voulez-vous me dire? Allons, madame,

ayez la bonté de vous placer. » La princesse s'étendit sur le canapé. — « Madame, » dit l'opérateur, « ce n'est point là une situation de quelqu'un qui se fait arracher une dent. — Monsieur, » repartis-je, « c'est là la façon de la princesse. — Je ne puis pas, » répondit-il, « la blâmer absolument; mais ce n'est pas dans le cas présent. » Enfin, je l'instruisis du fait, qu'il regarda comme une fable. Il demanda de la lumière et fit sa visite. « Ah! le beau râtelier! » s'écria-t-il d'abord. — « J'en conviens, » lui dis-je; « mais comme c'est une beauté déplacée, ce sont précisément ces dents-là qu'il faut arracher l'une après l'autre. — Arracher ces dents-là! » reprit-il avec colère. « Ah! Monsieur, ce serait un meurtre. Je vois bien, » poursuivit-il, « que vous me prenez pour ces dentistes qui ne sentent pas le prix d'une dent; mais vous vous trompez. S'il n'avait été question que d'en plomber quelqu'une, encore passe, il n'aurait point été étonnant qu'il y en ait eu une, au moins, qui fût creuse; mais ayez la bonté d'y regarder vous-même, tout ce que je puis faire, c'est de les limer. — Eh bien, » lui dis-je, « essayons ce moyen-là. » Aussitôt il commença sa besogne avec grâce et me demanda si je ne savais pas des nouvelles. Dans cet instant, il fut bien étonné de voir sa lime se casser. Il en tira une autre qui eut le même sort, il en rompit six de suite. » Ah! parbleu, » s'écria-t-il avec fureur, « vous me donnez à limer des dents de diamant. » Alors on entendit une voix prononcer ces paroles :

« Cette bouche demeurera où elle est avec toutes ses dents, jusqu'à ce que la princesse *Ne vous y fiez pas* soit désenchantée. »

Je ne perdis pas un moment; j'allai voir où en était le géant, qui, en me voyant, m'éclata de rire au nez. Je ne fis pas semblant de m'en apercevoir, parce qu'il est inutile d'être querelleur, et j'allai à l'anneau de la princesse; mais il n'y était plus. « Je vois votre étonnement, » me

dit-elle, « mon anneau vient de s'envoler avec vos deux petits cousins, comme un char d'opéra. Je ne sais point en quel climat de la nature on l'a transporté. Allez, cherchez-le, et songez que vous n'aurez celui de ma sœur que lorsque le charme du mien sera rompu. »

J'allai consulter Cerasin et le prier d'implorer la bienveillance du pagode. Depuis qu'il s'était fait faire la barbe, il vivait fort retiré; cependant il voulut bien me donner audience. Il rougit en me voyant et me demanda si je ne le trouvais pas changé. « Pas trop, » lui répondis-je, « je vous trouve seulement l'air un peu efféminé. — Vous venez, » reprit-il, « me consulter sur votre voyage, je vous y accompagnerai. Le pagode m'a révélé que les anneaux ne seraient désenchantés que lorsque ma bouche, que j'ai perdue, viendrait sur mes épaules. Je ne serai point fâché de la retrouver; car vous sentez que je ne puis pas honnêtement me présenter en bonne compagnie avec celle que vous me voyez. — Ah ! » lui dis-je, pour le consoler, « elle n'est pas si mal, je suis simplement fâché que vous vous soyez fait raser. — Oh ! » répondit-il, « j'ai commandé une espèce de petite perruque qui aura l'air d'une grande barbe. — Cela sera fort bien, » repris-je. « Demain matin nous partirons ensemble. »

Nous nous mîmes en chemin à la pointe du jour. Cerasin s'approchait de chaque femme qu'il rencontrait et lui disait : « Madame, par hasard, n'auriez-vous point ma bouche ? » Moi de mon côté, je disais : « Madame a bien la mine de porter l'anneau de la princesse *Ne vous y fiez pas.* » On nous prenait pour deux fous, et l'on ne nous répondait point. Vers le soir nous trouvâmes une vieille dans une simple cabane, elle nous dit qu'elle se nommait la fée aux dents; nous éclatâmes de rire, parce qu'elle n'en avait pas une dans la bouche, et nous croyions que c'était par ironie qu'on la nommait ainsi.

Elle fit approcher des sièges, mais comme ces meubles n'étaient pas neufs, le pied de l'escabeau sur lequel elle était assise rompit et la fit tomber à la renverse. Aussitôt je vis Cerasin fondre sur elle, en criant de toute sa force : « Ah ! voilà ma bouche! Ah! voilà mes dents! » La vieille se débattait et faisait des grimaces effroyables. A la fin elle s'accrocha à la barbe postiche de Cerasin qui lui disait : « Voulez-vous bien laisser ma barbe ! » L'autre répondait : — « Laissez mes dents vous-même. » A force de se tirailler tous deux, une dent de la vieille resta dans les mains de Cerasin, et la petite perruque de bouche demeura dans les mains de la vieille. « Fi le vilain ! » s'écria-t-elle, « qui a la bouche d'autrui ! Il faut être ecclésiastique pour aimer à ce point-là le bien de son prochain. — N'avez-vous pas de honte, » lui répondit Cerasin, « d'avoir volé ma bouche et de l'avoir placée dans votre garde-meuble? » Il allait cependant faire un échange de prisonniers. Cerasin était sur le point de rendre la dent pour ravoir la perruque, lorsque nous vîmes paraître une fée dans un char brillant fait en ovale, qui nous cria : « Gardez-vous bien de vous défaire de cette dent, elle est enchantée, elle appartient à cette vieille fée, qui est sœur de la fée Ténébreuse; et c'est cette dent seule qui peut vous ouvrir les portes de mon temple. — Madame, » lui dis-je, « j'ai beaucoup de respect pour votre temple ; mais s'il ne me mène à rien, je ne me soucie pas d'y entrer. — Je vois bien, » reprit-elle, « que vous ne connaissez pas la fée aux anneaux. C'est moi qui ai fait tous ceux qui animent l'univers. — Madame, » lui répondis-je, « vous avez bien de la conscience; car il y en a beaucoup auquel vous n'avez pas épargné l'étoffe. » Nous montâmes dans son char et nous laissâmes la vieille fée crier aux dents... »

— « Oh! que cela est plaisant! » dit Grisemine en interrompant le Sultan, « et que fîtes-vous chez la fée

aux anneaux avec votre dent à la main? — Parbleu, madame, je n'y puis plus tenir, vos questions sont impertinentes; ma foi je m'en vais me coucher, et je ne suis pas d'humeur de satisfaire votre curiosité pour le présent; je verrai demain si je vous raconterai le reste de mes aventures. »

SECONDE PARTIE

Le lendemain, Grisemine ne manqua point de se présenter devant Misapouf et de le prier de lui finir l'histoire de sa vie. Il la reprit en ces termes :

« Nous arrivâmes bientôt au temple; ce fut alors que j'éprouvai l'enchantement de la dent arrachée. Elle prit tout à coup la forme d'un petit doigt assez considérable.

« Je vois votre étonnement, » dit la fée; « c'est par le moyen de cette métamorphose que vous allez pénétrer dans la première enceinte. Ce meuble porte ici le nom de passe-partout. » En effet, la grande porte s'ouvrit. Ce temple était un fort beau vaisseau, composé de trois cintres séparés. La voûte du premier était garnie d'une grande couronne d'anneaux; je vis plusieurs chevaliers qui tournaient autour. J'imaginais que c'était une course de bagues.

« Ces anneaux, » dit la fée, « sont les revenus de celles à qui ils appartiennent. Remarquez que les chevaliers qui n'ont qu'une lance de bois ou de fer n'en attrapent aucun. Voyez-vous, au contraire, ce gros et vilain financier. il n'en manque pas un, parce qu'il a une lance d'or. — Il est vrai, » répondis-je, « mais je remarque en même temps que ces mêmes anneaux s'échappent aussitôt qu'il les a touchés. — C'est la règle, » répliqua la fée, « ce sont des commerçants qui ne s'enrichissent qu'en courant.

« Passons dans le second cintre, poursuivit-elle. Les anneaux qui le garnissaient avaient chacun un cœur placé derrière eux. Souvent je voyais un anneau disparaître et le cœur demeurer seul. « — Expliquez-moi, » dis-je à la fée, « ce que signifie cette séparation ? — C'est, » répondit-elle, « l'anneau d'une fille qu'on vient de marier; il est vendu et livré, mais le cœur reste, parce qu'il n'y a qu'elle qui peut le donner.

« Vous voyez encore, » poursuivit-elle, « des cœurs sans anneaux; ceux-là paraissent secs et flétris. Ce sont les cœurs de ces femmes méprisables et estimées qui ont le maintien froid, l'esprit dur et le sang chaud; qui, sans avoir d'âme, ont beaucoup de tempérament; qui établissent leurs plaisirs sur la jouissance de l'un et leur réputation sur les défauts de l'autre ; comme c'est le caprice seul ou la vivacité qui attire leurs anneaux, leurs cœurs ne sont jamais à la suite et restent seuls pour faire parade d'une vertu dont il n'y a que les sots qui soient les dupes. »

« — Ah ! » m'écriai-je, « je ne veux point rester dans ce cintre-là; je me flatte que l'anneau de ma princesse n'y est pas. Pénétrons dans le troisième. — Volontiers, » dit la fée, « c'est là que votre destin sera éclairci. »

« Je fus très étonné de n'y voir qu'une couronne de cœurs et pas un seul anneau.

« Voilà, » dit la fée, « le cercle des cœurs qu'on méprise sans raison, qu'on devrait estimer souvent et plaindre toujours. Ce sont ces femmes qui n'ont de faiblesse que parce qu'elles ont une âme; qui sont trop sincères pour n'être pas crédules, et trop tendres pour n'être pas aimées. Leurs cœurs cachent leurs anneaux, on n'a jamais le dernier que par le moyen du premier, et c'est là ce qui fait les passions voluptueuses et durables.

« Elles résistent longtemps à l'amour qui ne veut que

leur bonheur. Le préjugé les tient trop en garde contre le charme du sentiment, enfin elles s'y livrent. Elles avouent leur penchant et veulent reculer leur défaite, mais en vain; car vous venez de le voir, quand c'est l'anneau seul qui porte la parole, le cœur peut fort bien ne pas répondre; mais quand c'est le cœur qui parle, il est bien difficile que l'anneau ne se mêle pas un peu de la conversation. »

Je sentis la vérité de ce discours, j'en fus attendri, et dans ce même instant je vis un cœur qui se déplaçait et qui vint se coller contre le mien. Un anneau charmant était à sa suite. « — Ah! » dis-je avec transport, « voilà l'anneau de ma princesse. » Cérasin, qui était brutal comme un carme, se jeta dessus; il s'en était déjà emparé, lorsque la fée lui dit : « Insolent, je vais te punir de ta témérité. » Elle lui donna un coup de baguette sur le nez, qui le changea aussitôt en un bidet de faïence de Saint-Cloud; il n'y eut que ses jambes dont elle lui conserva l'usage. Le bidet Cérasin s'en servit et galopa à bride abattue tout autour du temple; les anneaux des trois cintres firent de grands éclats de rire, et même j'en remarquais beaucoup qui n'avaient pas le rire joli. La fée aux dents parut alors et se mit à cheval sur Cérasin, qui éternua beaucoup, sans que la fée lui dît *Dieu vous bénisse*. La fée Ténébreuse se montra aussitôt et s'écria :

« Ah! ma sœur, que faites-vous? — Je veux, » répondit-elle, « me venger de Cérasin, et je vais le faire galoper dans les terres labourées. — Et ne voyez-vous pas, » reprit la fée Ténébreuse, « que vous venez me faire perdre mon pouvoir sur l'anneau de la princesse! Le destin a déclaré qu'il se rejoindrait au petit doigt de Misapouf, lorsque la bouche de Cérasin serait sur ses épaules. Voilà l'oracle accompli, puisque c'est cette bouche qui vous sert d'anneau et qu'elle porte à plomb sur le dos de ce vilain bonze. »

Elle n'eut pas plustôt fini ce discours que le chevalier au nez parut et me dit qu'enfin il était délivré, et qu'il allait rejoindre sa femme, la fée aux bains. Mes deux petits cousins Colibry et Nyny le suivaient et étaient tout en nage. « Grand merci, Misapouf », s'écrièrent-ils, « nous allons prendre l'air; car nous avons bien chaud. »

Le géant fut obligé d'épouser la princesse *Ne vous y fiez pas*, et Cerasin est encore bidet de la fée, en punition du goût qu'il avait presque toujours contraire au beau sexe. Il a sans cesse le chagrin de voir son ennemie et de lui être soumis. Je croyais toucher à la fin de mes peines, mais il fallait remplir la destinée et subir l'enchantement que la fée avait formé contre moi. Sans être attendri par les larmes de ma belle princesse, ni par mes prières et mes soumissions, elle me toucha de sa baguette; je fus transformé à l'instant en lièvre. Quelle douleur pour un prince courageux de se voir sous la forme de l'animal du monde le plus poltron! Conséquemment à mon nouveau naturel, mon amour s'évanouit pour faire place à une frayeur extrême. Je m'enfuis de toute la vitesse dont j'étais capable et ne m'arrêtai qu'à cinq ou six lieues de là. Je demeurai tout le lendemain sur mes quatre pattes; je ne savais pas encore me faire un gîte : mais l'instinct qui est propre à chaque espèce d'animaux ne tarda pas à me l'apprendre. J'oubliais de vous dire que la maudite fée, en me changeant en lièvre, m'avait coupé les deux oreilles, ce qui augmentait encore mon chagin et ma honte.

En rencontrant d'autres animaux, surtout ceux de mon espèce, je croyais toujours qu'ils se moquaient de moi. Je me souvenais d'avoir vu des lièvres sans oreilles, et je me rappelais avec désespoir le changement que cela produisait avec leur physionomie. J'attendis le jour en faisant des réflexions aussi tristes qu'humiliantes; j'en faisais encore de plus affligeantes sur la princesse mon

épouse; car j'étais inquiet de sa douleur et du traitement qu'elle recevait. Une heure après le lever du soleil, j'entendis beaucoup de chiens qui aboyaient et d'hommes qui parlaient ensemble; je crus même distinguer la voix de mes ennemis; je voulus les éviter, mais aussitôt je fus étourdi par ce cri répété cent fois, *velau, velau, velau;* je retournai la tête et je vis au moins cinquante chiens, douze ou quinze chevaux et trois cors de chasse; ils sonnèrent la vue, j'en savais l'air et je le reconnus. Je redoublai de vitesse et je ne philosophai jamais tant sur la folie d'ameuter un si grand nombre d'hommes et d'animaux après une bête aussi misérable que j'étais. Mais comme le géant n'était pas philosophe, il poursuivait toujours ma philosophie à bride abattue. Je donnai plusieurs crochets aux chiens, je fis des détours, je revins sur mes pas, je les fis tomber en défaut. A la fin, je sentis que mes pattes commençaient à perdre le jeu de leurs ressorts, et je vis que j'allais être forcé; je me réfugiai dans une roche creuse, j'y attendis la mort avec autant de fermeté que les sénateurs de je ne sais plus quel endroit, qui restèrent sur leurs sièges, les bras croisés, tandis que la ville était exposée au meurtre et au pillage. Toute la chasse arriva, les piqueurs empêchèrent les chiens de m'étrangler. Le géant et la fée s'avancèrent : je reconnus le char, mais je ne vis point la petite princesse, ce qui me fit répandre des larmes. Mon ennemi les imputa à la crainte. « Oh! le lâche! » dit-il, « qui a peur de mourir! il ne sera pas si heureux. » Ils me donnèrent cinq ou six croquignoles, ce qui me mortifia beaucoup, et me dirent : « Adieu, monsieur Misapouf, jusqu'à demain matin. » Je ne doutai pas que le lendemain je n'eusse une pareille aubade, je cherchai quelque endroit écarté; je trouvai le creux d'un chêne, je m'y crus en sûreté; mais les abominables chiens, conduits par la piste, découvrirent bientôt ma nouvelle habi-

tation et me menèrent le même train que le jour précédent. En un mot, je fus couru, forcé, croquignolé et raillé pendant neuf jours ; ensuite on me laissa tranquille. Je n'aime pas la solitude : aussi, mon premier soin fut de chercher à faire des connaissances ; mais je m'aperçus avec chagrin que les lièvres ne vivaient point en société et que chacun restait tranquillement dans son gîte comme un vrai reclus ; je voulus en conter à quelques hases qui me parurent d'humeur vive et facile. Mes oreilles coupées excitèrent leurs rires, et j'eus beaucoup de peine à les accoutumer à ma figure. Mais je ne dois point oublier le plus grand de mes malheurs. Sous cette forme nouvelle, la fée m'avait, par noirceur, conservé mon petit doigt tel qu'il était quand j'étais homme. Les choses n'ont de valeur que par comparaison. Ce qui est peu de chose pour une femme est un prodige pour une jeune hase. Aussi tous mes transports furent-ils sans effets ; tous les lièvres femelles du canton vinrent par curiosité faire l'essai de ce phénomène et eurent le chagrin de n'en pouvoir profiter. J'étais furieux quand je faisais réflexion à ce nouveau raffinement de méchanceté ; mais je n'étais pas à la fin de mes malheurs. Le géant et son exécrable mère vinrent un beau matin me trouver ; mon chagrin m'avait tellement abattu que je ne songeai point à les fuir ; la fée me toucha de sa baguette, me changea en lévrier, et me ramena en sa maison. Admirez, Madame, le pouvoir du penchant naturel de chaque individu, et cela prouve bien que l'homme même n'est rien moins que libre dans ses actions : un pouvoir supérieur le détermine et le fait agir. J'eus la douleur, sous cette forme nouvelle, d'étrangler en huit jours mes connaissances, mes amis et plusieurs de mes inutiles maîtresses et de ne point voir la princesse. J'étais fort ennuyé de cet état, on ne m'épargnait ni les injures ni les coups. Un jour en revenant de

la chasse, la fée me changea en renard : je vois que votre cœur s'attendrit... — Seigneur, « répondit Grisemine, « il est vrai que je ne puis entendre ce nom-là sans être vraiment touchée; je doute même que je vous eusse jamais rien accordé, si j'eusse su que vous aviez été renard; car enfin j'ai toujours eu des entrailles, et je regretterai toute ma vie mes six pauvres enfants. — J'en conviens, lumière de ma vie, » dit Misapouf, « vous devez me vouloir un peu de mal de vous en avoir privé; mais enfin, si j'étais renard, vous étiez lapine. D'ailleurs, je vous avouerai que j'ai toujours regardé le lapereau comme un joli manger, surtout dans la nouveauté, et je me souviens très bien que messieurs vos enfants n'étaient pas encore demis. Mais il est temps d'essuyer vos larmes et de faire couler les miennes. Le lendemain vous fûtes bien vengée. Je ne vous cacherai pas que ce jour-là je fus très content de ma chasse; j'allai dans mon terrier, je me couchai sans souper : sous quelque forme que j'aie été, mon estomac a toujours été faible, et je n'ai jamais pu faire qu'un bon repas. Je sortis de ma retraite à l'aube du jour; l'aurore aux doigts de rose commençait à colorer les airs d'une lumière tendre et répandait des perles sur la pointe des prés et sur les boutons des fleurs. J'ignorais que la naissance d'un si beau jour dût en être un si funeste pour moi. J'avais passé une nuit tranquille sans faire aucun rêve de mauvais augure, et je me promenais dans une route, en renard qui, si cela peut se dire, ne pense pas à la malice. Mon appétit fut ouvert par le chant de plusieurs coqs : le gibier que j'avais mangé m'avait affriandé pour la volaille. Je me glissai le long d'un mur, où j'aperçus, dans la cour d'une ferme, deux coqs, quatorze poules et douze dindonneaux. L'eau me vint à la bouche et mes yeux errèrent longtemps incertains du choix. Enfin ils se fixèrent sur une petite poulette noire, tachetée de blanc. Je me

jetai au milieu de la troupe et j'emportai le morceau marqué. Comme je suis naturellement né gourmand, je ne m'aperçus point que ma petite poule ne se débattait pas et ne jetait aucun cri; je ne songeais qu'au plaisir de la manger. Dès que je fus dans le plus fort du bois et que je me crus en sûreté, j'appliquai, sans pitié, le coup de la dent meurtrière... Ah! j'en frissonne encore... Et mes sangtots interrompent mon récit : le sang n'eut pas plus tôt coulé que j'entendis une voix douce et toujours présente à mon cœur qui dit : » Ah! je me meurs. La fée Ténébreuse est bien vengée. Hélas! mon cher Misapouf, puisses-tu ignorer que ta tendre et fidèle épouse est dévorée par un malheureux renard! » A ces mots funestes, tous mes sens se glacèrent, je laissai tomber de ma gueule ensanglantée mon innocente proie : je vis alors, je vis la poule perdre sa forme et reprendre la figure de ma chère princesse. Le sang sortait à gros bouillons de sa gorge d'albâtre, je m'évanouis à ce spectacle affreux. Je ne revins à moi que par un coup de baguette de la fée, et je me retrouvai sous les traits de l'amant le plus coupable et le plus à plaindre. « Ah! ciel, » s'écria la princesse, « je meurs de la dent de Misapouf... » Elle me serra la main et ferma les yeux pour jamais.

« — Me voilà contente, » dit la fée Ténébreuse, « tu as rempli ton sort. » Je sortis de mon caractère de douceur et lui dit mille injures; mais elle me rit au nez et s'envola dans son char. Accablé de désespoir et n'ayant plus rien de mieux à faire que d'être Sultan, je revins chez mon père : je le trouvai expirant, je fus déclaré son successeur. Le poids de ma couronne ne diminue point celui de mon chagrin : j'ai étranglé mes amis, j'ai mangé votre famille, j'ai fait mourir ma maîtresse, je ne puis maintenant avoir d'autre plaisir que celui de vous en procurer. Puissé-je souvent, dans vos bras, étourdir vos douleurs et les miennes, expier mes crimes, vous traiter en Sultane

comme j'ai traité vos enfants en lapereaux, et attendre patiemment le moment où je dois devenir capucin, sans jamais cesser d'être un saint musulman ! »

Le Sultan Misapouf finit ainsi son histoire en poussant un soupir très considérable et en lorgnant Grisemine d'une façon tout à fait touchante. Grisemine, après y avoir répondu par un demi-sourire et un regard tendre, lui tint ce discours : « Seigneur, votre histoire m'a intéressée ; mais je m'attendais toujours que vous me reparleriez de la fée aux bains, du chevalier au nez, du roi Sauvage, de la reine son épouse et de la princesse *Ne vous y fiez pas,* leur fille. — Et pourquoi vous imaginez-vous tout cela? » répondit Misapouf. « Voilà une belle idée; vous me croyez donc bien babillard? — Non, Seigneur, « répliqua la Sultane; « mais votre sublime et toujours victorieuse Majesté doit savoir que la première règle d'un récit est à la fin de rendre compte de tous les personnages intervenus pendant le cours de la narration. — Comment diable, » reprit poliment Misapouf, « voulez-vous que je vous rende compte de tous ces gens-là, puisque je ne les ai point revus? Faut-il, pour la régularité de mon histoire, que je leur envoie exprès un ambassadeur pour m'informer de l'état de leur santé et leur demander la suite de leur histoire? Je crois qu'ils sont à présent ce qu'ils étaient alors : la fée aux bains, une criarde, que son chevalier a rejoint et qu'elle doit sans doute mener par le nez; le roi Sauvage, un bonhomme qui sait dire une brusquerie et ne sait pas soutenir une opinion; la reine son épouse, une jolie femme, mais trop commère; et la princesse leur fille, une attrape-nigauds. Voilà tout ce que j'en puis dire. »

« — Seigneur, » dit la Sultane, « je puis vous donner de plus grands éclaircissements sur ce qui les regarde. — Je vous en dispense, » répondit Misapouf. — « Puisque vous êtes si peu curieux, » répliqua Grisemine, » je ne

vous apprendrai point que la fée Ténébreuse s'est fait faire un manchon avec la peau que vous aviez étant renard. — Comment donc, » dit le Sultan, « cela doit lui faire un beau manchon ; car je me souviens que j'avais une peau fort argentée et je commence à croire que c'est par avarice qu'elle m'a fait redevenir homme. Eh ! de qui tenez-vous cette nouvelle-là ? — C'est de la fée aux bains, » répondit Grisemine... — « Ah ! ah ! c'est-à-dire que vous avez été chez elle, » dit le Sultan, « et par quel hasard ? Je m'imagine que sa maison doit être très humide. — Seigneur, » répliqua la Sultane, « si vous voulez savoir mon histoire, il faut que votre illustre Majesté m'accorde un moment d'audience. — Très volontiers, » répondit le Sultan ; « si elle est trop longue, je pourrai bien m'endormir ; mais ce n'est pas un grand malheur. Commencez donc, Madame. »

Histoire de la Sultane Grisemine.

Je suis née en Finlande ; je ne suis ni reine ni princesse ; mais je puis assurer votre Majesté que je suis bien demoiselle : car j'ai trouvé dans mes papiers une lettre d'un duc de Laponie à mon grand-père, qui lui mettait le *très humble et très obéissant serviteur*. — Oh ! cela ne veut rien dire, » reprit Misapouf ; « car tous ces ducs lapons sont de très petits ducs. Ce n'est pas que je doute de votre noblesse, » ajouta-t-il. — « J'en ai encore une preuve plus certaine, » dit la Sultane, c'est que le roi de Finlande n'aurait pas voulu se mésallier ; et sans mes voyages je l'aurais épousé. — C'est vraiment un fort bon parti que vous avez manqué là, » dit le Sultan. « Il était donc devenu amoureux de vous ? — Non, Seigneur, » répondit Grisemine.

« Le trône de Finlande avait été occupé autrefois par des princes de la maison de Zélande. Les ducs de Nortingue l'usurpèrent; ce petit accident occasionna de grandes guerres entre ces deux maisons. Enfin on trouva un expédient pour faire retourner la couronne à la maison de Zélande, sans l'ôter à celle de Nortingue. — Comment cela? » dit le Sultan. — « On a, » répondit la Sultane, « imposé une condition au Roi, aujourd'hui régnant, qui l'empêchera d'avoir des enfants. — J'entends, » dit le Sultan, « on a exigé de lui qu'il ne se marierait point. — Non, Seigneur, » dit la Sultane, « c'eût été une injustice, on lui a laissé cette permission. — Ah! je sais ce que c'est, » reprit Misapouf, « il faut que je sois bien sot pour ne l'avoir pas deviné. On veut que sa femme soit hors d'âge de lui donner des successeurs. — C'est tout le contraire, » répliqua Grisemine; « il pourra choisir une femme dans toutes les princesses du monde et dans toutes les demoiselles de son royaume. Mais celle-là seule pourra l'épouser qui lui apportera cette ignorance si précieuse aux yeux d'un mari. — En vérité, dit le Sultan, « vos princesses de Zélande n'ont pas le sens commun; cette condition-là n'a jamais empêché une femme d'avoir des enfants. — Votre Majesté, » dit la Sultane, « ne m'a pas laissé achever; j'allais avoir l'honneur de lui raconter qu'il fallait, pour épouser le roi de Finlande, qu'une fille voyageât pendant quatre ans, qu'elle partît à l'âge de douze ans, étant très ignorante, et qu'elle revînt à seize tout aussi peu instruite. — Oh! cela change la thèse, » s'écria Misapouf, « je fais réparation à ces princes, je suis bien certain qu'ils régneront, — Le roi, » reprit Grisemine, « a signé ce traité à dix-huit ans, il en aura ce mois-ci soixante et dix-neuf et il est encore garçon. Vous jugez bien cependant qu'il n'y a point de gentilhomme qui ne se tue à faire des filles et qui ne se ruine à les faire voyager. Mon père en fournit un exemple; j'ai

eu douze sœurs qui se sont dispersées; leur temps s'est écoulé sans qu'aucune soit revenue en état d'être reine. — Comment, » dit le Sultan, « vous êtes la treizième? — Oui, Seigneur, » répondit Grisemine. — « Allons, » répondit Misapouf, « parlez-moi avec franchise. Qu'est-ce qui vous a épargné les frais du retour? Je ne vous en aimerai pas moins. Car enfin je ne trouve pas que cette ignorance soit quelque chose de si merveilleux. — Je vais, » dit la Sultane, « obéir à votre toujours auguste Majesté, en lui parlant sans déguisement.

« Dès que j'eus douze ans, ma mère me fit partir, après m'avoir appris le sujet et la condition de mon voyage : je me crus déjà reine de Finlande, et la tête me tourna comme à un maître des requêtes qui devient intendant. Ma mère, pour me préserver des enchantements, me donna un valet de chambre sorcier. On croyait cette précaution nécessaire, et d'ailleurs c'était le bon air. — Comment, un valet de chambre sorcier! » s'écria Misapouf. « C'était pour vous empêcher d'être reine dès la première journée. — Non, seigneur, » répondit Grisemine; « car il était de l'espèce de l'eunuque de la fée Ténébreuse. — Ah! ne me parlez pas de ce vilain-là, » dit le Sultan. — Je n'ai point lieu de me plaindre de celui qui m'accompagnait, » répliqua Grisemine, « il s'est sacrifié pour moi, sans me faire perdre mes droits à la couronne. Nous nous embarquâmes dans un vaisseau marchand, j'eus le malheur, comme cela arrive toujours, de plaire au capitaine. Il voulait me le prouver, parce qu'il ne savait pas me le dire; mais mon cher sorcier Assoud me changea tout à coup en barbue. Je m'échappai des mains de mon brutal, et je sautai dans la mer. Assoud me suivit après s'être transformé en merlan. Nous gagnâmes promptement le rivage; car quoique la barbue soit un bon poisson, j'aimais encore mieux être fille. Nous reprîmes notre forme ordinaire. Nous errâmes

longtemps dans les forêts, où je commençais à mourir d'inanition ; car tous les sorciers n'ont pas le pouvoir de se faire apporter à manger. — J'en suis étonné, » dit le Sultan, « car on dit toujours d'un mauvais plat : voilà un ragout du diable. »

« Assoud avait aussi bon appétit que moi ; mais il ne plaignait que moi seule. Un jour il me tint ce discours : « Mademoiselle, je crois que vous aimez mieux vivre que mourir. Je n'ai qu'un moyen de vous faire faire un bon repas. — Quel qu'il soit, mon cher Assoud, » lui répondis-je, « je l'accepterai. — Le voici, » reprit-il : « vous venez d'être barbue, et je pense que vous ne serez pas plus déshonorée d'être lapin. Voilà du serpolet qui vous paraîtrait délicieux. Je ne parle pas de plusieurs autres petites douceurs qui pourraient vous récréer, comme de faire des lapereaux... — Adieu la royauté, » dit le Sultan. — Non, seigneur, » répondit la Sultane, « ce n'était qu'en qualité de fille que je devais être reine. Ainsi en passant dans le corps d'une lapine, j'aurais pu peupler une garenne entière sans en être moins digne d'épouser le roi. J'acceptai la proposition d'Assoud, et par le moyen de son art, la métamorphose réussit. Il y avait trois mois qu'elle était faite ; j'avais eu de la complaisance pour un lapin, quoique je ne me sentisse aucun goût pour lui ; mais je craignais de passer pour une bégueule. Vons savez les chagrins que j'ai ressentis, puisque c'est vous qui les avez causés. J'étais dans le plus vif de ma douleur, lorsqu'elle fut augmentée encore par le spectacle le plus attendrissant. Je vis revenir Assoud tout ensanglanté qui se traînait vers moi. « Je vous trouve à propos, » me dit-il, d'une voix faible, « je n'ai plus qu'un moment à vivre ; un chasseur vient de me réduire dans cet état ; et s'il m'avait tué sur la place, vous seriez toujours demeurée lapine ; je n'ai que le temps de rompre votre enchantement. » Il marmotta quelques paroles,

me toucha de sa patte, et je redevins fille; c'est depuis ce temps que je me suis fait nommer Grisemine. « Je meurs content, » dit Assoud; » comme je ne pourrai plus veiller à votre sûreté, je vous conseille de prendre mes habits au lieu des vôtres; vous paraîtrez, il est vrai, un fort joli garçon; mais vous n'allumerez des passions que dans le cœur des femmes, et ce ne seront jamais elles qui vous empêcheront d'être reine. » A ces mots, il rendit son dernier soupir. Vous connaissez mon bon cœur; ainsi vous pouvez vous représenter mes regrets. J'allai dans une espèce de grotte où nous avions laissé nos habits; je pris celui d'Assoud. Je m'avançai vers le rivage, je découvris un bâtiment, je fis signe avec mon mouchoir : une chaloupe fut détachée et me conduisit vers le vaisseau. Le capitaine me fit beaucoup de politesses, et me demanda où je voulais aller. Je lui répondis que je n'avais aucun objet déterminé, ayant quitté ma patrie pour voyager. — « Si cela est, » dit-il, « vous ne serez pas fâché d'aller avec nous au palais des éternuements. — Je vous avoue, » lui répondis-je, « que je n'en ai jamais ouï parler; on doit y dire bien souvent, *Dieu vous bénisse.* — C'est un lieu, » reprit-il, « habité par la fée Transparente. Elle distribue une poudre qu'on prend comme du tabac, et qui fait éternuer de l'esprit. — Vous m'étonnez, » m'écriai-je. — « Oui, » me répondit-il, « lorsqu'on a éternué cinq ou six fois, on débite aussitôt une vingtaine d'épigrammes et deux douzaines de maximes. — Voilà, » dis-je, « qui est admirable : monsieur le capitaine, faites redoubler de rames, car je meurs d'envie d'éternuer. — Mon enfant », reprit-il, « tous ceux qui sont dans mon bord ont la même impatience; car depuis quelque temps l'envie d'éternuer est devenue une fureur. Voyez-vous cette jeune femme étique? elle a entendu dire que lorsqu'on était maigre, on était obligé en honneur d'avoir de l'esprit, elle a tout aussitôt entrepris le

voyage. Cette autre qui devient trop grasse est persuadée que l'esprit la maigrira, elle veut en avoir pour conserver sa beauté plus que pour y suppléer. J'ai au moins trente auteurs qui soupirent après l'éternuement et qui croient que l'esprit les dispensera d'avoir de l'imagination et du talent. Enfin, » poursuivit le capitaine, « il n'y a pas jusqu'à ce vilain capucin-là qui ne veuille éternuer. — Ah, ah ! » dit Misapouf, « vous avez donc vu un capucin? Dites-moi, je vous prie, comment cela est fait? — Seigneur, » répondit Grisemine, « c'est une espèce d'animal qui tient le milieu entre le singe et l'homme, qui a autant d'orgueil que d'incapacité, et qui pue le moine à faire vomir. — Diable, » s'écria le Sultan, « ce portrait-là n'est pas appétissant; il n'y a que l'orgueil qui puisse en faire la consolation; car lorsqu'on en a, on se passe de tout : continuez, je vous prie. — Seigneur, » dit Grisemine, « le troisième jour de navigation nous découvrîmes le palais où nous allions; il avait une si belle apparence, que je le pris d'abord pour la demeure d'un roi. Nous descendîmes du vaisseau avec précipitation. La fée était à une tribune, et jetait des petits paquets à ses courtisans, qui se les arrachaient et qui éternuaient à toute outrance; la rage de parler les saisissait, ils faisaient des questions sans qu'on leur répondît, et souvent des réponses sans qu'on les questionnât; on admirait pour être admiré; on critiquait pour être craint; on plaisait moins qu'on n'étonnait. Les paradoxes éblouissaient; les sophismes persuadaient; la maigre envie satirisait; l'amour-propre boursouflé donnait des louanges trompeuses; la malignité, des mauvais conseils, et le faux discernement, d'injustes approbations : je fus bientôt excédée de cette cohue. Je gagnai la porte en réfléchissant sur ce que dans ce palais on ne pensait que par secousses, que l'esprit ressemblait à un accès de fièvre, que tout ce qui s'y produisait ne pouvait former qu'un assemblage de lambeaux et

jamais un tout. Je jugeai qu'il fallait attendre l'esprit et se donner l'agrément qui est toujours aux ordres de ceux qui le cherchent; qu'on amuse un moment avec quelques traits; mais qu'on plaît toujours lorsqu'on est aimable; les bons mots sont des hasards, et les agréments sont des titres.

Je suivis la route la plus frayée. Sur le soir, je trouvai un jeune homme qui voyageait ainsi que moi sans suite et sans équipage : je fus d'abord saisie de quelque crainte, et je remarquai aussi que ma présence lui causait quelque inquiétude. Nous nous rassurâmes; il me raconta son histoire, qu'il inventa peut-être, et que je vais vous répéter... — Non, s'il vous plaît, dit le Sultan, « je m'embarrasse fort peu de savoir ce qui est arrivé à quelqu'un que je n'ai jamais vu et que je ne suis pas tenté de voir. — Si vous saviez, » répondit la Sultane, « quel était ce garçon-là, vous parleriez différemment. — C'était peut-être un garçon comme vous, » dit Misapouf. — « Précisément, » répondit Grisemine ; « mais nous fûmes longtemps dans l'erreur, nous voulions nous faire des avances de politesse dont nous arrêtâmes aussitôt l'essor ; nous étions à tous moments sur le point de nous prévenir, et nous nous attendions toujours. La nuit vint et nous arrivâmes à une petite maison qui servait, dit-on, à loger les passants; nous y entendîmes un grand bruit d'instruments, mêlé de chansons douces. J'entrai sans qu'on m'aperçût, je parlai sans qu'on m'entendît : je vis beaucoup de monde et fort peu de chambres. — Je m'attends, » dit le Sultan, « que vous aurez été forcé de coucher plusieurs ensemble et que votre couronne aura fait naufrage dans cette maudite auberge-là. — Seigneur, » répondit la Sultane, « vous avez l'esprit bien pénétrant. »

« Dans le temps que je faisais des questions inutiles, j'entendis à la porte un grand bruit d'équipage de

domestiques, et je vis une grande femme, belle comme la personne qu'on aime. Cet événement suspendit la joie de la maison. Celui qui en était le maître vint et parla ainsi : « Sans doute madame vient pour passer la nuit ici; mais je crains qu'elle ne soit bien mal couchée ; car j'ai marié ma fille aujourd'hui et je n'ai que deux chambres ; l'une appartient de droit aux nouveaux époux ; il ne reste plus que l'autre pour madame ; mais je ne sais où je logerai ces deux messieurs, » dit-il en nous montrant. — « Mon ami, » dit cette dame après nous avoir considérés, « votre chambre est-elle à deux lits ? — Oui, » répliqua l'hôte. — « Eh bien, nous pouvons nous accommoder. J'en occuperai un, et ces deux jeunes gens, qui se connaissent, ne seront sans doute pas en peine de coucher dans l'autre. » C'était là précisément ce que nous craignions, sans oser nous le communiquer. — Vous aviez grand tort, » dit le Sultan ; « car cela n'était pas dangereux. — Je pris la parole, et je dis à la dame que nous n'osions prendre la liberté de coucher dans la même chambre qu'elle. Mais elle me répondit : — Vous avez tort, je ne crains point les hommes et je suis accoutumée à être sage avec eux, sans les éviter. Je ne fais pas cas de ces femmes qui craignent toutes les occasions; la vertu qui fuit manque souvent de jambes. » Comme nous voulions partir le lendemain, nous nous couchâmes de bonne heure ; j'eus la précaution, en me mettant au lit, de me tenir absolument sur le bord ; mon compagnon eut la même prudence : deux personnes auraient pu aisément se placer entre nous. Je fus surprise de ne sentir aucun trouble, aucune émotion, en me sachant couchée avec quelqu'un que je croyais un homme. J'étais seulement atteinte d'un petit mouvement de curiosité ; mais l'ambition de devenir reine y mit aussitôt un frein. Je crus que le plus sûr moyen d'y résister était d'attendre que la jeune dame fût endormie,

de sortir doucement de mon lit et de me glisser encore plus doucement dans le sien. J'exécutai ce projet, et je me levai sans bruit; je gagnai le lit de la dame, elle dormait: je me coulai à côté d'elle, sans qu'elle parût se réveiller. Mais ce sommeil n'était qu'une feinte; car un quart d'heure après elle me tint ce discours: « Mon beau garçon, j'ai bonne opinion de la délicatesse de vos sentiments, car vous n'êtes pas venu à mes côtés pour me laisser dormir; je suis sensible à vos desseins, et la reconnaissance exige que je dissipe votre erreur, je suis assurée que vous ne me trahirez pas. » Ce début m'offensa; je lui promis une discrétion à toute épreuve et je la priai de poursuivre. — « Eh bien donc, » me dit-elle, « je veux bien vous apprendre un petit malheur, en vous confiant que vous vous trompez si vous comptez à présent être couché avec une femme, car je suis un garçon. » Ces paroles me confondirent. — « Oh! je l'avais bien deviné, » dit le Sultan. — Il est vrai, Seigneur, » poursuivit Grisemine, « que le désordre qui se passa alors en moi me dit que j'étais avec un homme. — Mais, » dit le Sultan, « que ne sortiez-vous du lit? — C'était mon projet, » répliqua Grisemine, « mais je voulais savoir son histoire. — Bonne chienne de curiosité, » s'écria Misapouf. — « C'est ainsi, » reprit la Sultane, « qu'il la commença: « Je suis fils de la fée aux bains et du chevalier au nez. Réellement, » dit-il, « je n'en ai jamais vu un si grand que le sien. Cela n'empêcha pas ma mère de devenir grosse. » — « Voilà une belle réflexion, » dit le Sultan, « où ce garçon-là avait-il pris que le nez d'un homme l'empêche de faire un enfant à sa femme? — Seigneur, » répondit la Sultane, « il n'avait pas encore d'expérience. — Quel était donc son nom? » dit le Sultan. — Seigneur, il se nommait Ziliman. — Cela m'est égal, » répondit Misapouf, « poursuivez votre histoire. » La Sultane continua ainsi: « Mon père, » dit

Zilimon, « était fort amoureux de la fée aux bains et regardait avec indifférence toutes les beautés qui venaient se baigner ; mais sa vanité pensa le perdre et fut cause de mes malheurs. Il entendit parler de la princesse *Ne vous y fiez pas,* de son anneau et de l'enchantement qui y était attaché. » (« Je ne vous répéterai point, » dit la Sultane, « tout ce que vous m'avez conté avec tant d'éloquence sur ces anneaux. ») « Persuadé, » continua Ziliman, « que personne n'avait si gros petit doigt que lui, sans rien dire à ma mère, il partit pour délivrer cette princesse. Cela prouve qu'il avait autant d'humanité que d'amour-propre. La fée imputa son absence à l'infidélité, elle accoucha de moi pendant ce temps fatal ; elle jura, dans la haine qu'elle portait aux hommes, que je porterais un habit de fille jusqu'à ce que je fusse marié ; à quinze ans, je lui dis que je voulais voyager. — « J'y consens, » me répondit-elle ; « mais surtout ne te marie point ; je fais serment que tu ne garderas ta femme que lorsqu'elle aura été quinze jours devant mes yeux tout grands ouverts sans que je l'aperçoive... » Il allait continuer, lorsque nous entendîmes le bruit de la noce qui amenait les nouveaux mariés dans le lit nuptial. Cet événement augmenta encore mon trouble, j'étais tentée d'aller rejoindre mon compagnon : mais le lit de Ziliman était encore plus près de celui des jeunes époux, et j'avais des idées si confuses sur le mariage que je n'étais pas fâchée de m'en éclaircir un peu en prêtant attentivement l'oreille à ce qui se passerait.

« Je vous avoue à ma honte, » dit Ziliman, « que cette cérémonie m'est absolument nouvelle. Vous vous moquerez de moi quand je vous dirai que je suis ignorant au point de ne pas savoir la différence qui est entre ce jeune homme et sa femme. — Je puis vous jurer, » lui répondis-je, « que je suis tout aussi peu instruit que vous. — Si cela est, » reprit-il, « profitons de

cette occasion, gardons un profond silence. J'ai remarqué que les deux lits ne sont séparés que par une tapisserie, nous ne perdrons rien de cette scène. » J'acceptai la proposition de tout mon cœur et notre conversation fut interrompue, car lorsqu'on voyage, on est trop heureux de s'instruire.

Sans doute on s'attend que ces deux époux, d'accord ensemble, se félicitèrent d'être débarrassés du monde qui les importunait, et que leurs sentiments, gênés jusqu'à cet instant, s'échappèrent avec transport. Mon imagination attentive travaillait pour se représenter les effets de cette intelligence; l'ignorance de Ziliman le tourmentait au moins autant que moi. Nous entendîmes Thaïs et Fatmé se mettre au lit. Thaïs dit aussitôt : « Enfin nous voilà seuls, il y a longtemps que je désire de prouver à ma chère Fatmé combien je l'aime. » Apparemment qu'il jouait ce qu'il disait, car Fatmé lui répondit: « — Que veulent dire ces manières-là? Où avez-vous appris à vivre? » Thaïs, qui vraisemblablement était un bel esprit, lui répliqua : « — Belle Fatmé, n'étant occupé que du plaisir de vous voir, je n'ai appris qu'à aimer. — Eh bien, » dit-elle, « tenez-vous-en là et n'apprenez pas à insulter. — Ces insultes-là, » dit Thaïs, « sont les politesses de la bonne compagnie, vous m'en remercierez avant peu. » Je juge qu'il voulut encore tenter quelque entreprise, car Fatmé s'écria : « Thaïs, si vous continuez, je vais appeler ma mère; Thaïs, vous êtes un insolent, je ne suis point faite à ces façons-là. — Mais, en vérité, Fatmé, je ne vous conçois pas, » dit Thaïs. « Pourquoi vous imaginez-vous donc que je vous ai épousée? Votre résistance marque une ignorance qui m'est bien précieuse : mais vous devez avoir de la confiance en moi. Allons, ma chère Fatmé, rendez-vous à mon ardeur, je vous en conjure. — Oh! non, » dit-elle naïvement, « ma mère m'a cent fois défendu de me laisser faire ce que

vous voulez me faire. — Sans doute, belle Fatmé, quand vous étiez fille ; mais tout doit m'être permis, puisque vous avez reçu ma foi en présence de l'yman, » reprit Fatmé; « la chose est bonne ou mauvaise en soi : si elle est bonne, on n'a pas besoin d'un yman pour y être autorisée, et si elle est mauvaise, la permission de l'yman ne peut pas la rendre bonne. » Thaïs, qui perdait trop de temps à raisonner, prit le parti d'employer les effets au lieu de tant de paroles inutiles. Fatmé poussait de grands cris que Thaïs étouffait ; toute notre chambre était ébranlée de la révolte qui se passait dans l'autre... « — Je crois, » dit le Sultan, « que Ziliman et vous étiez moins tranquilles que les chambres. — Il est vrai, » répondit la Sultane, « que je ne puis exprimer ce qui se passait en moi. Ma curiosité et ma crainte étaient égales; j'entendais des plaintes qui dégénéraient en soupirs. Enfin, il y en eut un qui fut suivi d'un long silence. Ziliman me dit alors : « Ah ! mon ami, je ne conçois pas ce qu'ils peuvent faire; mais je suis dans un état épouvantable. Je voudrais bien savoir si cette scène a produit sur vous les mêmes effets. » Il me prit la main et je fus effrayée. « — Ah ! bon Dieu, » lui dis-je, « qu'est-ce que cela ? Ne serait-ce pas par hasard le nez de monsieur votre père ? » Apparemment que sa main s'avança aussi; car il fit un cri de frayeur, et il dit avec surprise : « — Oh ! ciel, comment avez-vous donc fait cet homme-là ? » Je soupçonnai alors que le sujet de notre étonnement était le point de notre ignorance; je voulus l'empêcher de faire un éclat et je lui avouai ingénument que j'étais fille. Sa surprise se changea en transport de joie; il se jeta dans mes bras, je n'eus pas la force de m'en dérober. Dans ce moment, les plaintes et les soupirs de Fatmé recommencèrent; mais je fus bientôt forcée d'en faire autant. Fatmé s'imagina que nous voulions la contrefaire, car elle dit : « — Voilà qui est

beau de se moquer ainsi du pauvre monde! Je voudrais bien, » ajouta-t-elle, « que l'on vous en fît autant, pour voir ce que vous diriez! » Ziliman et moi, nous ne pûmes nous empêcher de rire, et nous ne laissâmes pas de faire des progrès dans la science. Je lui racontai mon histoire et je lui jurai que je renonçais de tout mon cœur à la couronne de Finlande. Le jour parut. — « Belle Grisemine, » me dit-il, « vous savez que pour être ma femme il faut que vous soyez quinze jours devant les yeux de ma mère sans qu'elle vous voie; sans cela je vous perdrais et j'en mourrais de chagrin. Je ne sais qu'un moyen, c'est d'aller chez la fée Porcelaine, elle est ma marraine, elle nous protégera et nous donnera peut-être un expédient pour engager ma mère à ratifier notre bonheur. » Je lui promis de ne le pas quitter, et nous partîmes après avoir pris congé de mon compagnon, qui m'avoua qu'elle était fille et qu'elle était dans son cours de voyage pour être reine. Je lui déclarai qu'elle avait en moi une rivale de moins. Elle en fut très contente, et nous nous séparâmes en nous embrassant cordialement, car les femmes s'embrassent par coutume en se trouvant, et par plaisir en se quittant. Nous arrivâmes en deux jours chez la fée Porcelaine. Ziliman lui confia son mariage, me présenta et lui demanda si elle avait vu sa mère depuis peu. « Elle vint hier, » répondit la fée, « et me dit qu'elle vous avait défendu de vous marier : mais comme elle s'imagine que vous êtes aussi fragile que ma maison, elle est persuadée que sous un habit de fille vous ne pourrez pas vous empêcher de vous découvrir. — Mais enfin, ma mère est-elle toujours dans la même résolution? » dit Ziliman. « — Oui, » dit la fée, « elle m'a informée des conditions qu'elle avait juré de vous faire remplir. — Hélas! m'écriai-je, « je vois trop qu'il faudra que je perde mon cher Ziliman. — Ah! » me répliqua la fée, « si vous vouliez vous prêter à mon pro-

jet, nous pourrions la tromper. — Il n'y a rien que je ne fasse, » lui dis-je, « pour être toujours avec quelqu'un que j'aime autant. — Eh bien, » reprit la fée, « si cela ne vous répugne point, je vous donnerai la forme d'un meuble dont, sans doute, vous vous servez souvent. » — Ah! » dit le Sultan, « voilà cette métamorphose que vous m'avez fait attendre longtemps. — Il est vrai, seigneur, que mon amour me fit consentir à tout. La fée voulait me donner, sous cette forme, toute la grâce que peut avoir un pot de chambre. Le lendemain, Ziliman me mena chez la fée aux bains; sa mère fut contente de le revoir si tôt : il lui dit qu'il se déterminait à passer sa vie avec elle, plutôt que de voyager toujours avec un habillement si honteux pour un homme. La fée l'écouta avec plaisir et lui dit qu'elle avait eu assez bonne opinion de ses sentiments pour espérer de l'embrasser peu de temps après son départ. Elle voulut savoir le récit de ses voyages. Il en supprima tous les événements intéressants. Le soir, en soupant, elle lui demanda s'il n'avait pas rapporté quelque curiosité : « — J'ai, » répondit-il naïvement, « un meuble de garde-robe à la mode; sans doute, vous en avez vu? — Non, » dit-elle. On m'apporta dans sa chambre; elle trouva cette dernière invention si fort de son goût, qu'elle me garda; j'y étais depuis quatorze jours, lorsque la fée Ténébreuse, avec son manchon de votre Majesté, vint faire une visite de voisinage à la fée aux bains. On parla de moi après les premiers compliments, car un meuble de cette espèce, une mode nouvelle est un événement. La fée Ténébreuse fut si fort enchantée qu'elle me destina à son usage. — Eh bien, » dit le Sultan, « n'est-il pas vrai que c'est une chose épouvantable que l'anneau de cette vilaine-là? — Ah! épouvantable, seigneur, » reprit Grisemine. « Un jour, en se servant de moi, elle me brisa en mille pièces; et comme l'enchantement était rompu par

ce malheur, je parus à ses yeux sous ma forme naturelle. Je la priai de ne pas me perdre; mais elle était furieuse, parce qu'elle croyait que je l'avais coupée: elle me conduisit dans l'appartement de la fée aux bains et lui conta mon aventure. Je me jetai à ses genoux en lui disant : « Ah! ma chère belle-mère, ne m'enlevez pas mon époux Ziliman. » Ce discours la fit entrer dans un courroux violent; je fus chassée, et je ne sais ce que je serais devenue, si votre clémente Majesté ne m'eût pas prise sous sa puissante protection.

« — Madame, » dit le Sultan, « en faveur de votre sincérité, je vous pardonne de vous avoir donnée pour fille, tandis que vous n'étiez rien moins que cela : je m'aperçus bien de quelque chose la première nuit de nos noces; je crus, je vous l'avoue, que c'était la faute de mon petit doigt; mais je vois à présent que c'était celle de ce benêt de Ziliman. Quoi qu'il en soit, oublions toutes nos infortunes passées et ne songeons qu'aux biens présents. Tâchez de me trouver de meilleurs cuisiniers. Nos enfants sont déjà grands : marions nos filles avant de les faire voyager; nous songerons demain à ce que nous devons faire des garçons; il est tard aujourd'hui. Allons nous coucher, en attendant que je sois capucin.

TANT MIEUX
POUR ELLE

CONTE PLAISANT

A VILLENEUVE
De l'Imprimerie de l'Hymen
—
CETTE ANNÉE (1760)

TANT MIEUX POUR ELLE

Nous lisons dans la *Correspondance de Grimm, Diderot, etc.*, à la date de novembre 1775, au moment où Voisenon vient de mourir et où les critiques passent la revue de ses œuvres : « Le conte où il y a le plus de verve et de génie, c'est *Tant mieux pour elle.* »

A vrai dire, au mois de septembre 1760, au moment de la publication anonyme de cet opuscule, il est écrit que ce conte est rempli de sottises et que, « l'intérêt, les mœurs à part, il est certain que c'est outrager le goût et faire un cruel abus de son esprit que de l'employer à de pareils ouvrages (1). »

Ne cherchons pas à concilier ces deux jugements ; ils ne sont d'ailleurs pas, à bien prendre, aussi difficilement conciliables. *Tant mieux pour elle* est une « débauche d'esprit » et à ce titre peut justifier toute la critique des gens graves, bien que les situations les plus libres y soient spirituellement voilées de gaze légère.

Toutefois, à son apparition, un certain nombre de lettrés n'hésitèrent pas à en attribuer la paternité à Calonne, qui, plus tard, devint un ministre célèbre. Mais

(1) *Correspondance de Grimm*, t. IV, p. 280 ; — t. XI, p. 150.

comme le dit simplement Jules Gay, « Calonne n'a fait nul ouvrage de ce genre, tandis que Voisenon en a fait beaucoup ». Et, d'autre part, on lit dans les Mémoires de Favart (t. I. p. 95) : « L'auteur de *Tant mieux pour elle*, homme respectable par ses mœurs autant que par son état, ne s'attendait pas que cette plaisanterie vît jamais le jour. Elle paraît, j'en suis la cause innocente. J'étais possesseur de son manuscrit; un coquin de libraire me le vola il y a six ans, il vient de le faire imprimer à Liège. Je suis d'autant plus sensible à cette infidélité que l'auteur m'honore de son amitié et d'une confiance intime. » Favart ajoute qu'on vendit plus de quatre mille exemplaires de ce conte en quinze jours.

Or s'il est difficile de reconnaître Voisenon dans cet « homme respectable par ses mœurs », il n'est pas défendu de croire que l'amitié tout à fait intime de Favart et de l'Abbé a dicté cette appréciation indulgente.

Dans tous les cas, le succès qu'enregistre Favart est attesté par une réimpression dès l'année même de la publication (1760), et par une autre en 1767, à Londres.

Jules Gay a inauguré par ce conte la première livraison de ses *Analectes du Bibliophile* (printemps 1876); et M. Octave Uzanne l'a compris dans le « Choix de Contes » qu'il a publié en 1878.

Tant mieux pour elle.

Le prince Potiron était plus vilain que son nom; le prince Discret était charmant; la princesse Tricolore était plus fraîche, plus brillante qu'un beau jour de printemps, elle détestait Potiron. Tant mieux pour elle.

Il n'y a point d'art dans cette façon de conter le dénouement en même temps que l'exposition; mais on n'est pas dans le secret du tant mieux et c'est ce que je vais développer ici avec toute la pompe convenable à la gravité du sujet.

Potiron, quoique laid, sot et mal fait, n'était pas légitime. Sa mère était si exécrable qu'aucun homme n'avait eu le courage de l'épouser; mais sa richesse lui tenait lieu de charmes; elle achetait ses amants, n'avait d'autre arithmétique que le calcul de son plaisir; elle le payait selon le temps qu'elle le goûtait; elle ne donnait jamais que des acomptes, et Potiron avait été fait à l'heure.

Il avait la tête monstrueuse et jamais rien dedans. Ses jambes étaient aussi courtes que ses idées; de façon que soit en marchant, soit en pensant, il demeurait toujours en chemin; mais comme il avait ouï dire que les gens

d'esprit font des sottises et n'en disent guère, il voulut trancher de l'homme d'esprit; il résolut de se marier.

Madame sa mère, la fée Rancune, rêva longtemps pour savoir à quelle famille elle donnerait la préférence de ce fléau, et son choix s'arrêta sur la princesse Tricolore, fille de la reine des Patagons. Cette reine méprisait son mari et ne se souciait pas de ses enfants; elle faisait grand cas de l'amour et peu de ses amants; elle avait plus de sensations que de sentiments; elle était heureusement née. Un an après son mariage, elle mit au jour un prince, qui promettait beaucoup. Il s'éleva dans le conseil une grande discussion au sujet de son éducation. Le roi prétendait qu'à titre d'étranger, il avait le droit de mettre son fils au collège des Quatre-Nations. La reine s'y opposa; le roi insista; la reine répliqua: l'aigreur se mit de la partie, et le petit prince, qui vraisemblablement avait un bon caractère, mourut pour les mettre d'accord.

La reine, qui voulait renouveler la dispute, se détermina à avoir un autre garçon; elle en parla à ses amis, elle devint grosse, elle en fut enchantée; elle n'accoucha que d'une fille et elle en fut désespérée. On délibéra longtemps pour savoir comment on nommerait cette petite princesse. La reine alors n'avait que trois amants, dont l'un était brun, l'autre blond, le troisième châtain. Elle donna à sa fille le nom de Tricolore; ce qui prouve que cette Majesté avait une grande idée de la justice distributive. Le roi, qui n'était pas un bon roi, parce qu'il n'était qu'un bon homme, crut ouvrir un avis merveilleux en proposant de conduire sa fille dans une maison de vierges; la reine le contraria et dit qu'elle ne le voulait pas, de peur que sa fille ne connût les ressources avant de connaître le plaisir. Le monarque ne répondit rien, faute de comprendre. J'imagine qu'il ne fut pas le seul; mais on vit sourire cinq ou six courtisans, ce qui

fit croire qu'ils y entendaient finesse. Il y a des sots qui sont heureux au rire ; le hasard les sert souvent comme des gens d'esprit.

Tricolore fut élevée à la cour, elle eut le bonheur de plaire, parce que personne ne lui en enseigna les moyens. On négligea son éducation, on ne se donna pas la peine de gâter son naturel ; elle était simple, naïve, ne se croyait pas aimable, et cependant désirait qu'on l'aimât beaucoup. Les femmes la trouvaient bornée, les hommes lui jugeaient des dispositions, et la reine, qui commençait à en être jalouse, crut qu'il était temps de la marier et de l'envoyer dans les pays étrangers. On la fit mettre dans les petites affiches ; on va voir ce qui en arriva.

La reine reçut beaucoup d'ambassadeurs au sujet du mariage de la princesse. Il ne fut cependant question ni de sa figure, ni de son caractère, on ne chercha ni à la voir, ni à la connaître ; on fit des perquisitions exactes sur l'étendue de ses revenus ; on ne demanda point son portrait ; mais on prit l'état de ses biens.

La reine, de son côté, eut la prudence de prendre des mesures aussi sensées pour le bonheur de sa fille ; elle fut fort tentée de la donner au fils du roi de Tunquin, parce que son ambassadeur était beau et bien fait. Elle était sur le point de se décider, lorsque le prince Discret lui fit demander la faveur d'une audience. La reine, toujours pleine de dignité, mit son rouge, plaça ses mouches, prit son déshabillé et s'étendit sur son petit lit en baldaquin.

— Grand'reine, dit le prince, en faisant une profonde inclination, je crains bien de manquer de respect à votre Majesté. — Cela serait plaisant, répliqua la reine. D'autres que moi s'offenseraient de ce début ; je ne le trouve point du tout révoltant. — Madame, poursuivit le prince, j'ai une demande à vous faire, je ne m'adresse qu'à vous et point au roi. Je suis le fils de la fée Rusée. —

Vous tenez d'elle, à ce qu'il me paraît, dit la reine. D'ailleurs, votre air est intéressant; vous avez de grands yeux noirs; je parierais que vous n'êtes pas capable de mauvais procédés. — J'en ai même de bons, repartit le prince, le plus souvent qu'il m'est possible. Ah! madame, continua-t-il en soupirant, que Tricolore est aimable! — C'est une assez bonne enfant, reprit la reine; cela n'a encore idée de rien. Je ne sais, mais si j'étais homme, je ne pourrais pas souffrir les petites filles; je vois, cependant, qu'elles sont à la mode. Le goût se perd, il n'y a plus de mœurs. — C'est parce que j'en ai, dit le prince, que j'ai des vues sur la princesse. — Des vues? interrompit la reine : qu'est-ce que c'est que des vues sur ma fille? Vous commencez à me manquer de respect. — Ce serait bien contre mon intention, répondit Discret. Je veux seulement prouver à votre Majesté... — Que vous n'avez point d'usage du monde, dit vivement la reine. Je vois que vous voulez platement devenir l'époux de Tricolore. Vous ne vous rendez pas justice; en vérité, prince, vous valez mieux que cela.

En ce moment, la reine fit un mouvement qui laissa voir sa jambe; elle l'avait très bien faite. Le prince était jeune, il était susceptible; la reine s'en aperçut et reprit ainsi la conversation :

— Je ne vous crois pas sans ressources, au moins (le prince avait toujours les yeux fixés sur cette jambe). — En vérité, Madame, poursuivit-il, plus je vous examine, plus je trouve que Mademoiselle votre fille vous ressemble. — Il peut bien y avoir quelque chose, dit la reine; et vous voulez donc absolument l'épouser? — J'avoue, s'écria le prince, que c'est l'unique objet de mon ambition. La reine prit le prétexte du chaud, pour se découvrir la gorge. — Hé bien, continua-t-elle, il faut faire l'entrevue. — Madame, reprit le prince, j'ai l'honneur d'être connu de la princesse; je lui fais quelquefois ma cour, et

je crois pouvoir me flatter qu'elle ne blâmera pas la démarche que je fais : ainsi une entrevue me paraît totalement inutile. — Que vous êtes neuf! dit la reine. Je suis bien sûre que vous ne voyez jamais ma fille, que lorsqu'elle tient appartement. La conversation ne peut rouler alors que sur des sujets vagues ; il n'est pas possible de s'étudier, ni de se connaître : il faut se voir en tête en tête.

Le prince, comblé de joie, approuva beaucoup et dit avec transport : Oui, je conçois, Madame, qu'une entrevue est nécessaire. — Elle se fait à présent, répondit la reine, en fixant le prince. Il parut étonné. Il regarda de tous les côtés, pour voir s'il n'apercevait pas Tricolore. — Ma fille a confiance en moi, reprit la reine ; je suis une autre elle-même ; c'est moi qui la représente ; elle vous acceptera si vous me convenez. Tout ce que je crains, poursuivit-elle avec un air modeste, c'est que ma fille ne vous convienne pas.

Le prince reconnut les desseins de la reine ; il vit qu'il n'obtiendrait Tricolore qu'à certaines conditions. La reine était encore aimable ; il se détermina et s'exprima en ces termes : Cette façon de faire l'entrevue augmente mon bonheur. En même temps, il serra la main de Sa Majesté qui le lui rendit bien et qui laissa échapper ces mots : Prince, en vérité, je crois que vous conviendrez à ma fille. — Je suis bien certain, continua-t-il vivement, que mon bonheur dépend d'elle. — Elle est contente de l'entrevue, répliqua la reine.

Discret s'imagina en être quitte : Je puis donc me flatter, dit-il en respirant, que le mariage se conclura ? — Oui, sans doute, poursuivit la reine, vos caractères se rapportent, mais vous savez aussi bien que moi que les grands s'épousent d'abord par procureur ; c'est moi qui suis chargée de la procuration de ma fille. Discret ne put pas se méprendre au sens de ce discours ; il était embarqué ;

il eût perdu toutes ses espérances s'il eût seulement balancé. Il fut infidèle par sentiment. La conversation cessa, le plaisir fut en même temps senti et contrefait. La reine reprit la parole par monosyllabes et finit par dire en soupirant : Ah ! prince, cher prince, épousez encore ma fille.

La reine alla chez Tricolore, accompagnée du prince : Hé bien, ma fille, lui dit-elle, convenez que vous avez eu bien du plaisir ! Tricolore rougit ; le prince se déconcerta ; la reine s'étonna. — Je vois, s'écria la princesse, que le prince Discret ne l'est pas et qu'il vous a tout dit. Le prince reprit son sang-froid et convint qu'il y avait bien eu quelque chose entre la princesse et lui, mais que ce n'était qu'une misère. — Apparemment, dit la reine, que vous l'avez trouvée seule. Que faisait donc sa dame d'honneur ? — Il y a à parier, répliqua Discret, qu'elle faisait alors ce que fait souvent la vôtre, à ce que j'imagine. — Je veux absolument, continua la reine, savoir l'historique de cette aventure. — Il ne sera pas long, reprit Discret en soupirant. J'eus le bonheur de trouver un soir la princesse livrée à elle-même ; elle lisait un roman nouveau ; j'eus peur que cela ne la dégoûtât de l'amour ; je fis une dissertation sur les sentiments. Elle parut me prêter toute son attention. Me flattant de l'intéresser, je pris sur moi de vaincre ma timidité ; je lui peignis l'état de mon cœur ; je m'aperçus qu'elle voulait m'interrompre ; mais sa politesse naturelle, que sans doute elle tient de vous, Madame, me laissa achever. J'eus la témérité de lui baiser la main ; elle me laissa faire, parce qu'elle prévoyait bien que cette faveur ne tirerait pas à conséquence.

— Comment, dit la reine, vous en restâtes là ? — Oui, Madame, répondit Discret. Comme la princesse n'a pas tant d'usage du monde que Votre Majesté, elle ne sait pas si bien faire les honneurs de chez elle. — Voilà qui est

bien, interrompit la reine, le mariage aura lieu. Elle donna, en conséquence, les ordres nécessaires; elle songea aux apprêts, commanda les équipages, leva les étoffes et fit imprimer les billets. Le roi fut étonné de la nouvelle. Il l'avait pourtant apprise par la Gazette; mais il n'en croyait rien. Il fit venir la princesse et la reine et demanda si on le prenait pour le roi de carreau. — Non, Monsieur, répliqua la reine; car il fait souvent beau jeu. D'ailleurs, vous savez en votre conscience que vous n'avez aucun droit sur la princesse. Le mariage se fera; j'ai consulté les pères. — Et moi, je vous soutiens qu'il ne se fera pas, s'écria la fée Rancune, que l'on vit apparaître dans une désobligeante avec son fils Potiron sur le strapontin. Je prétends que la princesse donne sa main à mon bel enfant que voilà.

— C'est ce que nous verrons, dit la fée Rusée, qui arriva également dans un cabriolet, attelé de six renards. — Unissons-nous, Madame, dit à l'instant la reine, je compte sur votre protection. — Je vous l'accorde, répondit la fée Rusée et je vais vous en donner une preuve bien éclatante. Elle la serra au même instant contre la muraille, la toucha de sa baguette et la reine des Patagons devint une fort belle figure de tapisserie. Tricolore fit un cri, la fée Rancune une grimace, le prince Potiron un gros éclat de rire, le prince Discret une question et le roi des Patagons un remerciement.

Que c'est une belle chose les événements dans un conte! La métamorphose de la reine était un trait de la plus fine politique; la tristesse de la fée Rancune en était une preuve. La fée Rusée était triomphante : cependant elle ne le sera pas toujours. Que d'aventures opposées et contraires va produire le choc de ces deux puissances! — O mon fils, s'écria la fée Rusée, que de plaisirs, que de peines, que de bonheur, que d'accidents! comment pourrez-vous soutenir et les uns et les

autres? Allons prendre conseil de notre Grand-Instituteur.

Le Grand-Instituteur habitait, depuis quelque temps, avec une fée, qui ne lui faisait point payer de loyer, mais qui ne le logeait pas pour rien. Cette fée était une petite vieille qui avait le visage frais, l'esprit serein et l'âme jeune. Elle renfermait ses passions et faisait parade de ses goûts : elle les avait tous. Elle applaudissait aux opéras français et ne donnait que des concerts italiens. Elle avait deux cuisiniers, l'un pour la vieille cuisine et l'autre pour la nouvelle. Le premier était pour le dîner des savants et l'autre pour donner à souper à de jolies femmes.

Elle ne sortait que pour le spectacle ; elle n'allait dans aucune maison : mais la sienne était toujours ouverte. Elle était persuadée qu'on ne doit point chercher le tourbillon lorsqu'on n'est plus dans l'âge d'y pouvoir jouer un rôle ; mais qu'il faut l'attirer chez soi, pour en juger les personnages. Elle aimait à raisonner le matin avec des gens d'esprit et à se dissiper le soir avec la jeunesse. Elle se garantissait de l'ennui ; dès qu'elle voyait qu'on s'amusait et que le plaisir s'éloignait d'elle, elle avait, du moins, l'adresse d'en rapprocher la perspective.

Comme elle craignait la solitude, tous ses palais touchaient aux différentes maisons du roi des Patagons. C'était une fée suivant la cour. On n'était pas du bon air lorsqu'on ne lui avait pas été présenté. Elle crut que c'était là le seul motif qui engageait la fée Rusée à lui amener le prince Discret. Elle le trouva fort bien et lui dit que sa figure était plus à la mode que son nom. La conversation roula d'abord sur des lieux communs ; ce sont de bons amis qui ne manquent jamais au besoin. On parla ensuite de l'événement du jour. La fée Rusée dit que la reine était changée en figure de tapisserie. La

petite vieille s'écria aussitôt : Tant mieux ! — Madame, reprit le prince, je vous avoue que je n'ai pas assez de pénétration pour sentir l'à-propos de ce tant mieux-là. J'aime avec passion Tricolore. — Tant mieux, dit la fée. — Je crains, repartit Discret, que ce ne soit tant pis. La reine approuvait mon amour; maintenant elle n'est plus en état de me donner son agrément. — Tant mieux, poursuivit la fée. — Je ne vous conçois pas, dit le prince. son père est vertueux, mais faible; la fée Rancune en obtiendra la princesse pour son fils Potiron. — Tant mieux, s'écria la fée d'une voix haute, tant mieux, mon cher enfant. A votre âge on sent fortement; mais on ne va pas loin, à moins que d'être un de ces hommes privilégiés tels que le Grand-Instituteur.

C'est un ami des dieux, qui tire parti de tout. Il contemple sa gloire dans le passé, son plaisir dans le présent et son bonheur dans l'avenir. Rien ne l'afflige, rien ne le décourage; c'est pour cela qu'on le nomme le Grand-Instituteur de tous les tant mieux du monde. Je vais vous le chercher; il vous consolera. — Madame, dit le prince à sa mère, lorsqu'ils furent seuls, connaissez-vous ce monsieur tant mieux-là? — Oui, mon fils, répondit la fée Rusée. C'est un saint personnage, qui fait beaucoup de bien ; il se met à la portée de tout le monde.

Voit-il une femme qui n'est plus jeune? il dit aussitôt : Tant mieux! et peut-être n'a-t-il pas tort. Il y a plus de tant mieux qu'on ne croit dans une femme d'un certain âge. En aperçoit-il une qui tient encore à la naïveté de l'enfance? il ne manque pas de dire le tant mieux; et je pense, mon fils, que vous n'avez pas de peine à en imaginer les causes. Lui apprend-on qu'une femme aime son mari à la folie? Tant mieux! s'écrie-il à l'instant. Pour aimer son mari, il faut avoir une âme bien sensible. Cette femme appartiendra un jour à la société; c'est un effet pour le commerce. Est-il instruit qu'un époux est

détesté? Ah! que c'est bien tant mieux! dit le saint homme, en roulant des yeux affectueux. C'est une preuve que cette dame a bien de la justesse d'esprit. Je lui juge un beau naturel. — Vous me paraissez au fait du sien, dit le prince. La discrétion l'empêcha de poursuivre, et, dans l'instant, la petite fée revint accompagnée du Grand-Instituteur.

C'était un homme de cinq pieds six pouces, bien campé sur ses pieds, la jambe peut-être trop fournie, mais mieux cependant qu'une qui l'eût été moins, des épaules larges et effacées, de belles dents, des yeux à fleur de tête, et un nez d'espérance. Je ne sais pas s'il avait beaucoup d'esprit; mais tout cela vaut mieux que des bons mots. Comme il était prévenu que la fée Rusée venait le consulter, il avait pris son visage de prophète; il la salua légèrement et regarda le prince comme un répondeur de messes.

— Seigneur, lui dit-elle respectueusement, votre réputation est si étendue que j'ai cru devoir vous demander conseil. Vous savez mes bontés pour la reine. — Oui, reprit-il froidement, je suis instruit de tout; le bonheur de votre fils est votre unique objet. Il est fort amoureux, cela est assez simple; il veut se marier, cela est assez plat; il veut que sa femme soit sage, cela est assez plaisant. — Elle ne le sera donc pas? dit vivement le prince. — Vous ou moi l'en empêcherons, repartit le pontife. Vous voulez vous marier et n'être pas trompé : ce serait être un original sans copie. Madame votre mère, qui a garanti son mari d'un pareil ridicule, a prévu la misère de vos préjugés et y a pourvu par la métamorphose de la reine. — Je ne vous comprends pas, interrompit le prince, avec un ton d'impatience; vos discours sont absolument inintelligibles. — Je le crois bien, dit la petite fée; oh! c'est un bel esprit que notre Instituteur, — J'en reviens, dit le prince, à l'enchantement de la

reine. — Doucement, répondit le Grand-Instituteur, cela ne vous regarde point; ce ne sera pas vous qui le romprez, ce sera moi. — Et comment cela? répliqua le prince? Ah! comment cela? reprit le Grand-Instituteur, avec un air ironique. Vous savez comment vous avez fait l'entrevue de Tricolore chez la reine? Le prince rougit, les deux fées rirent, et le prêtre continua ainsi : Vous savez comment vous avez fait cette entrevue, n'est-il pas vrai, convenez-en de bonne foi? — Hé bien! sans doute, dit le prince, je le sais, que cela prouve-t-il? — Cela prouve, répondit le Grand-Instituteur, que votre science est celle des entrevues, et que la mienne, à moi, est celle de rompre des enchantements. Chacun a ses talents; je n'en dirai pas davantage. — J'y consens, poursuivit le prince; mais, du moins, tirez-moi d'un doute cruel : lequel, de Potiron ou de moi, sera assez fortuné pour posséder la princesse? — Vous allez le savoir clairement, repartit le prophète. Il fit alors trois tours dans la chambre, marqua trois fois trois croissants, ce qui en faisait neuf, leva trois fois les yeux du côté de la lune, fit trois grimaces, trois cabrioles, trois éclats de rire, et prononça cet arrêt infaillible :

Le prince Discret aura la princesse Tricolore et ne l'aura pas; tant mieux pour elle. Le prince Potiron aura la princesse Tricolore et ne l'aura pas; tant mieux pour elle et pour moi.

— Ah! l'habile homme, dit la fée Rusée. — Ah! le grand homme, dit la petite vieille. — Ah! le sot homme, dit le prince discret. — Alors, l'Instituteur, toujours poli, quoique inspiré, fit une révérence à la fée Rusée, présenta la main à la petite vieille et prit congé du prince en lui disant : Demeurez toujours le bien illuminé.

Le prince resta fort sot : ce n'est pas le seul agréable à qui cela soit arrivé. Madame sa mère fut elle-même embarrassée; mais le Grand-Instituteur était bien loin

de se trouver en pareil cas; la fée Rancune l'attendait dans son cabinet, avec la princesse Tricolore. Elles étaient venues accompagnées du roi des Patagons et du beau Potiron. On peut être mieux en écuyer.

La reine ne fut pas plus tôt métamorphosée que le roi se crut capable de gouverner parce qu'il n'avait plus personne pour le conduire. Il tint tête à la fée Rancune, il insista sur le mariage de Tricolore avec le prince Discret, et se fonda sur la volonté de la reine. — Si ce n'est que cela, lui répondit la fée, je vais vous mettre à votre aise sur ce petit scrupule. Souvenez-vous que le Destin a déclaré que la reine ne serait en droit de marier que les enfants dont vous seriez le père. — Voilà qui est bien, dit le roi, je n'aime point à disputer; mais, en ce cas, votre fils pourra me ressembler. Potiron, qui savait vivre, lui répliqua poliment : Vous croyez que tout le monde est aussi paresseux que vous. Je me charge d'être le père de mes enfants : mais je veux savoir si personne ne se mêlera de mes affaires, et c'est pour cela qu'il faut aller trouver le Grand-Instituteur.

Du plus loin qu'il l'aperçut, il lui cria : Divin oracle, je veux me marier. — Et moi je ne le veux pas, poursuivit Tricolore. — Eh bien, repartit le Grand-Instituteur, vous avez raison tous les deux. — Nous venons vous demander, dit la fée Rancune, ce qui en arrivera? — Bien des choses, répondit l'homme inspiré. Je dois, premièrement, vous avertir que le mari de la princesse et son amant seront deux. Écoutez-moi... l'avenir se découvre à mes regards :

Le prince Discret aura les prémices de la princesse; tant mieux pour elle! Le prince Discret n'aura pas les prémices de la princesse : tant mieux pour moi,

— Vous n'avez pas le sens commun, dit à l'instant Tricolore; voilà deux oracles qui se contredisent. — Ils n'en sont pas moins vrais, repartit le prophète. — Je puis

donc m'attendre, dit Potiron, que si j'épouse cette demoiselle, je n'en aurai pas les gants? — Cela demande explication, répliqua le Grand-Instituteur. Elle vous apportera ses prémices, cela est certain, mais il faudra qu'auparavant elle ait eu dix-sept enfants.

— Voilà un honnête homme, dit Tricolore, qu'il faut loger aux Petites-Maisons. — Ne vous en moquez pas, interrompit le roi; c'est le style de la chose. — Le Grand-Instituteur reprit son enthousiasme : Je vois encore, continua-t-il, d'autres événements qui vous feront trembler, et qui sont pourtant des tant mieux. — Tricolore, loin d'être intimidée, fut rassurée par ses paroles. Elle se flatta que le bonheur du prince Discret serait peut-être un de ces tant mieux-là. L'homme divin le conjectura sur sa physionomie et prononça ces mots terribles :

— Je sais ce que vous pensez; mais, ô Princesse, que vous vous abusez! Vous donnerez la mort à votre amant, et ce sera tant mieux pour lui. — O ciel! s'écria Tricolore, cela se pourrait-il? — Mais, dit Potiron, cela ne laisse pas que de faire un joli caractère. Si elle traite ainsi son amant, jugez de l'accueil qu'elle fera à son mari. — Son mari, reprit le prophète, en sera quitte pour la colique. — Ah! je ne balance plus, repartit Potiron, elle sera ma femme. — Ah! fée Rusée, poursuivit la princesse, en criant de toutes ses forces, ah! fée Rusée, le souffrirez-vous? Ah! fée Rusée, secourez-moi. — La fée Rusée écoutait finement à la porte avec monsieur son fils. Elle parut sur-le-champ, marmotta quelques mots, posa sa main sur le joli visage de Tricolore, qui devint une petite perdrix bien gentille. — Tant mieux, dit le Grand-Instituteur. Dans le même instant, la fée toucha de son petit doigt le prince Discret, qui, comme vous croyez bien, devint un coq-perdrix fier et tout plein d'amour. — Tant mieux, s'écria encore le Grand-Instituteur.

On se représente la joie de nos amants; mais qu'on juge de leur désespoir lorsque la fée Rancune saisit Tricolore, en disant : Doucement, doucement, ma mie, nous vous mettrons en cage; comme vous êtes bien amoureuse, vous serez une chanterelle admirable; vous appellerez bien souvent, M. Discret ne manquera pas d'arriver : mon bel enfant se cachera, c'est ce qu'il fait de mieux; je lui donnerai un bon fusil, il tuera son rival le coq, et puis je ferai si bien que son mariage s'accomplira. Le roi des Patagons, qui se souvint que l'oracle avait prédit à la princesse qu'elle donnerait la mort à son amant, ne put s'empêcher de pousser un soupir et de dire : Ah! pauvre prince, te voilà expédié. — Et Tricolore aussi, continua le Grand-Instituteur; ce sera bien tant mieux pour elle.

Le prince Discret, devenu coq-perdrix, fut moins tendre et plus ardent : c'est prendre un bon parti. La princesse Tricolore, enfermée dans sa cage, sentit, à n'en pouvoir douter, qu'elle ne ferait pas la bégueule. Le prince Potiron fit préparer ses armes, et la Fée Rancune ordonna que l'on fît un grand trou. (Le lecteur touche au grand intérêt.)

Le soleil commençait à baisser, et le calme du soir, rassurant les habitants des plaines, les invitait à profiter de leur bonne santé. Potiron partit, arriva, se plaça; on posa la cage à dix pas de lui, et la fée Rancune se retira à l'écart. Tricolore, qui connaissait cette espèce de trafic, se promit bien de ne pas donner le plus petit appel; mais chez une perdrix, comme chez bien d'honnêtes personnes, souvent le physique l'emporte.

Tricolore, qui sentait le coq à cœur-joie, laissa involontairement échapper des *Kiriques*, *Kiriques*. Discret, en cet instant, secoua ses ailes, se redressa, s'éleva sur ses pattes, se rengorgea, tourna autour de la cage, se plaça dessus, en redescendit, alla vis-à-vis à la perdrix,

passa la tête à travers les barreaux, présenta son bec et fit des cris d'amour.

Outré de dépit, Potiron le coucha en joue et tira le déclin ; mais tel maître, telle arme : celle de Potiron fit *crac ;* il se hâta de réparer la chose ; mais *crac,* encore et toujours *crac.* — Ah ! maudite arme ; ah ! chienne de patraque ! s'écriait-il, écumant de fureur. Tandis qu'il perdait son temps, le coq ne perdait pas le sien ; il fit si bien qu'il souleva la porte de la cage et fut le plus heureux des coqs à la barbe de son rival. Potiron ne pouvait pas sortir de son trou ; son ventre était trop gros, ses jambes trop courtes. Il se mit à crier de toutes ses forces ; Hé, ma chère mère, ma chère mère, venez donc vite empêcher ce vilain. La fée Rancune ne fit qu'un saut ; elle avait déjà la main sur le prince Discret ; mais la fée Rosée, qui était présente, quoiqu'on ne la vît point, rendit dans l'instant son fils invisible comme elle, Rancune le chercha en vain.

— Madame, dit Potiron, voilà une princesse qui a bien peu de pudeur. — Je l'en punirais, répondit la fée ; mais on doit respecter son fruit. On la rapporta au palais, elle pondit ses dix-sept œufs ; il ne s'en trouva pas un de clair : ainsi Tricolore eut dix-sept perdreaux du premier lit, sans avoir cependant perdu ses prémices de princesse.

Un des oracles du Grand-Instituteur se trouva donc vérifié. Dès que ses enfants furent revêtus de queue, on les mit en liberté, et la fée Rusée rendit à la mère sa forme naturelle.

— Ah ! Madame, s'écria-t-elle transportée de joie, que je vous ai d'obligations ! Mais, de grâce, qu'est devenu votre fils ? La fée Rusée, à cette question, tomba dans la tristesse, garda le silence pendant un moment et fit cette réponse : Vous n'en aurez des nouvelles que trop tôt ; le Grand-Instituteur ne se trompe pas ; vous ne pouvez

vous dispenser d'ôter la vie à votre amant, et, dès le soir même qu'il mourra, vous serez forcée d'épouser Potiron. Tricolore voulut gémir; mais la fée Rusée, qui prévit que cela ne serait pas amusant, la laissa seule et fit fort bien. Je l'imiterai, et je ne rendrai pas compte des réflexions de la princesse. Ce que l'on se dit à soi-même n'est pas toujours bon de répéter aux autres.

Il est seulement nécessaire de savoir que Tricolore, après avoir heaucoup rêvé aux moyens d'éviter ses malheurs, se détermina à ne point passer le jardin de la fée Rancune, afin de ne point rencontrer le prince Discret : car, disait-elle fort bien, si je ne le trouve pas, il sera difficile que je le tue. On voit par là combien cette princesse était forte pour le raisonnement.

Le lendemain, jour de grande chaleur, Tricolore, vers le soir, voulut prendre le frais : elle gagna une pelouse verte à faire plaisir; elle ne put résister à l'envie de se coucher sous le feuillage d'un gros chêne; elle s'y endormit. On croit que je vais faire arriver le prince Discret? Non, ce sera le Grand-Instituteur; il n'y a rien à perdre. Le hasard l'avait conduit en ce lieu; il devait faire un discours sur les inconvénients de la chasteté, et il venait le préparer dans ce bois solitaire. Qu'il trouva un beau texte, en découvrant Tricolore endormie! J'ignore quelle était l'attitude de la princesse; mais le prêtre s'écria : Ah sainte Barbe! que cela est joli! Il se cacha derrière un buisson, il craignait de faire du bruit, et ne pouvait cependant s'empêcher de taper du pied. Il était prêt à faire frémir. Son transport redoubla, lorsqu'il entendit la princesse qui dit : *Haie!* en faisant un petit mouvement. Il devint séraphin; mais toutes les puissances de son âme furent occupées en voyant Tricolore ouvrir les yeux à moitié et prononcer ces mots d'une voix douce : Ah! que cela me chatouille! Elle parut se rendormir; mais la minute d'après elle s'éveilla tout à fait,

en s'écriant : Ah ! que cela est chaud ! Elle se croyait seule ; elle regarda et trouva un ver luisant caché dans l'herbe et placé le plus heureusement du monde.

Un lecteur pénétrant jugera aisément par la façon dont ce ver luisant se plaçait que c'était le prince Discret métamorphosé par sa mère. La princesse le prit et le considéra avec un air de complaisance, comme si elle se fût doutée de ce que c'était. — Quoi, dit-elle, voilà ce qui m'a tant émue ! cela est plaisant. Voyons cependant s'il ne m'a pas piquée. En cet instant critique, le Grand-Instituteur creva dans ses panneaux, et malgré lui s'écria : Ouf, je n'en puis plus !

La pauvre Tricolore fut saisie de frayeur et de honte. — Hé quoi ! monsieur, qui vous aurait cru là ? On voit bien que les prêtres mettent leur nez partout. Le Grand-Instituteur, qui ne répondait qu'à ses idées, répartit en soupirant : Ah ! que ce ver luisant est heureux ! — Vous appelez cela un ver luisant ? — Oui, répliqua l'Instituteur. J'admire la sagesse de la nature qui lui a placé une étincelle de feu sur la queue. — En effet, cela est drôle, continua Tricolore ; et qu'en concluez-vous ? — Que cet insecte lumineux, répondit le prophète, cache peut-être un amant. A ce mot d'amant, Tricolore tressaillit ; elle tomba dans la rêverie, contempla le ver luisant et prononça ces mots d'un air intéressant : le pauvre petit, qu'il est gentil ! Mais savez-vous bien, poursuivit-elle en réfléchissant à la place où elle l'avait trouvé, savez-vous bien que vous pourriez avoir raison, et que c'est peut-être un amant.

— N'en doutez pas, dit le Grand-Instituteur : cette étoile n'est qu'une étincelle que l'amour a laissé tomber de son flambeau. Madame, continua-t-il, ayez la bonté de le serrer un peu pour voir s'il remuera la queue. Tricolore fut curieuse de cette expérience : elle appuya ses deux doigts ; mais, ô surprise, ô terreur ! elle sentit jaillir du

sang, et sur-le-champ, elle entendit la voix du prince Discret, qui dit : Ah ! Tricolore ! je meurs de votre main ; que je vous suis obligé ! Le prince expira, la princesse s'évanouit. et le Grand-Instituteur s'écria : Victoire ! victoire ! Tricolore vient de tuer son amant ; tant mieux pour lui, tant mieux pour elle, tant mieux pour moi !

Le bruit de cet événement s'étant répandu, le roi des Patagons fit battre aux champs ; on publia le mariage de la princesse et de Potiron ; rien ne pouvait le retarder. Le repas se fit, on mangea plus qu'on ne parla ; on parla plus qu'on ne pensa. La chère fut fine, les plaisanteries furent grosses, et le roi, charmé de se bien divertir, dit d'un ton malicieux qu'il était temps de conduire les nouveaux mariés à leur appartement. Je vous fais grâce de la cérémonie. Le prince parut bête, Tricolore parut triste ; tout cela était vrai. La fée Rancune riait comme rit la haine. Le Grand-Instituteur fit une belle exhortation ! mais ce n'est pas ce qu'il fera de mieux. Dès que les époux furent dans la chambre nuptiale, la belle Tricolore prit le déshabillé le plus galant, mais ce qui la rendait encore plus charmante et plus désirable, c'était son embarras et sa rougeur. En pareille occasion la pudeur est toujours un tribut à la volupté.

Potiron n'était pas très bien dans son bonnet de nuit ; mais comme il avait une belle robe de chambre couleur de chair, le roi crut que c'était l'instant de les laisser. Il congédia l'assemblée et il prit le parti lui-même de s'appuyer sur deux de ses pages et de se retirer, en disant quelque ordure qu'il prit pour une finesse,

Dès le moment que tout le monde sortait, on entendit une voix qui prononça ces paroles : Il n'y est pas encore. — Madame, dit aussitôt Potiron, permettez-moi de lui donner un démenti. Tricolore garda un silence modeste, qui autorisait les droits de son époux. Il allait en profiter lorsque la princesse fit une grimace, une plainte et

un mouvement. Potiron, plein d'égards, contint son feu et lui demanda ce qu'elle avait. — Seigneur, répondit-elle, c'est quelque chose de très extraordinaire. — Sentez-vous du mal quelque part? poursuivit Potiron. — Seigneur, cela est plus embarrassant que douloureux. — Madame, permettez-moi de voir. — Je n'ose pas, répartit-elle : si vous saviez où c'est! — Vous me l'indiquez en parlant ainsi, reprit Potiron. En même temps, il fit l'examen, mais quel fut son étonnement en apercevant une rose tout épanouie, entourée de piquants! — Ah! la belle rose, s'écria-t-il. Madame, serait-ce, par hasard, une marque de naissance? — Monsieur, dit la princesse, je crois qu'elle n'y est que de tout à l'heure. — Cela est très singulier, continua Potiron, c'est un tour qu'on me joue ou une galanterie que l'on me fait. Mais j'aperçois des lettres; c'est peut-être une devise; souffrez que je prenne une lumière pour la lire. Le caractère est très fin, et je le crois *d'Elzévir*.

Potiron alla prendre un flambeau; mais il trouva un changement de décoration. Il n'y avait plus ni rose, ni piquants; il vit à la place deux grands doigts qui lui faisaient les cornes. Potiron se mit en fureur. — Madame, s'écria-t-il, vous avez un amant, et voilà ses doigts. — Seigneur, qu'imaginez-vous-là? Vous me faites injure. — Madame, ayez la bonté de vous tenir debout, pour savoir si cela ne changera point. La princesse se leva, et les doigts restèrent. Potiron tâcha de réfléchir; il jouait de malheur toutes les fois que cela lui arrivait, et il en fit une nouvelle expérience. — Princesse, reprit-il avec un air content, tout ceci n'est qu'un jeu; une plaisanterie de la fée Rusée, qui veut arrêter mes plaisirs, en me donnant des ombrages sur vous. Je remarque que ces deux doigts ne peuvent m'empêcher de vous donner des preuves de mon estime. Ils disparaîtront, sans doute, lorsque je les aurai méprisés. Il eut alors un désir très

déplacé (il n'y avait jamais d'à-propos chez lui), il voulut se satisfaire, mais les deux doigts devinrent aussitôt deux pinces, qui le serrèrent impitoyablement. Il jeta les hauts cris, ce qui redoubla ses tourments, c'est que dans cet instant la princesse, par une impulsion involontaire, marcha à reculons avec autant de vitesse qu'aurait pu le faire le meilleur coureur en allant droit devant lui.

— Hé! mais, Madame, cria-t-il, vous êtes folle; vous n'y pensez pas; arrêtez-vous donc! — Je ne le puis, Monsieur, s'écria-t-elle, en lui faisant, sans cesse, faire le tour de la chambre. — Madame, reprenait Potiron, vous me malmenez trop; je ne pourrai de ma vie vous être bon à rien. Enfin, au bout d'un quart d'heure, Tricolore tomba dans un fauteuil, et Potiron, se trouvant libre, roula par terre, sans aucun sentiment.

Potiron reprit connaissance; ce n'était pas reprendre grand'chose. Il ouvrit les yeux, regarda la princesse et lui tint ce discours rempli de bon sens : — Madame, j'aimerais beaucoup mieux que vous me menassiez par le nez. La princesse, un peu remise, eut envie de rire; elle se retint cependant et ne répondit rien. — Y sont-ils encore? poursuivit Potiron. — J'en ai peur, dit Tricolore. C'est ce qu'il faut voir, dit le prince. Il les trouva, plus que jamais, en forme de compas, avec les mêmes paroles : « *Voilà pour toi.* » — Je suis fort aise de les retrouver, s'écria Potiron; j'ai dans ma poche une paire de ciseaux que ma mère m'a donnés; ils ont la vertu de couper toutes les choses enchantées. L'épreuve réussit, il rasa les deux doigts; mais la rose et les épines prirent la place aussitôt, avec ces mots écrits : *Voilà pour lui.* Il fit la même opération sur ce nouvel enchantement, les deux doigts reparurent et toujours : *Voilà pour toi.*

— Madame, dit le prince, il paraît que voilà une place

qui n'est jamais vacante. — C'est l'horoscope qu'on en a toujours tirée, répondit Tricolore. — Ce que je ne conçois pas, repartit Potiron, ce sont ces deux devises : *Voilà pour toi. Voilà pour lui.* Il y a peut-être beaucoup d'esprit là-dedans ; mais je ne comprends pas. — La première devise, répliqua la première princesse, me paraît la moins obscure ; il me semble que l'emblème en facilite l'intelligence.

La fée Rancune et la fée Rusée arrivèrent pendant cette discussion. — Mon fils, dit Rancune, je sais que vous êtes dans l'embarras ; mais vous n'en êtes pas quitte. — Est-ce comme cela que vous venez m'en tirer ? repartit Potiron. Pourriez-vous me dire ce que c'est que cette rose et ses accompagnements ? — C'est mon présent de noces, répondit la fée Rusée. — Pour un présent de cette espèce, répondit Potiron, il est bien à sa place. Et les deux doigts ? — Les deux doigts, poursuivit Rusée, sont le présent de mon fils. Il les a donnés à la princesse, et l'a chargée de vous les rendre. — Malheureusement, dit la fée Rancune, ils resteront là jusqu'à ce qu'ils soient à leur destination naturelle ; c'est une pièce d'attente. Cependant ils disparaîtront tout à fait, s'ils ne vous empêchent pas d'être heureux avec la princesse. Essayez, mon cher fils... — Non, parbleu, cria Potiron, je ne crois pas qu'on m'y rattrape. Puis, se ravisant : Je vais, dit-il, tenter encore une fois de rompre l'enchantement ; ainsi, Mesdames, ayez la bonté de vous retirer.

Potiron, en effet, plein d'un nouveau courage, veut s'emparer de la rose enchantée ; les peines ne le rebutent pas. Hélas ! il est dupe de sa valeur. Il se trouve enveloppé dans vingt mille fusées de la Chine, à flammes de toutes couleurs. Au feu ! au feu ! s'écrie-t-il. — Seigneur, lui dit la princesse, prenez garde qu'il n'y vienne des cloches.

— Il y a de la magie dans tout ce qui se passe ici, reprit le prince Potiron. — C'est, sans doute, répondit la princessse, encore une galanterie de la fée Rusée : il n'y a point eu de feu au fruit; elle vous l'a réservé pour une meilleure occasion. Les deux fées reparurent, en disant : Ah! il sent ici le brûlé! — Il y a raison pour cela, répondit Potiron. Si l'artillerie du roi est aussi bien servie que celle de sa fille, je défie que l'on prenne ses places. — Il y a un moyen tout simple de lever cet obstacle, poursuivit la fée Rusée. Vous savez bien que madame votre belle-mère, la reine, a été métamorphosée en figure de tapisserie. — Eh bien! répliqua Potiron, qu'est-ce que cela me fait à moi? Je sais parfaitement que c'est une de vos facéties; mais je n'en vois pas la fin. — Je vais vous l'apprendre, dit Rusée d'un ton plein de bonté. Il est naturel que je prenne le parti de mon fils; il était amoureux de la princesse. — Parbleu, interrompit Potiron, j'en ai été assez témoin le soir de la chanterelle; mais, grâce au ciel, il est perdu ce petit monsieur-là. — Il se retrouvera, reprit la fée; mais revenons à l'événement.

Voyant donc que mon fils était amoureux de la princesse et que vous étiez en droit de l'épouser, j'ai, du moins, cherché à vous empêcher de jouir de votre bonheur ; et pour y parvenir j'ai jugé à propos de former un enchantement sur la reine et un autre sur Tricolore. Le dernier ne pourra être rompu que préalablement le premier ne l'ait été; ainsi vous ne ferez disparaitre la barrière qui vous prive de la princesse qu'en rendant à la reine sa forme naturelle. — Je vous crois beaucoup d'esprit, repartit Potiron, mais je ne vous trouve pas le sens commun. Comment voulez-vous que je fasse pour que la reine cesse d'être une figure de tapisserie? — C'est, répliqua la fée, en la traitant comme vous vouliez traiter mademoiselle sa fille. — Qui, moi!

reprit brusquement le prince, que j'aie commerce avec une reine de haute lice? Vous n'y pensez pas, Madame. — Que trop, répondit Rancune : il faut que vous fassiez cette politesse à la reine des Patagons, ou ce sera un autre qui désenchantera la princesse. — Mais, en vérité, s'écria Potiron, je vous jure en honneur que cela m'est impossible. — Eh bien! dit froidement la fée Rusée, qu'on aille chercher le Grand-Instituteur.

Il arriva en habit long et demanda à ces dames ce qu'elles désiraient de son petit ministère. Ce n'est qu'une bagatelle, dit Potiron : il s'agit de traiter cette reine comme vous avez coutume de traiter les jolies femmes. — Vous voulez m'éprouver, répondit le Pontife. — Eh bien! quand cela serait, répondit Potiron, l'épreuve ne vous ferait qu'honneur. — Seigneur, reprit le Grand-Instituteur, je sais trop le respect que je vous dois. — Je vous en dispense, poursuivit Potiron : je sais fort bien que cette grande figure-là est ma belle-mère; mais vous pouvez lui manquer de respect tant que vous voudrez sans que je m'en formalise. — Vous ne m'entendez pas, répliqua l'Instituteur; je n'essayerai point de désenchanter la reine; je ne veux pas aller sur vos brisées. Rompre ce charme est votre affaire; la mienne est de lever celui de la princesse. Permettez-moi d'aller à mon ouvrage. — Plaît-il, monsieur le curé? dit vivement le prince. — Seigneur, continua la fée Rusée, avec l'air de quelqu'un qui meurt d'envie de rire, le Destin a déclaré que ces deux enchantements, par une bizarrerie singulière, seraient liés entre eux; en rompant l'un, l'autre le sera aussi par un effet du contre-coup.

Il n'y a que vous qui puissiez venir à bout de la reine; et si vous ne voulez pas mettre à profit un si beau privilège, l'honneur de faire cesser l'enchantement de la princesse appartient à notre Instituteur. — Je me moque de cela répondit Potiron, je veux avoir la rose. — Seigneur,

reprit l'homme céleste, prenez garde à ces paroles : *Voilà pour lui.* — Eh bien! dit Potiron, c'est moi qui suis *lui.* — Seigneur, continua le Grand-Instituteur, je crois que vous vous trompez ; c'est vous qui êtes *toi.* La première devise vous regarde, et les deux doigts vous reviendront tôt ou tard ; mais je suis sûr que la rose sera pour moi. — A ces mots, le Grand-Instituteur tourna ses pas vers la princesse. Potiron s'accrocha à lui, pour le retenir ; mais l'instituteur prononça ces paroles avec un ton d'inspiration : *Puissances invisibles, soumises à mes décrets, étendez en ce lieu un rideau sacré qui me sépare des profanes.* On vit sur-le-champ l'appartement séparé en deux par un beau rideau de velours de Gênes. Potiron resta avec les deux fées du côté de la reine tapisserie, et l'instituteur se trouva du côté du lit, seul avec la princesse.

Potiron devint furieux comme tous les petits hommes ; il voulut passer par-dessous le rideau ; il criait de toutes ses forces : Attends, attends-moi, vilain prêtre. — C'est ce qu'il ne faut pas, s'écria Tricolore. Ce mot ralluma le transport au cerveau du pauvre prince : Ah! singe exécrable, reprit Potiron, tu auras affaire à moi. — En attendant, dit la fée Rusée, je crois que la princesse va avoir affaire à lui. — Ce qui me console, repartit Potiron, c'est qu'il se piquera, du moins. Mesdames, un peu de silence, je vous prie ; il faut savoir comment il s'en tirera, la chose mérite attention. En même temps, il se colla l'oreille contre le rideau ; sans s'attendre au dialogue que voici :

— Ah! quel plaisir! dit le Grand-Instituteur. — Quel plaisir! interrompit Potiron, mais il faut que cet homme soit enragé! Écoutons encore : — Ah! que vous me faites de mal! s'écriait la princesse. — Je ne me connais plus, répliquait le serviteur des autels. — Je vais m'évanouir, reprenait Tricolore. — Chère princesse, adorable

princesse, beauté vraiment divine, continuait le Grand-Instituteur en balbutiant, encore un moment de courage. — Ah! je suis morte, dit la princesse, en jetant un cri perçant. Le charme se rompit, le rideau disparut, la reine de tapisserie s'élança au col du Grand-Instituteur, en lui disant : Monseigneur, que j'ai d'obligation à Votre Grandeur! Elle passa ensuite devant Potiron et lui adressa ces mots : Je vous en fais mon compliment, mon gendre. Faut-il se faire écrire chez vous? poursuivit la fée Rusée. — Mon fils, continua la fée Rancune, vous n'êtes pas le seul. — Seigneur, dit le Grand-Instituteur, j'ai bien des grâces à vous rendre; je serai toujours à vos ordres, toutes les fois qu'il vous plaira d'augmenter le casuel de mon petit bénéfice. Potiron resta seul avec la princesse, à qui la connaissance n'était pas encore revenue. Pour la ranimer, il voulut lui tâter le pouls (chacun a sa méthode); elle crut apparemment que c'était le Grand-Instituteur. Elle lui serra la main, en disant : Ah! mon cher abbé! En même temps elle ouvrit les yeux. — Hé! quoi, c'est vous, Monsieur, reprit-elle; que faites-vous donc là? — Ce que je peux, Madame, répondit Potiron. Il avait toujours la répartie juste, Tricolore devint honteuse, le prince était embarrassé, mais il fut encore plus curieux. — Ah! ah! s'écria-t-il d'un air surpris, il n'y a plus ni roses ni piquants. Cet homme-là a d'excellents secrets! C'est apparemment, Madame, cette extirpation qui produisait vos plaisirs? — Précisément, répondit Tricolore. — Je le crois aisément, répliqua-t-il. Cela n'empêche pas que ce ne soit une fort belle opération; mais qu'a-t-il fait de tout cela? — Seigneur, dit la princesse, il a tout emporté, pour son cabinet d'histoire naturelle. — Au fond, cela est juste, reprit Potiron; c'est là ce qu'il entendait sans doute lorsqu'il m'a remercié d'avoir augmenté son casuel. A parler franchement, je n'en suis pas fâché.

Voilà bien de la besogne faite. Je sens que j'ai envie de dormir.

Le lendemain matin était consacré au cérémonial de la toilette. Lorsque Tricolore en fut débarrassée, après qu'elle eut essuyé toutes les visites des femmes de cour, qui ce jour-là plus que de coutume avaient regrimpé leurs appas et grimacé leurs mines; après qu'elle eut soutenu les regards malins de la reine et de la fée Rusée; après qu'elle eut entendu les plates équivoques de tous les courtisans, elle crut pouvoir consacrer l'après-dînée aux réflexions et au repos. A quoi une princesse peut-elle rêver? A ce qu'elle aime. Par conséquent, le prince Discret joua un rôle dans la tête de Tricolore (on verra bientôt ce que la tête emporte). Elle s'imaginait avoir tué son cher prince. Quel malheur d'avoir un amant qui était mort et d'avoir un mari qui ne pouvait pas, presque pas être vivant, sans cependant qu'elle fût veuve! Toutes ces méditations l'avaient conduite jusqu'à la fin du jour, lorsqu'on vint lui dire qu'un jeune homme sollicitait un moment d'entretien. — Un jeune homme! répliqua-t-elle d'une voix émue. — Oui, Madame, répondit-on; il ne paraît pas avoir plus de vingt ans. — Son âge m'attendrit, reprit-elle; qu'on le fasse entrer; je n'ai pas encore besoin de lumières. On introduisit le jeune homme dans l'appartement; mais il fut pris d'une faiblesse; il s'appuya sur un bureau et ne put prononcer que cette seule parole d'une voix éteinte : Ah! Mademoiselle. La princesse fut troublée. — Mademoiselle, reprit-elle, que veut dire ce mot? — Je me meurs, s'écria le jeune homme; vous êtes donc madame Potiron? — Qu'entends-je, ô ciel! dit Tricolore; quel son a frappé mes oreilles? Telle était la voix expirante de ce pauvre ver luisant, lorsqu'il me remerciait si poliment de l'avoir écrasé! mais plus je le considère, plus je crois le reconnaître. Dis-moi, as-tu toujours eu sur toi cette étoile précieuse? — Ah! dieux,

répliqua le prince, puisque vous êtes mariée, il n'est plus d'étoile pour moi. — Hélas! je n'en puis plus douter, s'écria Tricolore, c'est mon prince, c'est lui : il est encore en vie... — Il ne tiendrait qu'à vous de me la faire aimer ; mais je crains vos préjugés. — Je crois, Seigneur, interrompit Tricolore, que vous seriez mieux assis ; il vous sera plus commode de parler à tête reposée. — J'y consens, répondit Discret, pourvu que la vôtre n'en soit pas plus tranquille. Il prit un fauteuil, et Tricolore se mit sur sa chaise longue ; Discret reprit ainsi la conversation avec un air tendre et sérieux :

— Madame, puisqu'il faut vous nommer ainsi, je m'intéresse à Potiron. — Je reconnais votre générosité, répartit la princesse ; que voulez-vous faire pour lui ? — Lui épargner de la peine, poursuivit Discret. La princesse, qui avait beaucoup de pénétration, vit bien où le prince en voulait venir, et dit spirituellement : Seigneur, je reconnais votre délicatesse ; mais je fais mon devoir. — Remplit-il bien le sien ? reprit vivement Discret. La princesse ne répondit rien. — Ah ! je vois, continua le prince, que Potiron agit comme vous répondez. Quoi ! il n'est point en adoration devant tant de charmes ? En achevant cette phrase, Discret se jeta aux genoux de la princesse. — Prince, dit-elle, relevez-vous, je vous le demande. Votre attitude est respectueuse ; mais on prétend qu'elle est commode pour manquer de respect. — Ne le croyez pas, repartit Discret, et connaissez-moi mieux. Mon amour est fondé sur la plus parfaite estime. — Hélas ! répliqua Tricolore en soupirant, l'amour qui commence annonce l'estime et ment ; l'amour qui finit promet l'amitié, et manque de parole. — Voilà une maxime, reprit Discret, qui tire au précieux. Hé quoi ! seriez-vous déjà bel esprit ? Tricolore, Tricolore, ne vous occupez que de votre cœur.

Apparemment qu'il la pressa, car la princesse lui dit

avec vivacité : Monsieur, je vais sonner. — Hé! que ce ne soit que l'heure du berger, repartit Discret de la façon la plus tendre. — Non, non, j'ai trop dans mon cœur l'idée de la vertu. — J'ai vu un temps, répondit le prince, où j'y aurais du moins été en second. En prononçant ces mots, il jeta sur elle un regard expressif et lui serra la main. Tricolore en fut émue et se défendit ainsi : Ah! prince, mon cher prince, laissez-moi donc, je vous prie. Le prince ne la laissa point; mais lui donna un baiser convenable à la circonstance. — C'en est trop, s'écria la princesse, sortez et ne revenez jamais. Le prince fut anéanti et dit en tremblant : Madame, je vous obéirai.

Il était déjà dans l'antichambre, lorsque Tricolore, touchée de son état, se crut obligée de lui crier de loin : Prince, quand vous reverra-t-on? — Tout à l'heure, Madame, répliqua-t-il d'un air ressuscité. Mais Potiron entra, et Discret sortit, après avoir fait la révérence la plus respectueuse. Potiron crut que c'était pour lui. Un mari s'approprie les égards qu'on lui rend, et sa vanité est toujours de moitié avec sa femme lorsqu'il s'agit de le tromper.

Potiron salua le prince de la main et du ventre à la façon d'un financier. — Voilà un pauvre garçon qui a l'air trop sot, dit-il à la princesse; je gagerais que vous l'avez reçu froidement, peut-être brusquement, et cela n'est pas bien. Je ne trouve pas mauvais que vous fassiez les honneurs de chez moi, pourvu que vous n'en fassiez pas fuir les plaisirs. — Cet avantage, répondit Tricolore, n'est réservé qu'à vous.

Tandis que Potiron raisonnait si bien, la fée Rusée devinait plus juste sur monsieur son fils. Elle jugea dans ses yeux que s'il ne tenait pas le bonheur, il y touchait du moins. Il ne se comportait point en fat, qui d'un désaveu même fait une indiscrétion; il nia avec l'effronterie qu'en pareil cas on doit avoir et mentit comme un hon-

nête homme. — Vous ne voulez pas me confier où vous en êtes avec la princesse? reprit la fée. Je le saurai malgré vous, je n'ai que cela à vous dire.

En effet, dès qu'elle eut quitté le prince, elle jeta un enchantement sur tous les maris, dont l'effet devait être de leur donner une attaque de colique toutes les fois que les femmes auraient une faiblesse. Je crois que le lecteur est bien certain que les tranchées vont devenir un mal épidémique. Tricolore ne se doutait nullement que Potiron serait dans le cas d'en avoir. Elle se contemplait sans cesse dans sa vertu; elle se remerciait à tous moments de la rigueur qu'elle avait tenue à son amant : elle ignorait que d'y attacher tant de mérite c'était s'en étonner, et que cet étonnement est un commencement de défaillance. La vraie sagesse ne se sait gré de rien. Une femme indifférente résiste et s'en souvient à peine. Une femme tendre s'applaudit de ses refus, et s'en applaudissant, elle s'en rappelle l'objet, elle s'attendrit et finit par se rendre. En général, trop de réflexion sur la résistance est une préparation à la défaite. Tricolore, ayant formé le projet de la plus glorieuse défense, on va voir le succès de sa résolution.

Le lendemain, le prince Discret fit épier le moment de la sortie de Potiron, pour déterminer l'instant de sa visite. — Princesse, dit-il en l'abordant, vos yeux paraissent fatigués; ce qui prouve que Potiron a passé une bonne nuit. — Prince, répondit-elle, vous prenez là un ton qui ne vous va point; cela peut être une chose libre; elle n'est qu'entortillée. — L'explication n'en serait pas difficile, reprit le prince. Je vous en dispense, reprit promptement la princesse. De quoi parlerons-nous? — De vous, dit le prince. — Non, cela m'est suspect, répliqua-t-elle. — De Potiron? — Cela m'ennuierait. — De moi? continua le prince, sur un ton de roman. — Encore moins, dit vivement Tricolore : vous ne parlez de vous

que pour en venir à moi. — Je voudrais, poursuivit Discret, que ces deux choses se touchassent. — Vous allez vous embarquer, si je n'y prends garde, s'écria Tricolore. Tournons l'entretien sur une autre matière. Par exemple, apprenez-moi pourquoi Madame votre mère vous changea en ver luisant ; je n'en ai jamais senti la raison de préférence. — Cela est très simple, répondit le prince. Vous devez vous souvenir du temps où j'étais coq, et même ce fut vous, Madame, qui me fîtes l'honneur de me faire entrer en charge. — Abrégeons, dit Tricolore, en rougissant. — Volontiers, Madame. Vous vous rappelez, sans doute, que la fée Rancune allait me saisir : il fallait me faire disparaître, et ma mère n'y réussit qu'en me donnant la forme d'un très petit animal. — Elle fit sensément, continua la princesse; il y a tant de grosses bêtes dans le monde.

— Lorsque je fus vermisseau, reprit Discret, je me trouvai tout d'une venue; mais comme mon amour était inséparable de moi, tous mes esprits, toutes mes sensations se réunirent et se portèrent dans l'endroit où vous aperçûtes une espèce d'étoile. — Il est étonnant, repartit la princesse, combien cela vous donna de physionomie. — Madame, dit le prince, vous me surprenez; je n'avais point de visage; et puisqu'il faut vous parler net, mon étoile était sur la queue. — Je ne sais que vous dire, poursuivit Tricolore; mais, je vous le répète, vous aviez beaucoup de physionomie, et c'était là une heureuse étoile. — En effet, répliqua le prince Discret, il me souvient que vous me prîtes avec bonté entre vos doigts, vous me serrâtes avec amitié, vous me chatouillâtes; je remuai; vous craignîtes apparemment que je ne vous échappasse; vous appuyâtes votre pouce, et vous me fîtes le plaisir de me tuer le plus joliment du monde. — Je vous assure, dit Tricolore, que cela me fit une grande impression, et je sentis... — Vous ne saviez pas, inter-

rompit Discret, qu'en ces instants je redevenais homme de votre main.

La princesse resta quelques moments en méditation sur la dernière phrase du prince, et même quelques larmes humectèrent ses yeux. Discret, absorbé dans l'attention, et Tricolore dans la réflexion, gardaient, l'un et l'autre, un silence d'intérêt, présage certain d'un grand événement. Tricolore le rompit ainsi : Qui aurait pu penser que cet instant, qui vous rendait vos droits, acquérait à Potiron celui d'être mon époux ? — Si vous vouliez, Madame, dit le prince, de l'air le plus réservé, il y aurait un remède. — Et lequel ? répondit Tricolore.

— Madame, reprit le prince, dans la maison d'une princesse telle que vous il doit y avoir plusieurs charges ; Potiron est honoraire, je pourrais être d'exercice. — Je ne vous entends pas, répliqua Tricolore ; je veux faire de vous mon ami. — Que ce titre m'est cher ! s'écria le prince, en collant sa bouche sur la main de Tricolore. La princesse ne la retira point et répéta d'une voix mal assurée : Oui, vous serez mon ami.

Le prince leva la tête ; il s'aperçut que les joues de Tricolore étaient plus animées, et ses regards plus tendres. — Que le sentiment que vous promettez est doux ! poursuivit-il ; qu'il me rendra heureux ! — Vous m'en croyez donc capable ? continua la princesse. — Oui, sans doute, continua Discret, et vous avez dans les yeux un grand fond d'amitié. Il voulut en même temps la pencher sur la chaise. — Que prétendez-vous donc ? dit-elle ? — Une marque d'amitié. — Vous êtes extravagant, reprit-elle, d'un ton fâché. Je ne sais pourtant si elle était fâchée bien réellement ; car Potiron qui était au petit lever, fit dans ce même instant une grimace, dont la fée Rusée s'aperçut avec joie. — Qu'avez-vous donc ? lui dit-elle. — Madame, répondit-il, c'est une espèce de

tranchée. — Il faut prendre garde, reprit la fée; ces sortes de maux-là ont quelquefois des suites.

Revenons à Tricolore. Elle en imposa pour un moment à Discret; et comme elle était fort raisonnable, il vit bien qu'il fallait prendre le parti de lui parler raison, et voici comment il s'y prit : Oserais-je demander à Madame, en quoi elle fait consister l'amitié? — A faire tout ce qui dépend de soi, répliqua la princesse, pour obliger celui qui en est l'objet. Ainsi, reprit le prince, si je vous proposais d'aller bien loin pour me rendre service? — Je partirais sur-le-champ, dit vivement la princesse. — Madame, poursuivit Discret, je ne veux point vous donner tant de peine; je ne vous demande que de ne pas sortir de votre place. — Changeons de conversation, interrompit la princesse, vous ne savez pas raisonner.

— Madame, permettez-moi de vous faire encore une question : Je suppose que Potiron ait dans ses jardins un grenadier, et que ce grenadier ne porte qu'une grenade dont il vous a confié la garde. Je suis bien sûr que personne n'y touchera; mais je poursuis mon raisonnement. Je suppose encore que cette grenade est enchantée, qu'elle reste toujours la même, et que l'on peut détacher quelques grains sans en diminuer le nombre, et sans que la grenade perde rien de sa fraîcheur. Votre meilleur ami se présente, consumé d'altération, et vous tient ce discours d'une voix faible, mais touchante : Tricolore, princesse aimable, princesse bienfaisante, vous voyez, mon état; mon corps est desséché par une soif ardente, et prêt à succomber. Un grain, un seul grain de ce fruit délicieux arroserait mon âme et me rendrait à la vie; le maître de cet arbre n'en pourra pas souffrir de préjudice; il ne s'en apercevra seulement pas. Tricolore, que feriez-vous? Tricolore baissa les yeux, rougit, parut chercher se réponse et ne la pas trouver. — Vous vous

taisez, reprit le prince; ah! vous laisseriez mourir votre ami?

La princesse se troubla de plus en plus, et dit, en détournant la tête : Vous êtes insupportable. Le prince ne répondit que par exclamation : Ah! grand Dieu, que j'ai soif! Finissez, je vous prie, repartit Tricolore d'un ton faible qu'elle voulait rendre brusque; finissez, Monsieur. — Je vous dis que je meurs de soif, continua très vivement le jeune prince. Il y eut un débat suivi d'un silence; Tricolore l'interrompit par ces paroles entrecoupées : Discret! Discret!... Dans l'instant Potiron, qui était encore chez le roi, se roula sur le parquet, en criant : Ah! la colique! Ah! la colique! je me meurs!

Apparemment que cette heure était critique pour la vertu des femmes. L'appartement n'était rempli que de pauvres époux, qui faisaient des contorsions et des grimaces. Les uns se tenaient le ventre, les autres, malgré le respect du lieu, tombaient dans des fauteuils. La reine, qui aurait bien voulu donner la colique au roi, accourut, en disant : Mais qu'est-ce que c'est que ça? Le roi, selon sa coutume, ne savait que dire; la fée Rancune enrageait de tout son cœur, et la fée Rusée riait de tout le sien.

Cette première attaque cessa enfin et le calme revint. Toute colique venant de pareille cause a des intervalles certains. Le Grand-Instituteur, témoin d'un événement si étrange, dit qu'il fallait remercier les dieux de tout. Il fit ensuite une dissertation savante sur les coups du hasard. Le roi qui l'écoutait, se souvint, tandis qu'il était entrain de s'ennuyer, que c'était l'heure du conseil. Potiron l'y accompagna. Il s'agissait ce jour-là d'une affaire importante; on l'avait mise sur le bureau, et l'on était occupé à recueillir les voix, lorsque les tranchées reprirent à Potiron avec une grande violence. Les trois

quarts des conseillers tombèrent successivement dans la même crise, et l'on vit le plancher de la salle du conseil couvert de juges en convulsions, qui se culbutaient les uns contre les autres, et criaient à tue-tête, Potiron l'emportait sur eux tous et répétait alternativement avec le chœur : Ah ! le ventre! le ventre!

On voyait les perruques et les bonnets carrés épars ; et cependant, la plupart, quoique nu-tête comme des enfants de chœur, n'en étaient pas moins des têtes à perruque. Le roi envoya chercher le Grand-Instituteur et son premier médecin : ils entrèrent au conseil, précédés de la reine et des fées. Sa Majesté fit le rapport de la maladie ; le docteur prétendit que la cause en était dans la région du foie ; mais la fée Rusée le dépaysa, en lui disant : Plus bas, docteur, plus bas. Elle avoua tout bonnement que c'était un tour de sa façon. — J'ai parié, dit-elle, que je saurais tous ceux que les femmes joueraient à leurs maris, et j'ai jeté sur ceux-ci un charme qui leur donne la colique toutes les fois qu'on les attrape. C'est une petite plaisanterie de société.

Potiron ne put parler à force de fureur : il regarda fixement sa mère Rancune, et après un grand effort, il se mit à crier : Ah ! ma chère maman, alors je suis... je suis... Mais, Madame, poursuivit-il, en s'adressant à la fée Rusée, il faut être exécrable pour avoir une pareille idée. Comment, toutes les fois que j'aurai mal au ventre... ce sera une preuve certaine ?... — Achevez, dit la fée, que Madame votre épouse n'aura pas mal au sien.

En ce moment, Potiron fit une grimace, et le premier médecin lui dit, en lui tâtant le pouls : Seigneur, vous grincez des dents. — Il y a donc à parier, reprit le Grand-Instituteur, que la princesse fait un autre usage des siennes. — Oh ! parbleu, reprit Potiron, je n'entends pas la raillerie ; je sais un remède certain ; je vais trouver

ma femme, je l'enfermerai, et pour ce qui est de monsieur son prince, je lui... Ah ! chienne, s'écria-t-il en se jetant de nouveau par terre, ah ! quels tourments ! ah ! que je souffre ! ah ! maudite femme... — De la douceur, mon fils, de la douceur, dit la fée Rancune, respectez votre sexe. Mais il s'agitait de plus en plus ; il était en nage. Le premier médecin tira sa montre. Hé !... Monsieur le docteur, que faites-vous là ? lui cria le pauvre Potiron ? — Seigneur, répondit le premier médecin, je regarde ma montre pour savoir combien de temps durera l'opération.

Cette attaque ne finissant point : Madame, dit le patient à la fée Rusée, il faut que votre fils ait le diable au corps. — Seigneur, repartit la fée, en faisant la petite voix, il a toujours eu la bonté d'être au corps de toute ma famille. Mon fils a le talent de faire durer tant que l'on veut ces sortes de coliques ; c'est pour cela qu'à la cour il est fort à la mode.

Le roi des Patagons prit alors son air de dignité et s'exprima ainsi : Il serait pourtant à propos de faire cesser cette mauvaise plaisanterie. Dans ce moment, le Grand-Instituteur eut l'honneur d'avoir les yeux égarés et proféra ces paroles sacrées : *L'Esprit divin m'inspire : ces coliques ne cesseront que lorsque la reine et la princesse auront recouvré leurs prémices.* — Je ne les crois pas dans le chemin, repartit le monarque. — Me voilà décidément incurable, s'écria Potiron.

— Non, mon fils, non, mon cher enfant, interrompit la fée Rancune ; dès qu'il ne s'agit que de prémices de la reine et de la princesse, elles les recouvreront, et j'en suis caution. — Ma mère, dit Potiron, il faut que vous ayez un grand talent pour les choses perdues.

— Il y a dans les jardins du palais, reprit Rancune, une fontaine que j'ai enchantée ; ses eaux ont la vertu de rendre aux femmes ce qu'elles n'ont plus, et aux filles

ce qu'elles devraient avoir encore. Mais, je vous avertis, continua-t-elle, que la reine et la princesse ne reviendront dans cet état qu'à une condition bien différente : il faudra que la reine en fasse la galanterie au roi. — Je vous remercie, dit le monarque : enfin, je vais donc jouer un rôle. — Pour vous, mon fils, poursuivit la fée, si vous voulez que votre colique se passe, il faut que vous vous détachiez en faveur d'un autre, du nouveau trésor dont votre femme jouira. — Pourquoi non? répliqua Potiron. Je suis accoutumé à cela.

Rien de si tentant, ni de si dangereux que les remèdes que l'on ne connaît point. La fontaine enchantée devait être suspecte, puisqu'elle était indiquée par une fée qui n'était contente que lorsque les autres ne l'étaient pas; mais ce que promettaient ses eaux était bien séduisant. Tricolore s'y baigna, et fit bien; la reine l'imita, et fit mal. La première retrouva toute l'intégrité d'une fille de douze ans; mais sa mère tomba dans un piège que Rancune s'était bien donné de garde de déclarer. Cette fontaine avait le secret merveilleux qu'on avait annoncé; mais ce n'était que pour celles qui n'avaient jamais eu qu'un amant. Je ne parle point d'un mari : cela ne se compte point.

Elle produisait un effet tout différent sur les femmes qui avaient eu plus d'une affaire dans leur vie : ces eaux ne manquaient jamais de faire paraître empreints sur le corps les portraits de tous les amants que l'on avait eus; et pour ménager le terrain, ils n'étaient qu'en miniature, comme s'ils eussent été peints exprès pour être mis en bague. Les ressemblances étaient frappantes. La reine en fit la malheureuse épreuve, elle se plongea dans la fontaine avec confiance; elle fut confondue lorsqu'en sortant elle se vit si bien meublée; elle reconnut tous ses amis; elle fit l'impossible pour les effacer de là, comme ils l'étaient de son cœur. Plus elle se bai-

gnait, plus les couleurs devenaient vives; les proportions étaient gardées; tous les dessins exacts; les nuances bien ménagées; c'étaient autant de chefs-d'œuvre de peinture. La reine, qui n'était pas connaisseuse, ne sentit point le prix de ce nouveau mérite; elle questionna sa fille; elle s'étonnait qu'elle n'eût pas le portrait du Grand-Instituteur; mais comme la princesse l'avait reçu par nécessité, il n'en paraissait nulle trace.

Le charme n'exprimait que les portraits de ceux qu'on avait eus par goût. Elle était dans cet excès de trouble lorsqu'on vint lui annoncer le roi. Ce monarque venait la chercher avec impatience; elle fit une résistance qui, pour la première fois de sa vie, ne fut pas mal jouée. Une pudeur d'amour-propre lui monta au visage : elle se rappelait que son époux avait plus de curiosité que d'activité, et c'était, dans le cas présent, tout ce qu'elle craignait. Elle hésitait, elle balbutiait, et le roi crut qu'elle minaudait; ses désirs en redoublèrent, il lui donna la main et la traîna dans son appartement.

A peine y fut-elle que sa crainte devint excessive. — En vérité, Seigneur, lui dit-elle, il me semble qu'à nos âges... cela n'est pas raisonnable. — Que parlez-vous d'âge, Madame? répondit le roi; la fontaine vient de l'effacer. Vous me paraissez plus belle, plus jeune, plus fraîche que le jour où je vous épousai : votre printemps est revenu, et je sens qu'il a ramené le mien. En cet instant, il lui prit une vivacité de jeune homme. — Seigneur, dit la reine en le repoussant, quoi! malgré les lumières? — Comment? repartit le roi, voilà une fontaine miraculeuse, elle donne de la modestie; mais je vous connais, et vous me saurez gré de ne la pas ménager. La reine tomba en faiblesse, et le monarque s'écria : Ah! bon Dieu! que de portraits! Eh! mais, mais je connais toutes ces figures-là.

Voilà toute ma petite écurie; voici les pages de ma

chambre; voici celui-ci; voici celui-là; oh! oh! voilà mon gendre aussi; en vérité, il est parlant; c'est bien la chose la plus singulière que j'aie vue de ma vie. La reine reprit ses sens et vit le roi occupé à regarder avec son gros verre pour examiner mieux. — Votre Majesté, dit-elle, doit être bien surprise! Extrêmement, Madame; vous savez que je suis amateur. Tous ces portraits-là sont fort bons, au moins; vous figureriez très bien dans le cabinet d'un curieux, et je pense qu'il faut vous exposer au salon.

— Sire, reprit la reine, vous devez savoir combien mes amis me sont chers : j'ai prié une fée de faire en sorte que j'en eusse tous les portraits; je ne m'attendais pas qu'elle les placerait là. Je trouve cela très commode, dit le roi, cela ne remplit point les poches. Mais, poursuivit-il, je suis scandalisé d'une chose parmi tous ces petits portraits; je ne vois point le mien, et je remarque que tous vos amis sont des enfants de quinze à vingt-cinq ans au plus! — Seigneur, répliqua la reine, je crains tant de les perdre que je les prends toujours les plus jeunes qu'il m'est possible. — Il me vient une idée, interrompit le roi; je voudrais avoir des estampes de tout cela; je serais curieux de vous faire graver, comme la chapelle des *Enfants trouvés*. Le Grand-Instituteur est un fort joli graveur, je vais le mander, je veux le consulter.

Malgré la reine, le Grand-Instituteur parut; le premier coup d'œil le frappa. Voilà, s'écria-t-il, une galerie dans un goût nouveau; ce que j'y trouve de charmant, c'est que tous ces châteaux se portent aisément; c'est ce que, nous autres savants, nous appelons communément des *Veni mecum*. — Cela fera une jolie suite de portraits, dit le roi. Alors l'Instituteur fit cette demande à la reine : Comment Votre Majesté désire-t-elle que je la grave? Est-ce au burin ou à l'eau-forte? — Monsieur l'Institu-

teur, repartit la reine, eh! pour Dieu! mêlez-vous de vos affaires. — Il me paraît, répondit le Grand-Instituteur, que bien des gens se sont mêlés des vôtres : je ne demande pas mieux que de tirer ces estampes ; mais, en conscience, ce n'est pas au roi à faire les frais des planches.

— Je vous entends, dit le roi, parce que j'ai bien de l'esprit : ces petits amis-là m'ont l'air d'avoir été autant d'amants. — Je le croirais assez, poursuivit l'Instituteur; c'est une méchanceté de la fée Rancune; et le Grand-Instituteur, en attendant, examina les portraits en détail. — En voici, dit-il, de très jolis : il ne sont qu'au crayon; mais les attitudes sont plaisantes ; ce sont de vrais Klinchetel. Rancune arriva. — Nous admirons votre ouvrage, dit le roi; vous avez eu, je vous l'avoue, une idée bien extraordinaire. — J'ai voulu savoir, répondit la fée, s'il y avait une femme irréprochable, et j'ai imaginé l'enchantement de la fontaine. S'il s'en trouve une seule, poursuivit-elle, qui n'ait pas un petit portrait sur le corps, tous ceux de la reine disparaîtront. — C'est une expérience à faire, s'écria la reine, et elle sera d'autant plus facile que presque toutes les femmes se sont baignées. Il n'y a qu'à les faire passer dans la salle des Suisses, et nommer visiteur le Grand-Instituteur.

— Madame, répliqua celui-ci, c'est un droit attaché à ma place; mais je veux de la décence et j'exige que la visite se fasse dans ma petite maison. La proposition fut acceptée : chaque femme, sans lui en dire la cause, fut appelée et reçue en son rang. Le visiteur s'acquittait de son emploi avec toute l'attention possible; il débutait toujours par cette phrase : *Madame, permettez-moi de voir s'il n'y a pas quelque chose là-dessous.* Cela ne manquait jamais : c'étaient perpétuellement des femmes à tiroir. La reine crut que les coquettes pourraient rompre le charme, mais le saint visiteur observa que la

seule différence était dans la peinture, et que les portraits de leurs amants n'étaient jamais qu'en pastel. Il prit le parti de les envoyer chez Loriot, pour les faire fixer.

On fit venir une dévote célèbre, qui ne sortait guère d'un temple dont elle était voisine ; elle marchait gravement, parlait froidement, sentait vivement, et ne regardait qu'en dessous; c'était la réputation la plus imposante du royaume.

Le Grand-Instituteur représenta que vraisemblablement cette femme n'était pas dans le cas de l'épreuve. La vertu, dit-il, va rarement à la fontaine, ou par négligence, ou parce qu'elle n'en a pas besoin, ou parce qu'elle ne fait pas usage du privilège qui y est attaché. On risqua l'aventure : la dévote fut interdite lorsque le visiteur lui tint ce discours ; Madame, votre vertu va dans l'instant recevoir le plus grand éclat; permettez que je vous visite. — Insolent ! s'écria la dévote. — C'est ma charge, Madame... — Je vous donnerai un soufflet. — C'est ce qu'il faut voir, répliqua-t-il.

Notre sainte pique, frappe, égratigne, mord; le visiteur ardent tient ferme, pousse et triomphe. — Oh! oh! s'écria-t-il, me voici en pays de connaissance; voilà les portraits de tous nos bons amis. Je reconnais tous les novices et les jeunes profès du temple où vous allez. Voici le procureur général; ici c'est le recteur, qui n'est pas nommé ainsi pour rien, à ce qu'il me paraît. Mais, mais en vérité, Madame, cela est très édifiant; votre corps a l'air d'une congrégation. J'aperçois cependant un cadre qui n'est pas rempli, cela fait un mauvais effet; j'ai envie d'y mettre ordre. — Ah! monseigneur, répondit la dévote, en se mettant les mains sur le visage, n'abusez pas de votre charge. Ah! que faites-vous! rien ne vous arrête; je n'oserai pas voir la lumière après

cette aventure... Ah! monseigneur, ah! que vous avez un grand... talent pour peindre. Le Grand-Instituteur fut un héros... aussi se trouva-t-il dans le cadre en habit de cérémonie. Tous les petits portraits avaient changé d'attitude, et paraissaient, avec respect, prosternés autour de lui. Le Grand-Instituteur fit conduire honorablement chez lui cette femme célèbre et jugea à propos de finir ses visites.

Le prince Potiron, qui était délivré de sa colique, prit son parti sur Tricolore. Tous les oracles, qui avaient paru contradictoires, se trouvèrent vérifiés. Le prince Discret avait eu la princesse en qualité d'amant, et ne l'avait pas eue en qualité de mari; c'était tant mieux pour elle. Potiron ne l'avait eue que comme un sot, et même n'en profita point; ainsi il l'eut et ne l'eut pas : elle lui avait apporté ses prémices, et cependant avait eu dix-sept enfants. Discret, par le moyen de la fontaine enchantée, avait cueilli cette fleur si précieuse. quoiqu'il eût été prévenu par le Grand-Instituteur. Il avait reçu la mort de sa maîtresse, et ç'avait été tant mieux pour lui. Potiron avait eu la colique bien serrée.

Après de si grands événements, les deux fées allèrent dans d'autres cours; le roi continua de végéter dans la sienne, et la reine passa son temps à se faire achever de peindre.

HISTOIRE

DE LA

FÉLICITÉ

Amsterdam (Paris)

1751

HISTOIRE DE LA FÉLICITÉ

Raynal écrivait, à la date du 12 juillet 1751 :

« M. l'abbé de Voisenon vient de nous donner l'*Histoire de la Félicité*. Les pensées, les tours et les expressions que vous trouverez dans cette brochure sont une copie fidèle des sociétés à la mode ; c'est le même esprit et le même ton. L'auteur, qui est l'homme du royaume le plus frivole et un des plus à la mode, vient de m'envoyer deux contes, un peu libres, que je vais transcrire ici (1). Peut-être n'y a-t-il pas trois personnes dans Paris qui les aient :

SERMON CONTRE LA CHAIR

O mes chers paroissiens ! ô brebis déplorables !
S'écriait un curé prêchant contre la chair ;
Si ce péché qui vous met en enfer
Avait des moments plus durables,
S'il pouvait se perpétuer
Cent ans, cinquante, dix, un seulement sans pause,
Même pendant un mois sans discontinuer,
Du moins ce serait quelque chose ;

(1) Les deux contes cités par Raynal ne figurent pas dans les *Œuvres de Voisenon* publiées et 1781.

Mais en bien moins de temps vous êtes condamnés.
O nature fragile! ô faiblesse de l'homme!
Savez-vous en combien votre arrêt se consomme?
Je vous en avertis, pécheurs infortunés.
Et zague, zague, zague, et vous voilà damnés!

LE BRÉVIAIRE

Conte.

La veuve d'un libraire, habitant à Ruelle
Pendant le temps de la belle saison,
Était pleine d'amour pour la religion;
A tout ministre saint elle marquait du zèle.
Un matin, elle alla chez le curé du lieu,
Le prier pour dîner, et retourna chez elle.
A sa parole exact, le serviteur de Dieu
Vers le midi vint à paraître;
Mais, pressé par certain besoin,
Sans réfléchir, sans s'écarter plus loin,
Il s'arrêta tout juste au bas de la fenêtre.
La dévote s'en aperçut.
Elle ne traita point cette affaire de crime,
Même on dit que pour lui dès lors elle conçut
Des sentiments établis sur l'estime.
Le bon pasteur à peine fut entré
Qu'on servit le dîner. Soudain d'un air affable
Notre veuve lui dit en se mettant à table :
« Lavez vos mains, mon cher curé.
— Madame, assurément, rien n'est moins nécessaire,
Répondit-il, je n'ai touché que mon bréviaire.
— Qu'il est beau! cria-t-elle, il fait du bien aux yeux;
J'aimai de tous les temps un si gros caractère,
Pour en faire l'office unissons-nous tous deux,
Nous en aurons bien plus de goût pour la prière (1). »

Le conte de la *Félicité* est si bien une copie fidèle des sociétés à la mode qu'il est directement inspiré, de l'aveu même de son auteur, par l'un des plus grands cénacles d'amour du commencement du dix-huitième siècle. l'*Ordre hermaphrodite ou les Secrets de la sublime féli-*

(1) *Correspondance de Grimm*, t. IV, p. 75.

cité. Grâce aux indiscrétions de quelque adepte anonyme de cette société, nous sommes un peu au courant de ces mystères, qui du reste ne sont pas sans intérêt.

A ses débuts, l'ordre parut menacé de sombrer pour avoir ouvert trop largement les portes de ses temples.

« A peine l'Ordre de la Félicité eut-il été renouvelé en France et porté à Paris que tout le monde voulut en être; le titre seul, qui semblait faire un éloge parfait, lui attira d'abord un nombre infini de prosélytes; bien des personnes du premier rang demandèrent avec instance à être reçues, et les raisons de ne pas les refuser l'emportèrent sur celles qui eussent pu les exclure ou les admettre avec distinction, en observant les règles ordinaires. A la vérité, on ne satisfit réellement et de bonne foi qu'à ceux dont le zèle sage et modéré se soumit aux épreuves; mais pour n'aigrir personne, on feignit de recevoir tout le monde avec une certaine distinction; c'est-à-dire que tous ceux qui voulurent absolument être trompés le furent effectivement.

L'adresse avec laquelle on donna l'apparence pour le fait eut tout le succès qu'on pouvait désirer. Les Félicitaires qui ne l'étaient que de nom amarrèrent l'ancre qu'un des leurs avait imaginée, je ne sais trop pourquoi, et aussitôt les vrais Félicitaires les imitèrent pour ne donner aucun soupçon : on fit de part et d'autre les mêmes signes, on parla le même langage, jamais schisme ne fut mieux concerté d'une part et moins suspecté de l'autre. Les patentes que le grand-maître fit graver, et qui furent également distribuées à tous, cimentèrent le mieux du monde cette ridicule alliance de vrais et de supposés Félicitaires.

Les Chevaliers de l'Ancre (c'est ainsi que je nommerai ceux qui n'étant nullement Félicitaires se sont jusqu'ici flattés de l'être) n'avaient ni lois, ni constitution, ni statuts; un formulaire de réception le plus mal dirigé du

monde leur tenait lieu de tout. Ils recevaient indistinctement tout le monde; bientôt la livrée parvint au grade suprême de Chef d'Escadre et la grisette se nicha dans le tabernacle (1). »

C'est sans doute ce qui a pu faire croire à l'existence, à la même époque, d'un *Ordre de l'Ancre*, qui n'était en réalité que l'extension illusoire de celui de la *Félicité*. Quant à ce dernier, il ne devait pas tarder, grâce à une savante direction, à reprendre la bonne voie où il allait trouver le succès et le bonheur les plus complets.

C'est en 1740 et 1750 que se constitua la secte des Félicitaires dont les adeptes prenaient l'engagement de se rendre mutuellement heureux dans toutes les circonstances où il serait en leur pouvoir de le faire, et sans rien ménager d'eux-mêmes. Ce n'était pas une sombre franc-maçonnerie entourant ses cérémonies d'un mystérieux appareil : tout au contraire y était fait pour le sourire, pour la joie, pour l'allégresse. Cependant, pour assurer le secret de leur union, pour donner aussi sans doute le piment de quelque mystère à leur association, les Félicitaires adoptèrent un vocabulaire spécial emprunté à la marine et dont voici les principaux termes, ceux qui serviront à comprendre les allocutions, procès-verbaux ou chansons de l'Ordre que des anonymes nous ont transmis :

Agrès, habillements.
Aiguille, regard.
Aimant, esprit.
Antennes, épaules.
Armateur, homme entreprenant.
Ballots, lettres.

(1) *Apologie de la Félicité* (1746).

Bas bord, côté gauche.
Bâtiment, le corps.
Belandre, folle, sotte ou impertinente.
Bouline (*aller à la*), cacher son jeu.
Boussole, les yeux.
Cabestan, les reins.
Câble, cordon de l'Ordre.
Cale, le ventre.
Caler, aller doucement.
Calotte (*faire*), tomber.
Cargaison (*avoir la*), une femme grosse.
Chaloupe, petite fille.
Chaloupe de haut bord, grande fille.
Chantier, lit.
Cordages, cheveux.
École de marine, lieu de rendez-vous.
Embarquer (*s'*), mener une intrigue.
Entrepont, l'estomac.
Falotte, agacerie.
Fers (*être aux*), être amoureux.
Flûte, grosse femme.
Frégate, petite femme.
Frégate de haut bord, grande femme.
Gaillard (*le*), la table de la gorge.
Galiotte à bombes, dévote.
Goudron, fard.
Gouvernail, croupion.
Grapin, main.
Grosse mer, mauvaise humeur.
Hisser une frégate, enlever une femme.
Huniers, cabarets.
Lest (*bon*), argent.
Mât (*grand*), le corps.
Mât de misaine et d'artimon, les bras.
Misaine, le devant d'une chemise.

Paquebot, commissaire chargé des dépêches.
Pilotes, gens à bonne fortune,
Pointer la carte, examiner un endroit.
Pomper, pisser.
Ponton, sot,
Port, c..œur.
Porte-voix, bouche.
Pouppe, derrière.
Prendre des ris, lever jupe ou robe.
Promontoire, tétons.
Proue, visage.
Rade, ville ou domicile, appartement.
Rames, bras et jambes, membres.
Relingue, cordon de jupe ou ceinture de culotte.
Remorquer, tirer quelqu'un à soi.
Sabord, poche.
Sondes, doigts.
Tribord, côté droit.
Vaisseau, homme.
Voguer de conserve, partie carrée.
Voile, chemise.
Voile d'artimon. derrière d'une chemise (1).

Tous les secrets de l'Ordre résident dans une bienheureuse navigation pour aborder l'île, cette merveilleuse île de la Félicité, toujours demeurée invisible aux yeux de tous les peuples qui, dans tous les temps, l'ont recherchée et, faute de l'avoir trouvée, se sont enfermés dans une volupté grossière et toujours insipide.

Il n'est pas difficile de démêler, dans ce jargon mystico-voluptueux, les aspirations des Félicitaires et de

(1) *Dictionnaire de l'Ordre de la Félicité*. s. l. n. d.

comprendre que leur excursion maritime ressemble, à s'y méprendre, à l'embarquement pour Cythère.

L'Ordre a quatre grades : *mousse*, *patron*, *patron-salé* et *chef d'escadre*.

Chacun de ces gradés possède des attributs, des signes et des mots distinctifs, à allure mystérieuse. Cependant le mystère du Patron-Salé est assez clair et significatif pour laisser comprendre qu'il sert, à l'occasion, d'enseigne à l'Ordre tout entier. Ce dignitaire a pour attribut un parterre, dans lequel se trouvent six fleurs :

Quelle est la première ? — *Le Fenouil.*
— la seconde ? — *L'Orange.*
— la troisième ? — *La Violette.*
— la quatrième ? — *La Damasine.*
— la cinquième ? — *La Renoncule.*
— la sixième ? — *L'Épine-Vinette.*

« Les fleurs de ce jardin composent le mot du Patron-Salé, excepté la quatrième fleur qui doit être la *Tubéreuse ;* comme son odeur n'est pas du goût de tout le monde, j'ai cru pouvoir la supprimer et en substituer une autre à la place ; ceux qui ne craignent point les odeurs trop fortes peuvent l'y remettre, alors ils verront le jardin et le mot dans toute sa régularité (Foutre) (1).

Malgré tout le mystère dont s'entourait certainement l'Ordre de la *Félicité*, cette fine mouche de *Gazetier cuirassé* en parle à deux reprises dans son recueil d'indiscrétions poivrées.

(1) Voir *Apologie de la Félicité* (1743). — *L'Ordre hermaphrodite ou les Secrets de la sublime Félicité*, au Jardin d'Éden, chez Nicolas Marin, au Grand Mât, 1748. — *Formulaire du cérémonial en usage dans l'Ordre de la Félicité*, s. l., 1745. — *Les moyens de monter au plus haut grade de la marine sans se mouiller*, 1748. — Voir aussi Jean Hervez, *Les Sociétés d'amour au XVIIIe siècle*, Paris, 1906.

L'Ordre de la *Félicité*, dit-il, commence à se relever par les soins du Grand-Maître, qui est un homme d'une conduite irréprochable, quoiqu'il ait beaucoup de dettes, très peu de fortune, et une réputation fort équivoque : on le cite pour avoir les plus gros yeux de Paris, les gens les plus mal vêtus, le Suisse le plus malpropre et la plus vilaine petite maison qu'il y ait au monde ; elle est située dans un marécage, près le boulevard des Invalides.

Les marques de l'Ordre de la Félicité sont une ancre avec les deux lettres F. S. Le marquis de Chambonas (1) en fut instituteur et permit aux femmes de se le conférer entre elles, à des conditions à peu près semblables à celles des chevaliers. L'auteur prie les gens qui en sont de lui faire savoir dans quel temps cet ordre fut institué, de lui envoyer copie des statuts. La réception pour les deux sexes est uniforme, c'est une initiation philosophique, ou à peu près. »

Ailleurs le *Gazetier* nous parle de Mlle Bèze, « arrivée à Paris il y a quatre ans avec une recommandation du duc de Villars, et qui tient aujourd'hui à tous les grands seigneurs de la cour ; elle a entre autres la confiance intime du duc de Bouillon, du comte de Noailles et de quelques autres dévots, qui se relâchent en sa faveur de leur aversion pour le beau sexe. » Cette lettre de recommandation, ajoute-t-il, « était commune à tout l'*Ordre*

(1) C'est sans doute le même marquis de Chambonas qui devait épouser, pour raccommoder sa fortune, Mlle de Langeac, fille de la trop fameuse dame Sabatier et de son vieil amant le duc de Vrillière. En sa qualité de libertin de marque, il croyait peu à la vertu des femmes ; et sur des soupçons mal fondés d'infidélité conjugale, il fit subir un jour les plus cruels traitements à la marquise, qui demanda vainement sa séparation de corps et de biens. Bien que ses qualités d'esprit et de cœur prévinssent en sa faveur, le Parlement la condamna à un an de clôture sévère en lui donnant à choisir, au bout de ce temps, entre la vie auprès de son mari ou le couvent. (*Correspondance secrète*, 11 janvier et 16 septembre 1775.)

de la Félicite, auquel elle a été initiée par le duc, qui lui a appliqué les marques de l'Ordre lui-même. (1). »

L'ouvrage de Voisenon, inspiré de cette évangélique institution, parut à Amsterdam (Paris), en 1751 et fut réimprimé en 1763. P.-J.-B. Nougaret l'a reproduit, mais avec quelques changements. dans *Les quatre générations ou Les confidences réciproques* (Paris, 1803, 2 vol. in-12).

(1) *Le Gazetier cuirassé*, pp. 136, 176.

Histoire de la Félicité

La Félicité est un Être qui fait mouvoir tout l'univers; les Poètes la chantent, les Philosophes la définissent, les petits la cherchent bassement chez les Grands, les Grands l'envient aux petits, les jeunes gens la défigurent, les vieillards en parlent souvent, sans l'avoir connue; les hommes, pour l'obtenir, croient devoir la brusquer; les femmes, qui ordinairement ont le cœur bon, essayent de se l'assurer en tâchant de se la procurer, l'homme timide la rebute, le téméraire la révolte, les prudes la voient sans pouvoir la joindre, les coquettes la laissent sans la voir; tout le monde la nomme, la désire, la cherche; presque personne ne la trouve, presque personne n'en jouit; elle existe pourtant, chacun la porte dans son cœur et ne l'aperçoit que dans les objets étrangers. Plus on s'écarte de soi-même, plus on s'écarte du bonheur: c'est ce que je vais prouver par l'histoire d'un père et d'une mère qui, revenus de leurs erreurs, en firent le récit à leurs enfants et sacrifièrent leur amour-propre au désir de les instruire.

Thémidore et Zélamire étaient deux époux qui s'étaient mariés par convenance, s'étaient estimés sans s'aimer, et en avaient aimé d'autres sans les estimer. Ils avaient eu des enfants, par amour pour leur nom, s'étaient ensuite négligés par dissipation, et s'étaient fait des infidélités réciproques; le mari par air et par mode, la femme par vanité et par vengeance.

Histoire de la Félicité

La Félicité est un Être qui fait mouvoir tout l'univers; les Poètes la chantent, les Philosophes la définissent, les petits la cherchent bassement chez les Grands, les Grands l'envient aux petits, les jeunes gens la défigurent, les vieillards en parlent souvent, sans l'avoir connue; les hommes, pour l'obtenir, croient devoir la brusquer; les femmes, qui ordinairement ont le cœur bon, essayent de se l'assurer en tâchant de se la procurer, l'homme timide la rebute, le téméraire la révolte, les prudes la voient sans pouvoir la joindre, les coquettes la laissent sans la voir; tout le monde la nomme, la désire, la cherche; presque personne ne la trouve, presque personne n'en jouit; elle existe pourtant, chacun la porte dans son cœur et ne l'aperçoit que dans les objets étrangers. Plus on s'écarte de soi-même, plus on s'écarte du bonheur: c'est ce que je vais prouver par l'histoire d'un père et d'une mère qui, revenus de leurs erreurs, en firent le récit à leurs enfants et sacrifièrent leur amour-propre au désir de les instruire.

Thémidore et Zélamire étaient deux époux qui s'étaient mariés par convenance, s'étaient estimés sans s'aimer, et en avaient aimé d'autres sans les estimer. Ils avaient eu des enfants, par amour pour leur nom, s'étaient ensuite négligés par dissipation, et s'étaient fait des infidélités réciproques; le mari par air et par mode, la femme par vanité et par vengeance.

L'âge les rassembla ; ils reconnurent leurs erreurs en cessant de les faire aimer aux autres ; l'amour-propre leur avait donné des faiblesses, l'amour-propre les en avait corrigés; ils avaient cherché le monde pour y trouver des louanges, ils l'avaient quitté pour éviter des ridicules; ils s'étaient désunis par ennui, ils s'étaient réunis par ressource.

Ils formèrent tous deux le même projet sans se le communiquer : c'était de faire tourner leurs fautes au profit de leurs enfants. Thémidore voulut raconter ses aventures à son fils Alcipe, pour lui faire connaître les écueils du monde. Zélamire voulut faire part des siennes à sa fille Aldine, pour lui en faire éviter les dangers.

C'est, je crois, la meilleure façon d'instruire des enfants. Il y a apparence qu'elle devint à la mode, car les jeunes gens ne font sans doute tant de sottises que pour amasser des matériaux pour la perfection de leurs descendants.

Voici le récit de Thémidore à son fils :

Histoire de Thémidore.

Depuis longtemps, Alcipe, je désire de vous ouvrir mon cœur et de vous marquer ma confiance, bien moins en vous donnant des conseils, qu'en vous découvrant mes fautes; vous oublierez les uns, vous retiendrez les autres; des préceptes sont plus difficiles à suivre que des défauts à éviter: un modèle de vertu fait souvent moins d'impression qu'un modèle d'imprudence.

J'ai été jeune: mon père, qui était plus rigide qu'éclairé, me donna une éducation dure et me dégoûta de la raison, en me l'offrant avec trop de sévérité; il intimida mon esprit au lieu de l'éclairer, et dessécha mon cœur à

force de réprimandes, au lieu de le nourrir et de le former par la douceur.

Les premières leçons qu'on donne aux enfants doivent toujours porter le caractère du sentiment; l'intelligence du cœur est plus prématurée que celle de l'esprit; on aime avant que de raisonner, c'est la confiance qu'on inspire qui fait le fruit des instructions qu'on donne.

Mon père n'en usa pas ainsi. Le titre de père me donna plutôt une idée de crainte que de tendresse, la contrainte où j'étais me fit prendre un air gauche qui ne me réussit pas; quand je débutai dans le monde, mes raisonnements étaient assez justes, mais dépouillés de grâces, et bien souvent la bonne compagnie ne juge de la solidité de l'esprit que par son agrément.

Mon père m'avait présenté dans quelques maisons, et m'avait répété bien des fois que le point essentiel pour réussir était d'être complaisant; mais pour l'être, sans passer pour un sot, il faut de l'usage du monde dans celui qui a de la complaisance, et du discernement dans ceux qui en sont les objets; il faut qu'on sache gré à quelqu'un de se prêter aux goûts différents des sociétés, et l'on ne peut pas lui en savoir gré qu'on ne lui en suppose de contraires qu'il sacrifie; vous êtes assez payé de vous plier à la volonté d'autrui, lorsqu'on est persuadé que vous pouvez en avoir une à vous.

Mon esprit était trop intimidé pour me faire sentir cette distinction, les gens chez qui j'étais reçu étaient trop bornés pour l'apercevoir; j'y allais tous les jours faire des révérences en homme emprunté, des compliments en homme sot, et des parties d'ombre en homme dupe. En un mot, je les ennuyais avec toute la complaisance possible, ils me le rendaient avec toute la reconnaissance imaginable.

Ce genre de vie me déplaisait fort, lorsqu'un jour de grande assemblée je crus, au milieu de trente visages

hétéroclites, découvrir une femme qui, sans tirer à conséquence pour le lieu où elle était, avait une figure humaine; je la regardai, elle le remarqua ; je rougis, elle s'approcha; je n'ai jamais été si embarrassé ni si flatté; elle avait bien cinquante ans, mais je n'en avais que vingt ; ainsi elle était jeune. La conversation s'anima, c'est-à-dire, elle parla beaucoup, et je répondis fort peu ; mais comme tous mes monosyllabes servaient de liaison à ses phrases, cela pouvait s'appeler une conversation. Je me souviens qu'elle me fit des avances très marquées, Je lui trouvai de la raison, elle en fut flattée parce qu'elle en manquait. J'eus le secret en peu de mots de dire plusieurs sottises; elle loua mon esprit; j'en fus enchanté parce que personne ne m'en trouvait. L'amour-propre usa nos chaînes, il en forme bien plus que la sympathie; et voilà pourquoi elles durent si peu, c'est qu'on cesse de se flatter à mesure qu'on se connaît, et les liens se relâchent à mesure qu'on néglige le principe qui les a serrés.

J'eus la hardiesse le troisième jour de lui offrir la main pour la ramener chez elle ; elle l'accepta, et je fus saisi de crainte dès l'antichambre. C'était mon premier tête-à-tête ; cela me paraissait une affaire décisive pour ma réputation ; je n'avais jamais rien à dire, et je voulais toujours parler ; je cherchais au loin des sujets de conversation, et je ne prenais point le style de la chose ; j'étais fort respectueux, parce que je ne connaissais pas son caractère ; elle était fort prévenante, parce qu'elle ne connaissait pas le mien.

Enfin, après plusieurs propos vagues et forcés, qui marquent plus la disette d'esprit que le silence, nous arrivâmes à sa porte; je prenais déjà congé d'elle lorsqu'elle me dit que l'usage de monde exigeait que je la reconduisisse jusqu'à son appartement.

— Madame, lui répondis-je très spirituellement, je n'osais prendre cette liberté-là. — Ah! vous le pouvez,

Monsieur, poursuivit-elle ; je ne crains point les jeunes gens. — Madame, répartis-je un peu décontenancé, vous êtes bien polie. En entrant dans sa chambre elle se jeta sur un sopha et me dit : J'en use librement avec vous, mais je compte sur votre amitié. — Vous avez raison, Madame, lui dis-je, je serais fâché de vous importuner, — Quel âge avez-vous ? dit-elle. — Vingt ans, lui répondis-je. — Ah ! bon Dieu, qu'il fait chaud aujourd'hui ! reprit-elle. — Madame, lui dis-je aussitôt, si vous voulez, je vais ouvrir la porte ? — Gardez-vous-en bien, répliqua-t-elle, il n'y a rien de si malsain ; vous n'avez que vingt ans, dites-vous ? En vérité, vous êtes bien avancé pour votre âge.

— Ah ! Madame, lui répondis-je, vous avez la bonté de dire cela parce qu'il y a longtemps que vous êtes amie de ma mère. — Mais voilà précisément ce qui n'est point, s'écria-t-elle avec aigreur ; nos âges sont si différents ! je ne l'en estime pas moins cependant. Et dites-moi, je vous prie, êtes-vous fort répandu ? Avez-vous beaucoup de connaissances ? — Je vais tous les jours dans la maison où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. — C'est bien fait, dit-elle, ce sont de si bonnes gens ; il est vrai qu'ils ne sont pas excessivement amusants, mais en vérité leur commerce est sûr ; je m'en accommode assez, car je hais tant la jeunesse ; j'entends par la jeunesse tous ces petits messieurs que les femmes gâtent si bien et je ne sais pas ce qui leur en revient ; car ils sont la plupart si sots dans le tête-à-tête et si avantageux en compagnie ; je vous distingue beaucoup au moins, en vous recevant seul. — Madame, assurément, lui dis-je, je n'en abuserai pas. — Je le vois bien, reprit-elle ; je suis assurée qu'il n'y a pas un jeune homme qui à votre place n'eût déjà été impertinent ; mais je dis fort impertinent. — Je serais bien fâché, repris-je, que cela m'arrivât. — Je ne suis point bégueule, continua-t-elle, et je

n'exige pas qu'on soit toujours avec moi prosterné dans le respect : pourvu qu'on ne me manque point, voilà tout ce que je demande. Dites-moi, mon cher ami, n'avez-vous jamais été amoureux? — Non, Madame, lui répondis-je, car mon père ne veut me marier que dans deux ans. — Assurément, dit-elle, il doit être bien content d'avoir un fils aussi fermé que vous l'êtes. Cependant, poursuivit-elle, je ne verrais pas un grand inconvénient que vous vous prissiez d'inclination pour quelque femme, pourvu que ce ne fût point pour quelque tête évaporée, qui, au lieu de vous former le cœur, vous prouvât que l'on peut s'en passer. — Ah! que je m'en garderai bien, lui dis-je, cela nuirait à mon établissement, et ces choses-là sont contre l'honnête homme. — Mon cher enfant, répondit-elle, j'ai une grande vénération pour votre probité; mais il est tard, soupez avec moi. — Je ne le puis pas, Madame, repris-je; mon cher père et ma chère mère seraient trop inquiets. — Eh bien, allez-vous-en donc, dit-elle avec un air impatienté. Je lui obéis, et je sortis fort content de ma personne; j'aurais cru m'en être bien tiré si quelque temps après on ne m'avait pas dit qu'elle me faisait passer pour un sot.

A force d'aller dans le monde, j'en pris insensiblement les usages; à force d'entendre des sottises, je me déshabituai d'en dire; mais à force d'aller avec des gens qui en faisaient, je ne pus me dispenser d'en faire. De l'extrême simplicité je passai à l'extrême étourderie. Ces deux excès opposés se touchant, c'est le défaut de réflexion qui les produit tous les deux : on ne s'en garantit qu'en s'accoutumant à penser; mais c'est un parti que tout le monde ne peut pas prendre. Je remarquai que chacun vantait le bonheur et se plaignait du malheur; je ne concevais pas pourquoi on avait la maladresse de trouver l'un plutôt que l'autre, et je n'avais pas encore assez de raison pour sentir que les routes qu'on prend pour arri-

ver au bonheur sont presque toujours celles qui vous en éloignent; je crus en savoir plus que les autres, et j'imaginai, comme tous les gens de mon âge, que la suprême félicité était d'être homme à bonnes fortunes. Ainsi, avec de l'étude et une sérieuse attention sur moi-même, j'acquis en peu de temps tous les ridicules nécessaires pour mériter ce titre; j'eus beaucoup de respect pour moi et beaucoup de mépris pour les femmes. Voilà le premier pas pour faire son chemin auprès d'elles : je fis des agaceries avec une impertinence qui faisait voir combien je me croyais de grâces; je me louai avec une confiance qui persuadait presque les sots de mon mérite, et j'eus des prétentions avec une effronterie qui fit croire que j'avais des droits. En un mot, je me donnai un maintien capable de déshonorer vingt femmes; c'était un talent marqué dans un homme qui avait été aussi neuf que moi; aussi m'admirais-je perpétuellement, car un sot est bien plus content de devenir un fat qu'un homme d'esprit de devenir un homme de bon sens. Je manquai de respect à beaucoup de femmes, plusieurs s'en offensèrent sans que je m'en affligeasse, plusieurs m'écoutèrent sans que je m'en souciasse; je fus très souvent téméraire, et quelquefois heureux : je séduisis des prudes en louant leur vertu, des coquettes en feignant de ne pas admirer leurs charmes, et des dévotes en déchirant tout l'Univers.

Mais je gardai toutes ces conquêtes aussi peu de temps qu'elles m'en avaient coûté; le caprice me dégoûta des premières; la légèreté m'enleva les secondes; la fausseté me révolta contre les troisièmes; ainsi ce bonheur prétendu que j'envisageais s'évanouissait toutes les fois que je croyais le posséder. J'ai remarqué souvent que tous les faux bonheurs ont un point de vue, comme certains tableaux dont les beautés diminuent et disparaissent à mesure qu'on en approche.

Je m'étais cependant fait une réputation qui contribua

à mon établissement : car qu'un jeune homme soit à la mode, il passe pour être aimable, et pour lors on ne s'informe pas s'il est raisonnable. On proposa à mon père un parti convenable, c'est-à-dire une fille riche ; j'acceptai la proposition ; l'entrevue se fit, la personne avait passé sa vie au couvent, elle me trouva admirable : on me fit jouer avec elle ; à peine ouvrit-elle la bouche pour nommer les couleurs, je lui trouvai beaucoup d'esprit et je me crus certain de son bon caractère. Après avoir pris des précautions aussi sages pour le bonheur de l'un et l'autre, on nous maria ; et la troisième fois que nous nous vîmes, on nous fit honnêtement coucher ensemble en présence de trente ou quarante parents qui ne devaient jamais devenir nos amis. Le lendemain, ces messieurs s'égayèrent à nos dépens, avec cette légèreté lourde et gauche de gens qui sont dans l'habitude d'être plaisantés et qui sont insupportables lorsqu'une fois dans leur vie ils se croient obligés d'être plaisants. Ma femme soutint leurs mauvais propos sans se déconcerter, le plus fort était fait. Je vous avoue que le mariage, quoique fort respectable, m'a toujours paru un tant soit peu indécent : on oblige une fille à recevoir publiquement dans son lit quelqu'un qu'elle ne connaît pas, et elle est déshonorée d'y recevoir en secret quelqu'un qu'elle adore : que l'homme est étonnant ! sa tête est un amas d'inconséquences, et cependant on l'appelle un être raisonnable, ce n'est assurément qu'un titre de convention. Zélamire et moi nous vécûmes assez bien ensemble pendant deux ans : elle parlait peu, je lui répondais encore moins, je croyais que la taciturnité faisait partie de la dignité d'un mari. Plus d'un ami me dit que ma femme avait de l'esprit, je leur dis, pour leur marquer ma reconnaissance, que la leur avait le cœur tendre. Notre intelligence entre Zélamire et moi ne dura pas longtemps ; nos goûts, nos caractères, nos connais-

sances différaient en tout. Nous passions notre vie en petites contradictions qui jettent plus d'amertume dans le commerce que de torts décidés; nous fûmes assez heureux pour perdre patience, assez sincères pour nous le dire, et assez sages pour nous séparer sans éclat, sans donner de scènes au public. Nous nous quittâmes comme deux époux qui se détestent sans manquer au respect qu'ils se doivent. Ma femme se retira dans une de ses terres, à ce qu'elle me dit, et moi je me livrai plus que jamais au monde.

Enfin, après avoir éprouvé l'erreur de la dissipation et l'abus des bonnes fortunes, pour parvenir à la félicité, je crus l'envisager dans les honneurs, et je devins ambitieux. Vous voyez, mon fils, que je ne me fais pas grâce d'un seul de mes défauts, pour vous les faire éviter tous, Je ne savais pas quels chagrins je me ménageais; la montagne des honneurs est bien escarpée, il faut ou trop de mérites, ou trop de mauvaises qualités pour y arriver; mais on est aveugle sur soi-même, et parce que j'avais eu assez de talent pour faire le malheur de quelques femmes, je m'en croyais assez pour faire le bonheur d'un État; je formais des brigues, j'intéressai pour moi plusieurs personnes que je méprisais, et qui ne m'estimaient pas. Je les éblouis à force de promesses, je leur fis entrevoir une protection chimérique pour en obtenir une réelle. Enfin, j'eus la place d'un homme estimé, mais je ne la possédai qu'autant de temps qu'il m'en fallut pour faire voir mon incapacité et mon ingratitude. L'injustice m'avait élevé, l'équité me déplaça; je me retirai rempli de haine pour les grandeurs et pour les hommes, mais désespéré de sentir que je n'en pouvais pas être regretté : on souffre bien plus des sentiments qu'on inspire que de ceux qu'on reçoit; rien n'est si humiliant que de ne pouvoir pas être estimé de ceux qu'on a droit de mépriser; un ambitieux permet le mépris, pourvu qu'il soit élevé, un

homme déplacé soutient le malheur, pourvu qu'il ne soit pas méprisé. J'allais mourir de chagrin d'avoir perdu un poste qui m'aurait fait mourir d'ennui, lorsque je rencontrai un sage qui dissipa mes ténèbres, et qui me montra le bonheur en me prouvant que jusqu'alors je n'avais fait que de changer de malheur. Il s'était comme moi instruit à ses dépens. C'était un homme d'une ancienne noblesse; il avait passé sa jeunesse avec des femmes, l'ambition l'en avait détaché et l'avait lié avec des hommes faux; la raison l'avait corrigé de ce dernier travers et l'avait déterminé de vivre à la campagne. Il avait d'abord été un agréable, ensuite un homme de cour, et il avait voulu finir en honnête homme. Je me liai intimement avec lui, sa probité gagna mon cœur, et sa sagesse éclaira mon esprit. — Mon ami, me dit-il un jour, j'ai payé ainsi que vous le tribut aux fausses opinions; j'ai cherché la félicité parmi toutes les erreurs, et je ne l'ai trouvée qu'après en avoir abandonné la recherche. Lassé du monde que j'habitais, je voulais être sous un autre ciel où les âmes fussent aussi pures que l'air qu'on respire; je me retirai ici, c'est le domicile de mes pères; j'y vis avec mes voisins; je leur découvre des vertus dont je fais souvent mon profit, et je ne leur trouve que des défauts communs, des défauts de province, des défauts qui tombent trop dans le petit pour germer un seul instant dans un homme qui pense. J'oublie le monde, c'est un parti plus sûr et plus honnête que de déclamer contre, et j'éprouve que le seul moyen de devenir heureux est d'être philosophe. — Philosophe! m'écriai-je, cela me paraît bien ennuyeux. — Je vois bien, reprit-il, que vous ignorez ce que c'est qu'un philosophe; la Philosophie conduit toujours au vrai bonheur, lorsqu'on se garantit de l'amour-propre. Cette Philosophie n'est point une vertu âpre, telle qu'on se la représente, qui prend la causticité pour la justesse, l'humeur pour la raison, et le

dédain pour un sentiment noble. La Philosophie dont je parle est une vertu douce qui craint le vice et qui plaint les vicieux; qui, sans le moindre étalage, pratique exactement le bien, qui fait distinguer une faiblesse d'avec le sentiment, qui chérit, qui respecte tout ce qui serre les nœuds de la Société, qui établit une parfaite égalité dans le monde, qui n'admet de prééminence que celle que donnent les qualités de l'âme, qui, loin de haïr les hommes, les prévient, les soulage, leur fait connaître les charmes de l'amitié par le plaisir de l'excercer, et qui tâchent d'enchaîner tous les liens de l'amour et de la reconnaissance. — Ah! lui dis-je avec transport, c'est vous seul que je prends pour mon guide; je sens que je serais heureux si je ressemblais au portrait que vous venez de faire; je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de vrais sages, il est plus facile de mépriser les hommes que de les soulager. Mais, continuai-je, avez-vous pu trouver ici quelqu'un digne de votre société? La vertu, pour s'entretenir, a besoin de se communiquer. — Je me flatte, répondit mon philosophe, d'avoir une amie respectable; c'est une femme retirée à une lieue d'ici, dans l'abbaye de...; elle a vécu dans la dissipation; sa tête lui a fait commettre plus de fautes que son cœur; elle a connu trop de mondes différents pour s'être acquis des amis; elle s'est trop livrée au tourbillon pour avoir eu le temps de s'attacher des amants, presque tous les jours ont été marqués par de fausses démarches; ses étourderies ont paru des faiblesses, le printemps de son âge s'est passé, la vivacité de son imagination s'est ralentie, elle s'est dégoûtée des plaisirs, elle a commencé à réfléchir; elle a connu qu'elle avait fait tort à sa réputation, sans avoir fait subir d'épreuves à sa vertu; et en découvrant l'abus du monde, elle est venue sentir et goûter le prix de la retraite; j'en partage toutes les douceurs avec elle; je vais souvent la voir, je lui développe toutes mes pen-

sées, elle me confie les siennes; nous éprouvons que la véritable amitié, l'amitié délicate, l'amitié tendre et attentive, ne peut guère subsister qu'entre deux personnes d'un sexe différent, qui sont parvenues à l'âge de mépriser l'Amour. Ce que l'on doit aux femmes multiplie les égards, détruit les inconvénients de l'égalité, émousse les pointes de l'envie, rend les nuances de la sensibilité plus douces, et devient le principe d'une confiance plus liante et plus intime.

Ce discours alla jusqu'au fond de mon âme; il me rappela l'image de Zélamire. — Ne pourriez-vous pas, dis-je d'un air attendri, me faire connaître une femme si estimable? Vous allez souvent à l'Abbaye de...; j'y dois faire une visite à une dame nommée Elmasie. — Elmasie! répondit mon ami, d'où la connaissez-vous? — Je ne la connais point, répliquai-je, mais ma femme, qui, depuis longtemps, vit loin de moi sans qu'aucune aversion nous ait désunis, m'a écrit de faire toucher sa pension à cette Elmasie, qui aurait soin de la lui faire tenir; je ne puis en être si près sans aller lui rendre un devoir qui me paraît indispensable. — Vous en serez content, répartit mon ami, c'est elle-même dont je viens de vous faire l'éloge, je veux dès demain vous y présenter. — Cachez-lui mon nom, lui dis-je aussi; je suis curieux de pénétrer sans qu'elle me connaisse, l'opinion qu'elle a de moi; je veux lui demander des nouvelles de Zélamire, de sa situation, de la vie qu'elle mène, des sentiments qu'elle a pour moi; je n'ai jamais eu d'éloignement pour elle, nous ne nous sommes séparés que parce qu'elle voulait quitter le monde où je voulais rester; je serais fâché qu'elle me méprisât; je veux que ma femme me regarde comme un ami qu'elle ne voit point. — J'entre dans vos vues, me répliqua mon philosophe, et je les seconderai.

Le lendemain nous exécutâmes notre résolution; nous allâmes à l'Abbaye, nous demandâmes Elmasie; on nous

fit entrer dans un parloir assez obscur; je fus saisi d'une espèce de frémissemsnt dont je ne pouvais me rendre raison à moi-même; je redoutais une amie de ma femme, je sentais qu'elle ne pouvait pas avoir pour moi une parfaite estime; c'est supporter la peine des reproches que de les deviner. J'étais agité de ces pensées, je gardais le silence de l'inquiétude, lorsque la porte s'ouvrit; je vis entrer une grande femme qui avait le visage couvert d'un grand crêpe, je me sentis ému, mon ami me présenta comme un homme qui tirait parti du malheur pour devenir vertueux. Elmasie soupira et dit d'une voix languissante : Plût au ciel que l'époux de Zélamire imitât cet exemple! Monseigneur, me disait-elle, je voudrais que vous le connussiez, je désirerais qu'il mît vos fautes à profit pour réparer les siennes et pour se rejoindre à une femme qui est tombée dans quelques erreurs, qui a pu être blâmable, mais qui n'a jamais été méprisable; elle a toujours aimé son mari, cette vertu fait sa consolation et cependant la rend à plaindre. Ce discours interrompu par des soupirs, ces reproches pleins de tendresse, le son de voix qui les exprimait me désillèrent les yeux en éclairant mon cœur. — Madame, lui dis-je en tremblant, je sais que Zélamire vous regarde comme son amie, et je vois qu'elle ne se trompe pas. — Je le suis encore plus de Thémidore, répliqua-t-elle; Zélamire lui a caché sa tendresse par un excès d'égard, elle a été réservée de peur de l'importuner, elle savait que c'est l'importunité de l'amour qui conduit souvent à la haine; cependant elle se reproche à présent sa froideur, c'est elle qui a pu causer l'éloignement de son mari; si elle eût marqué davantage le désir qu'elle avait de lui plaire, elle eût peut-être empêché ses égarements : sans doute il est malheureux; il va d'écueil en écueil, son infortune doit être au comble par l'humiliation de s'être toujours trompé. — Non, ma chère Zélamire, m'écriai-je en me

jetant à ses genoux, il est au comble du bonheur, puisqu'il vous retrouve : revoyez Thémidore, rempli de respect et d'amour pour vous; le voile de l'erreur qui nous enveloppait tous deux est enfin déchiré; nous touchons à la vieillesse, mais nous nous aimons, c'est être jeunes encore, la raison répare en nous les outrages du temps; s'il a changé nos traits, la vérité a rajeuni nos âmes, et la vertu va les confondre; deux époux qui s'estiment à notre âge sont plus heureux que ceux qui ne sont unis que par le feu de la jeunesse et le caprice des passions.

— Oui, mon cher Thémidore, me dit Zélamire, je pense comme vous, rien ne pourra nous séparer; nous allons passer nos jours avec le respectable ami qui nous a réunis. La vie que nous mènerons deviendra le modèle du bonheur, notre conversation sera liante sans être fade, nous soutiendrons des opinions pour nous instruire et jamais pour nous contredire; je jure de vous aimer toujours, c'est un serment que j'ai rempli d'avance par l'impatience que j'avais de le former; n'oublions pas cependant nos faiblesses; rappelons-nous-les, moins pour nous en punir que pour en garantir nos enfants; notre jeunesse leur a donné le jour, que notre vieillesse leur vaille un bien plus précieux, qui est la sagesse et le vrai bonheur. Après une reconnaissance si tendre nous retournâmes chez notre ami; la pureté de notre amour sembla renouveler notre être : j'adore Zélamire, je la respecte, elle m'aime; nous sommes convaincus qu'il n'y a que la vertu seule qui donne la vraie félicité; soyez-en persuadé, mon fils, connaissez-la, soyez-en digne et je serai toujours heureux.

Telle fut l'instruction de Thémidore à son fils; je ne sais pas s'il en devint plus raisonnable, on en peut douter, car M. de Fontenelle dit que les sottises des pères sont perdues pour les enfants, et je vois tous les jours qu'il a dit vrai.

Histoire de Zélamire.

Je suis engagé maintenant à raconter l'histoire de Zélamire, c'est ce que je vais faire sans aucun préambule, de peur d'ennuyer, car j'ai remarqué que je suis quelquefois sujet à ce petit accident.

Ma chère fille, dit-elle un jour à la jeune Aldine, je suis votre mère, vous avez quinze ans, vous êtes jolie, et cependant je suis votre amie. Je vais vous en donner la preuve en vous confessant toutes mes faiblesses : je vous connais assez d'esprit pour craindre que vous ne tombiez dans beaucoup d'erreurs. Mon premier soin pour vous en garantir a été de vous donner une éducation différente de la mienne. On m'a tenue dans un couvent jusqu'au temps de mon mariage; j'ai voulu vous élever sous mes yeux; c'est un parti qui ne laisse pas que d'avoir des inconvénients. Une fille qui accompagne sa mère est ordinairement droite, silencieuse, méprisante et caustique; elle se tait, elle observe, elle récapitule, elle sourit et rougit souvent mal à propos; et de fille dédaigneuse elle devient, en se mariant, impolie par faux air, contrariante par humeur, et facile pour paraître au-dessus du préjugé.

J'ai prévu tous ces dangers et pour les prévenir j'ai cherché à ne pas vous en imposer. Je vous ai menée dans le monde, je vous ai même permis d'y parler, et vous faisant craindre la honte de dire des sottises, je ne vous ai empêchée de critiquer celles que l'on disait : on a de l'indulgence pour les autres lorsque l'on croit en avoir besoin pour soi-même. Je vous ai laissée dire des naïvetés sans vous en reprendre, j'en ai laissé le soin au rire de ceux qui les entendaient; je pense même

qu'on doit avoir bonne opinion d'une fille à qui il échappe quelques propos risibles. Si elle n'en tenait aucun, je la soupçonnerais d'être un peu trop instruite ; il faut bien que la naïveté soit une décence dans une fille ignorante, puisqu'elle devient un art dans une fille qui ne l'est pas.

Jusqu'à présent vous avez rempli mes vues ; votre caractère est liant, vous avez de la simplicité dans les propos, et de l'esprit dans le maintien : voilà les vertus extérieures de votre état. Mais vous en allez bientôt changer ; je suis sur le point de vous marier ; vous n'avez pas assez d'expérience pour éviter tous les travers que la fatuité des hommes et la malignité des femmes préparent à une jeune personne qui, dans le monde, est livrée à elle-même ; c'est pour vous en instruire que j'ai voulu vous entretenir et vous confier tous les écueils dans lesquels je suis tombée.

Ma première sottise a été d'aimer mon mari sans me donner la peine de le connaître. On peut être presque sûr qu'une femme qui fait la faute d'aimer son mari au bout de huit jours fera celle de ne plus l'aimer au bout d'un an. Rien ne prouve tant un fonds de tendresse dans le cœur, et vous croyez bien qu'une femme tendre n'a pas beau jeu avec un homme qui ne l'épouse que par ce qu'on nomme dans le monde convenance. On traite une femme que l'on prend pour son bien comme on traite une terre qu'on achète pour son revenu : on y va passer huit jours par curiosité, on en touche l'argent et l'on n'y retourne plus ; cela est humiliant : il arrive que ce sont des étrangers qui font valoir et la terre et la femme. Voilà, à peu de chose près, le commencement de mon histoire.

J'en reviens à mon couvent ; j'y étais caressée, gâtée et ennuyée ; les religieuses me confiaient tous leurs petits secrets, les vieilles me disaient du mal de la dépositaire,

et les jeunes me disaient du bien de leur directeur : il y a des plaisirs pour tous les âges.

Ma mère vint un jour m'annoncer qu'elle allait me marier ; cela fit un grand effet dans ma tête, j'en parlai le soir à mes chères amies, la mère Saint-Chrysostôme et la mère de la Conception, qui me firent par conjectures un portrait du mariage à mourir de rire : rien ne fait tant dire de sottises que l'envie d'en deviner une. Deux jours après je leur dis adieu, en leur promettant que dès que je serais mariée je viendrais leur communiquer mes connaissances et seconder leur pénétration de mon expérience. Le jour de mes noces arriva, et quoique j'eusse été prévenue par ma mère, je ne puis vous cacher, ma fille, que je fus étonnée ; je vous promets que vous le serez aussi. Votre père m'importuna beaucoup pendant les premiers mois ; il eut ensuite plus d'égards, je ne sais comment cela se fit ; je l'aimai vivement tant qu'il fut importun, je me refroidis quand il fut attentif ; il s'en aperçut, il devint froid aussi, et sur cet article nous jouâmes bientôt à fortune égale ; dès qu'il n'eût plus de sentiments, il me débita des maximes : un mari ne tarde guère à n'être qu'un pédant avec qui on passe la nuit. Il voulut me présenter aux amis de ses parents. Rien n'est si cruel que des amis de famille : ce sont pour l'ordinaire de vieilles figures qui usurpent ce titre, parce que, depuis trente ou quarante ans, ils ennuient une maison de père en fils.

La plupart de ceux qui venaient dans la nôtre étaient des gens à gros visages, qui mangeaient beaucoup et qui ne parlaient point, qui digéraient bien et qui pensaient mal ; c'étaient des conseillers fort honnêtes gens, qui se couchaient à onze heures du soir, pour être au Palais le lendemain à sept ; des femmes qui se portaient bien et qui prenaient du lait par précaution ; des filles qui vivaient de régime pour trouver à s'établir, en se don-

nant un air de raison, et quelques gros abbés plats et galants, qui faisaient des déclarations d'amour, et qui ne voulaient pas faire celle de leurs biens. Je pensai périr de tristesse, et je fus très certaine que lorsqu'on viendrait chercher la Félicité chez mon beau-père, on serait obligé de se faire écrire pour elle.

Je fis connaissance avec des femmes de mon âge : je les crus mes amies, parce que j'allais tous les jours au spectacle avec elles sans leur parler et que nous soupions ensemble dans quelque maison où la maîtresse, désœuvrée jusqu'à dix heures, attendait tristement quatorze ou quinze personnes qui ne se connaissaient guère. On y faisait la meilleure chère du monde ; mais la conversation était presque toute en lacunes : elle consistait en quelques paroles vagues, qui étaient, pour ainsi dire, honteuses de rompre le silence général, et qui cependant avaient des prétentions à former l'entretien : on y répondait par quelques plaisanteries plates et détournées, par quelques jeux de mots, suivis de grands ris tristes et forcés, qui ne servaient qu'à faire sortir l'ennui. La gaieté est une coquette, elle refuse ses faveurs lorsqu'on veut les lui arracher. De tous les êtres féminins, c'est celui qui se laisse le moins violer.

Enfin on sortait de table, au grand soulagement de tous les convives : car il n'y a rien de si ennuyeux que des cercles, et presque tous les soupers ne sont pas autre chose ; on jouait jusqu'à trois heures du matin, et l'on se séparait, persuadé qu'on s'était amusé. Pour moi, qui n'ai pas l'imagination vive, je me retirai chez moi, bien convaincue que, lorsqu'on est quatorze, le bonheur ne s'y trouve jamais en quinzième.

Je rêvais perpétuellement au peu de Félicité qu'on trouve dans le monde ; je renonçai aux maisons ouvertes et je me formai une société. Ce serait là sans doute qu'on trouverait le bonheur, si l'on était certain de ceux qui la

composent ; mais on ne se connaît que pour s'être rencontrés, on ne se juge que par conjectures, on ne se lie que par prévention : on en rabat à l'examen, on ne se confie que par besoin, on se trahit par jalousie : la tracasserie se met de la partie et mine sourdement ; la prétendue amitié se découd, la société se disperse, on se voit de loin en loin, et lorsqu'on se trouve, on se caresse et l'on se déteste. Je m'étais cependant conservé deux personnes dont je me croyais sûre : c'étaient une vilaine femme et un bel homme : la femme se nommait Célénie, et l'homme Alménidore. Je jugeai à Célénie un fort bon caractère, parce qu'elle avait de petits yeux, et je pris Alménidore pour le plus honnête homme du monde, parce qu'il était bien fait. Parmi tous les jeunes gens qui me faisaient la cour, c'était celui dont les hommages me flattaient le plus ; ses regards étaient tendres, et je croyais que c'était son cœur qui les rendait tels. Ses discours, remplis de louanges les plus fades, étaient, selon moi, dictés par le discernement le plus juste et le plus délicat ; il me jurait qu'il m'adorait : cela me paraissait une vérité incontestable ; quand je voyais des hommes en dire autant à d'autres femmes, cela me paraissait une raillerie trop grossière. Alménidore ne me vantait jamais sans rabaisser les autres : louer une femme par comparaison est une façon immanquable de lui tourner la tête ; cela flatte sa jalousie et sa vanité ; il n'en faut qu'un des deux pour lui faire accroire qu'elle a le cœur tendre.

Alménidore avait encore un talent bien dangereux : c'était celui d'être amusant ; c'est de quoi l'on ne peut guère se garantir. Quand vous serez dans le monde, ma fille, ne craignez jamais les hommes qui seront réellement amoureux : il n'y a rien de si triste que ces messieurs-là ; tous ces hommes à sentiments, qui ont de grands yeux blancs et fixes, qui poussent de gros soupirs et qui sont toujours à se tuer pour ramasser un éventail

ne sont nullement à craindre ; leur ridicule commence par faire rire et finit par excéder.

Mais défiez-vous de ceux qui ont assez de sang-froid pour épier et découvrir nos faibles, qui ont assez peu de sentiments pour faire usage de leur esprit, qui sont plus galants que tendres, qui ne font jamais de déclarations, de peur d'effaroucher, et qui vont chez les femmes pour les avoir et non pour les aimer.

Voilà ceux qui possèdent vraiment le grand art de séduire ; lorsque l'on est sans expérience, on ne les soupçonne de rien, on ne les regarde que comme des connaissances aimables, on rit avec eux sans scrupule, on s'accoutume à les voir, on a peine à s'en passer ; ils s'en aperçoivent, ils suivent toutes les graduations de la sensibilité, ils arrangent leur marche en conséquence, et la tête d'une femme est prise avant que sa main soit baisée.

Aldine, en cet endroit, interrompit Zélamire, pour lui faire cette question : Ma mère, Alménidore n'était-il pas amusant ? — Il l'était beaucoup, ma fille, répondit Zélamire ; mais par bonheur pour moi il devint amoureux : celui qui m'en fit apercevoir fut une grosse bête, ami de mon mari, qui se répétait sans cesse et que, par conséquent, personne ne répétait. On peut s'en rapporter aux sots pour remarquer tout ; ils n'ont que cela à faire. Ils sont espions par malignité et indiscrets par besoin de conversation. Celui-là me parla si souvent de l'amour d'Alménidore que je commençai à m'en douter ; je remarquai qu'il était moins gai, quoiqu'il voulut le paraître davantage, et qu'il prenait bien plus de libertés avec les autres femmes qu'avec moi. Je ne pus m'empêcher en secret de lui en savoir gré ; je causais quelquefois avec lui : il devenait sérieux, et j'aurais été fâchée s'il eût été plaisant ; autrefois il me disait, sans conséquence, qu'il m'adorait, et pour lors il rougissait au

nom d'amour. Ces découvertes ne m'affligèrent point, je me défiai de ma faiblesse, je soupçonnai, je m'examinai et je me convainquis. Il ne me restait de raison que ce qu'il m'en fallait pour être sûre que j'en avais beaucoup perdu, j'en eus cependant assez pour craindre les suites de mon penchant, et pour vouloir en arrêter les progrès.

Je questionnai mon ami la bête, pour savoir ce qu'on pensait de moi ; il me répondit qu'il n'y avait qu'une voix sur mon compte, et qu'il passait pour constant que j'avais pris Alménidore ; cependant je gardais trop peu de ménagements pour être condamnée ; on prend plus de mesures lorsque l'on est d'accord ; je demandai si mon mari avait quelques soupçons. — Ah ! bon Dieu, oui, me répondit-on, il est le premier à en plaisanter. J'en fus piquée, je l'avoue : il n'y a rien de si incommode qu'un mari trop jaloux : il n'y a rien de si incommode qu'un mari qui ne l'est pas assez ; mon amour-propre se révolta au profit d'Alménidore ; j'en vins même jusqu'à lui faire des agaceries en présence de Thémidore : mais Thémidore n'en était pas ému ; il s'en applaudissait, au contraire ; il paraissait me remercier ; il me lançait les épigrammes d'un homme plaisant, et jamais il n'y en avait une seule d'un homme piqué. J'étais outrée ; et dans ces dispositions, Alménidore me trouva seule. Vous tremblez pour moi, ma fille ; rassurez-vous, vous allez voir qu'il y a des vertus que l'on doit au hasard. Je commençai par prendre la chose au tragique ; je priai Alménidore de mettre fin à ses visites, que je n'ignorais point tous les propos qu'occasionnait son assiduité, et que j'y voulais mettre ordre. — Madame, me répondit-il, si je n'étais pas votre ami et si j'étais de ces petits-maîtres qui ne veulent pas se donner l'air d'une bonne fortune. je vous obéirais avec plaisir ; mais je suis trop honnête homme pour cesser de vous voir : ce serait vous perdre

de réputation : vofre mari ne sera jamais accusé de vous l'avoir défendu, il ne vous fait pas l'honneur d'être jaloux. Alménidore me dit ces derniers mots d'un air ironique. — Monsieur, lui répondis-je, cela ne peut prouver que l'excès de sa confiance. — Cela prouve encore plus, répliqua Alménidore, son manque de sensibilité; voilà de ces choses impardonnables dans un mari; et quand on ne les pardonne point, poursuivit-il d'un ton plus doux, il est aisé de les punir; mais pourquoi lui voudrais-je du mal? C'est lui qui, par ses plaisanteries déplacées, vous a fait rougir le premier de mon amour. Mon respect m'aurait toujours empêché de vous en instruire; votre mari m'en a épargné la peine : je le regarde comme mon bienfaiteur. — Il me paraît, lui dis-je, que vous voulez lui marquer votre reconnaissance d'une façon bien singulière. — Madame, dit Alménidore, l'équité me presse plus à son égard que la reconnaissance. — Pour moi, Monsieur, lui répondis-je, je ne suis point curieuse de pénétrer dans vos motifs; mais je sais ce que je dois à moi-même, et je vous défends de me revoir. — Vous voulez apparemment, répartit Alménidore, passer pour volage, après avoir passé pour sensible? Cela vous fera plus de tort que vous ne le pensez, Madame; sans doute que je n'ai pas le bonheur de vous plaire; je vois que je vous importune; mais on ne le croit pas; ceci aura tout l'air d'une rupture, je vous en avertis. — C'est-à-dire, lui répliquai-je, que pour prévenir une telle opinion, vous voudriez que cela prît le tour d'un arrangement. — Madame, me répondit-il, votre réputation y est trop intéressée pour que je ne le désire pas. — Voilà qui est admirable, m'écriai-je; il va me prouver que je dois manquer de vertu, afin que l'on m'en croie. — C'est, me dit-il, la façon la moins pénible, et peut-être la plus sûre, de se faire estimer; si nous cessons de nous voir, on sera convaincu que nous nous

sommes vus comme amants, et si nous nous voyons toujours, on se persuadera que nous ne pouvons nous voir que comme amis. — Mais il me semble, lui répondis-je, qu'entre homme et femme, on ne croit guère à l'amitié. — Du moins, reprit-il, vous y croyez, Madame. — *Comme cela*, lui répliquai-je. — Comment, s'écria-t-il, serais-je assez heureux pour que vous ne fussiez pas mon amie? — Voilà un bonheur d'une nouvelle espèce, lui dis-je. — Madame, poursuivit-il, cela en serait bien plus tendre. — Vous êtes insupportable avec vos conséquences, lui répartis-je d'un air embarrassé. — Me défendrez-vous toujours de revenir? me dit-il d'un ton languissant. — Alménidore, lui répondis-je, en portant ma main sur mes yeux, que vous connaissez bien mon faible! En cet instant, nous nous tûmes et nous nous regardâmes; il tourna la tête du côté de la porte, apparemment pour savoir si elle était fermée, et par bonheur, Célénie l'ouvrit et vint nous interrompre.

— Vous ne disiez plus rien, dit Aldine à sa mère : comment vous interrompit-elle? — Ma fille. lui répondit Zélamire, vous éprouverez peut-être un jour que dans un tête-à-tête on n'est jamais interrompu davantage que lorsqu'on ne dit rien.

Je ne pus pas douter de mes sentiments pour Alménidore, et je m'y serais livrée de plus en plus, si l'on ne m'eût pas avertie que cette Célénie, que je croyais mon amie, était ma rivale, et ma seule préférée : on m'offrit de m'en convaincre, j'eus la faiblesse d'y consentir; on me cacha dans l'appartement même de Célénie : elle ne fut pas longtemps sans y venir avec Alménidore; la conversation ne fut pas longue : je le vis dans les bras d'une femme qu'il déchirait si cruellement en ma présence. A ce spectacle, je pensai m'évanouir; ma fureur seule m'en empêcha. J'entendis le perfide me donner cent ridicules, et surtout me plaisanter sur ma crédulité; ma rivale fai-

sait à chaque instant de grands éclats de rire, il n'y avait que la joie qui interrompait le plaisir. J'eus la patience de les laisser sortir ; je me crus corrigée, je n'étais qu'humiliée : je bannis Alménidore sans retour ; il m'avoua qu'il n'avait aucun goût pour Célénie et il ne se justifia qu'en me disant que c'était une femme qui lui faisait du bien. Ce fut alors que j'appris, pour la première fois, que l'argent supplée souvent aux charmes ; je sentis qu'on doit plaindre les femmes qui en donnent et mépriser celles qui en reçoivent ; je quittai mon système de sentiment pour trouver le bonheur ; mais je ne sus comment le remplacer, et je fus incertaine si je me ferais dévote ou bel esprit : car il n'y a personne qui, tous les ans, n'ait le choix d'une réputation nouvelle.

Une femme de notre voisinage qui était sage avec éclat et tendre avec mystère pensa m'attirer dans son parti ; elle avait été assez belle pour avoir été trompée dans sa jeunesse par plusieurs agréables ; après en être devenue la fable, elle s'en était détachée et avait fait les honneurs de sa nation à quelques ministres étrangers, qui l'avaient trouvée fort étrange : de là elle s'était retirée dans une province, où elle se livrait à des officiers subalternes, qu'elle entrelardait pieusement de quelques bêtes à froc ; car dans tous les temps les moines ont été les troupes auxiliaires des femmes dérangées ; elle me confia tous ses secrets et m'avoua ingénûment qu'il n'y avait que les Révérends Pères qui eussent pu la fixer. Cela ne m'étonna point ; elle n'était plus jolie, et quand une femme est changée, elle cesse d'être changeante.

Je ne me trouvai point assez voluptueuse pour me faire dévote, je me décidai pour le bel esprit ; je vis bientôt que c'est un état dans le monde : j'examinai les ouvrages de la plupart de ceux qui avaient examiné mes actions ; je fus recherchée, considérée, citée ; on vanta mes jugements, et jamais mon jugement ; à la fin, je

m'ennuyai de ne voir que des beaux esprits, qui très souvent manquaient d'esprit : je crus que je trouverais plutôt le bonheur avec des gens aimables; je voulus les attirer, je voulus les séduire; et sans m'en apercevoir je donnais dans la coquetterie; j'éprouvai que c'est un chemin où l'on trouve des fleurs et point de fruits; on marche toujours, l'on arrive jamais, et la réputation y fait naufrage en pure perte; je fus bien convaincue que ce n'était qu'un plaisir de dupe.

On ne se corrige que par les extrêmes : je voulus être réservée, et je fus prude; je me mis entre les mains d'une petite femme qui avait un air sec, un teint pâle et une voix aiguë. Elle m'assura qu'elle avait trouvé le bonheur, j'en fus surprise, je me défiais un peu du bonheur d'une femme sans rouge. Cependant je demandai en quoi il consistait. — Dans la vertu, reprit-elle avec un ton suffisant; venez chez moi, liez-vous avec mes sociétés, vous y trouverez cette Félicité qui vous est inconnue. Je la suivis, et je m'en repentis; je me trouvai confondue avec un amas de commères, qui avaient le maintien droit et l'esprit gauche, vives par tempérament, et bégueules par décence; elles prononçaient le nom de vertu, même en s'y dérobant; elles succombaient plus au danger de l'occasion qu'au charme du penchant; mais leur faiblesse passée, elles reprenaient leur fierté pour en accabler froidement celui qui venait de la faire disparaître. Je renonçai à ce bonheur, je m'étais ennuyée de la coquetterie, qui est une fausseté gaie; je fus révoltée de la pruderie, qui est une fausseté triste et tracassière : car la tracasserie n'habite que chez les prudes et chez les grands.

Je m'étais si souvent trompée que je ne sus plus à quoi me déterminer : rien n'humilie tant la vanité que les méprises de l'amour-propre. Je tirai cependant un jugement favorable de ce qu'aucune de mes fautes n'avait

pu me plaire : on n'est jamais sans espérance de trouver la vérité lorsqu'on n'a pas rencontré une erreur qui contente. Je voulus essayer de vivre plus en société avec votre père; il s'y prêta avec assez de grâce; il ne vécut avec moi ni comme mari, ni comme ami, mais comme une connaissance aimable; nous ne nous estimions pas assez pour vivre ensemble; il me disait des choses galantes, qui cependant n'avaient aucun objet; en un mot il se conduisait comme un homme qui n'a ni droits ni prétentions. Je me souviens qu'un jour il me trouva lisant une brochure intitulée *Le je ne sais quoi*. — Je connais cet ouvrage, me dit-il; l'auteur y fait un grand éloge de ce je ne sais quoi, et l'auteur a tort; le je ne sais quoi est toujours vu en beau, et serait toujours vu en laid, si on le connaissait bien. C'est à tort que l'on nomme ainsi le trouble de deux cœurs qui voudraient s'unir. Qu'un amant adore une femme aimable, ce qu'il sent pour elle, il sait bien quoi; ce qu'il voudrait lui dire, il sait fort bien quoi; et ce qu'il voudrait faire pour lui en donner des preuves, il sait encore mieux quoi. Cette femme, que je suppose n'avoir jamais aimé, est touchée de l'amour de cet amant; elle nous tromperait si elle disait qu'elle ne sait pas ce que c'est que ce sentiment qui se développe en elle; elle y résiste, elle veut l'éviter, elle sait bien pourquoi. — Quel est donc ce je ne sais quoi? lui dis-je, — C'est, me répondit-il, le serment qu'une femme fait d'aimer son mari qu'elle ne connaît point : comme il n'est fondé sur rien, c'est déjà un je ne sais quoi; c'est le plaisir que le mari prétend lui procurer, qui est encore un je ne sais quoi, parce qu'il n'y a que l'amour seul, qui n'est presque jamais entre eux, qui fait savoir ce que c'est que ce bonheur; c'est la jalousie de ce mari, qui est souvent fondée sur je ne sais quoi, et son déshonneur prétendu, attaché à la conduite de sa femme, qui est le plus je ne sais quoi de tous. Ainsi,

puisque vous le voulez savoir, le je ne sais quoi est le génie des maris.

Je ne pus m'empêcher de rire de cette peinture, surtout dans la bouche de Thémidore; je ne sais rien de plus ridicule qu'un mari petit-maître : ses façons légères semblent défier une femme d'avoir un attachement; je ne conçois pas que ce puisse être une vertu que de ne lui pas manquer, puisque c'est une justice que de lui être infidèle. Enfin Thémidore eut assez peu de ménagements pour vouloir me raccommoder avec Alménidore : j'en fus surprise, je l'avoue, et le peu d'obstacles qu'il trouva en moi me fit sentir son imprudence. On arrangea un souper. Alménidore m'y parut volage et plus aimable que jamais. Célénie y était aussi; elle n'aimait plus Alménidore et s'amusait toujours avec lui : le goût qu'il lui avait inspiré était totalement passé; elle ne s'en cachait pas. Voilà la différence qui est toujours dans la conduite des hommes et des femmes. Un homme qui a une affaire réglée ne se fait pas un scrupule de saisir toutes les occasions que le hasard lui donne. Une femme est plus délicate, mais elle aime peut-être moins longtemps : en général, les femmes sont plus inconstantes et les hommes plus infidèles.

Notre souper fut charmant : Célénie fut aussi gaie qu'une femme qui ne doit ses conquêtes qu'à sa beauté; je devins son intime amie, et je sentis que cette union entraînait nécessairement le pardon d'Alménidore; je ne pus cependant pas m'empêcher de lui faire des reproches très amers; mais il me répondit que cette aventure n'était qu'un badinage : ce mot occasionna une dissertation qui fut appuyée sur plusieurs exemples, et ces exemples me démontrèrent clairement qu'à moins que d'assassiner, tout est badinage dans le monde.

Notre partie fut suivie de plusieurs autres. Thémidore plut à Célénie; heureusement pour elle, Thémidore avait

beaucoup perdu au jeu, il avait besoin de ressources par conséquent; il trouva que Célénie avait encore de la fraîcheur. Il se vanta de nos soupers, il lui paraissait délicieux de se trouver en partie carrée avec sa femme; il avait une maison de campagne, nous y allâmes passer quelques jours. Alménidore, à force de m'amuser, recommença à m'occuper : il était si gai quand il me voyait que j'étais triste quand je ne le voyais pas; je croyais même que ma tristesse faisait partie de ma reconnaissance; Célénie était ordinairement présente à tous nos entretiens. Alménidore me demanda un jour si nous ne pouvions pas nous en passer; je répondis que cela était impossible, et cependant, depuis cette question, je la trouvai toujours de trop; je lui faisais plus de politesses et moins d'amitiés; plus elle m'importunait, plus je voulais le lui cacher; je croyais lui faire des caresses, et je ne lui faisais que des compliments. Apparemment qu'elle s'en aperçut; elle manqua un jour au rendez-vous; je me trouvai seule avec Alménidore; je fus d'abord effrayée; il me donna tant de paroles d'honneur qu'il serait sage, qu'il me rassura; le temps était beau, il me proposa une promenade; je crus, après tous les serments, la pouvoir hasarder. Il commença adroitement par être fort enjoué; en m'amusant, il étourdit mes craintes; insensiblement il fit tourner la conversation sur le sentiment; il avança des propositions que je voulais réfuter, il les soutint : en les prouvant, il se rendit intéressant; je l'écoutais, je devins rêveuse et je ne répondis qu'en soupirant. Je m'aperçus de mon trouble; je voulus retourner sur mes pas, mais nous nous étions égarés dans le parc qui était fort grand et que je ne connaissais pas. — Voilà qui est affreux! m'écriai-je; que va-t-on penser de moi? En vérité, ce n'est pas raisonnable. — Ah! me dit-il, vous ne vous êtes tant écartée que par distraction. — Il est vrai, repris-je, que ce n'était que dans

la vue de faire de l'exercice. — Pour moi, poursuivit-il, je ne me suis égaré que parce que je ne pouvais faire autrement; je suis si attentif à vous regarder, à vous entendre, à vous persuader que je ne m'aperçois ni du lieu où je suis, ni des routes qui peuvent m'y avoir conduit; à vous dire le vrai, Madame, continua-t-il, quand j'ai l'honneur d'être avec vous, je songe beaucoup plus à faire mon chemin qu'à retrouver le vôtre.

— Alménidore, répliquai-je, voilà un propos qui ne va qu'à une petite-maîtresse; je suis fâchée que vous me regardiez comme telle. — Il s'en faut bien, madame, reprit-il aussitôt; si je ne vous aimais pas, il y a longtemps que je vous aurais convaincue. — Mais en effet, lui dis-je pour détourner la conversation, je crois que vous avez abusé bien des femmes. — Celle qui les venge, me répondit-il, me les fit oublier. Je m'aperçus qu'il rougit en disant ces mots, je ne fis pas semblant de le remarquer; au contraire, je lui reprochai d'avoir été toujours trop entreprenant et de s'être déclaré trop brusquement : lorsque j'en agissais ainsi, repartit-il, je n'aimais pas; j'éprouve que lorsqu'on a une véritable passion, on n'ose pas la faire deviner. — Alménidore, dis-je d'un air un peu troublé, changeons de conversation. — Vous voyez bien que vous en êtes l'objet, répondit-il en me baisant la main. — Ah! monsieur, lui dis-je, en la retirant brusquement, mais cependant pas autant que je l'aurais pu, je ne puis pas souffrir ces façons-là. — Voilà la première fois, poursuivit-il, que je vois une femme aimable s'offenser vivement de la justice qu'on lui rend. — Ce mot de vivement est de trop, répliquai-je, je serais très mécontente de moi si je ne me fâchais pas froidement. — C'est-à-dire, reprit-il, que vous me méprisez. — Mais, monsieur, m'écriai-je, où avez-vous pris qu'on vous méprise? — C'est dans votre sang-froid, dit-il, qui est insultant à force d'être dédaigneux. — Ne dirait-on pas,

répondis-je, que l'estime et l'amitié sont quelque chose de bien chaud? — Je vous estime, monsieur; je veux bien être votre amie, mais il faut que vous ayez la bonté de vouloir bien en rester là. — Je voudrais pouvoir vous obéir, répondit-il, mais cela n'est pas en moi; ainsi je ferai mieux de prendre demain la poste et de m'en retourner. — Comment, monsieur, lui dis-je, vous prétendiez me laisser ici entre Célénie et mon mari? En vérité, vous voulez me faire jouer un joli personnage. — Madame, répliqua-t-il, je vous en proposais un autre qui n'était pas si indécent. — Alménidore, lui dis-je, asseyons-nous et parlons sensément. — J'y consens, reprit-il. (Je fis une faute de m'asseoir; et je ne vous le dis, ma fille, que pour vous avertir d'y prendre garde quand vous serez seule avec un homme.) — Eh bien, madame, me dit Alménidore, me voilà prêt à vous entendre. — Parlez-moi avec vérité, lui dis-je; quel est votre but? — Mon but, reprit-il, était de vous plaire, je vois bien que je n'y parviendrai pas à présent, mon dessein est de ne plus vous aimer; je sens trop que le second projet ne réussira pas mieux que le premier. — Mais, m'écriai-je, quelle est cette idée-là de m'aimer, car je jurerais que cet amour s'irrite par la contradiction? — Ah! madame, me dit-il, ne m'accablez pas de vos doutes, c'est bien assez de vos rigueurs. — Par exemple, lui dis-je, pour le consoler un peu, je vous crois fort honnête homme, je vous juge bien léger. — Est-ce à vous, madame, reprit-il, à reprocher des défauts dont vous corrigez? Il me prit la main, je la lui laissai; il la baisa, je me troublai, je m'en aperçus; apparemment que je me défendais mal, car Alménidore me pressait davantage, mais cependant avec une vivacité mêlée de crainte; je voulus l'intimider encore, en feignant de me fâcher. — Ah! pour le coup, monsieur, lui dis-je, c'est pousser le manque de respect trop loin. Il se ralentit à ces mots;

j'étais rouge, il l'imputa à ma colère, je crois qu'il se trompait ; il me demanda le sujet qui m'irritait, je le traitai d'impertinent ; ce mot le rendit immobile et son immobilité me rendit la raison ; j'eus honte d'avoir été si près du danger ; je prenais le parti de m'éloigner, lorsque j'aperçus très près de nous Thémidore assis sur le gazon, à côté de Célénie. Il ne me dit rien, mais je crus remarquer qu'il me raillait par ses regards ; je commençai à craindre qu'il n'eût été à portée d'entendre notre conversation et je n'en pus pas douter le lendemain, car il nous proposa une promenade et nous conduisit dans le même endroit où nous trouvâmes un poteau nouvellement placé, sur lequel je vis ces mots écrits en très gros caractères : *Route de l'occasion perdue;* il y a peu d'allées couvertes, dit-il à Alménidore, qui portent le nom de celle-là. Alménidore fut interdit et je fus confondue. Nous quittâmes la campagne le lendemain : je ne cessai pas de faire des réflexions, je m'accablai moi-même de reproches ; la certitude où j'étais que Thémidore était instruit de ma faiblesse me le rendit insupportable ; je lui déclarai que j'étais entièrement dégoûtée du monde et que je voulais me retirer dans une de ses terres ; nous nous séparâmes amicalement ; je le priai de m'oublier, je cherchai un asile dans l'abbaye de ... où, sous le nom d'Elmasie, je touchai la pension que je m'étais réservée. J'appris depuis ce temps toutes les adversités de Thémidore ; j'en fus attendrie ; j'oubliai tous ses procédés, je pense que dès qu'on est malheureux on cesse d'avoir tort. Nous nous sommes retrouvés, nous nous sommes réunis, nous sommes convenus de nos faiblesses : les avouer c'est vouloir s'en corriger. Depuis que nous vivons, je sens le calme renaître dans mon âme, je commence à connaître que je suis dans la route du bonheur. Deux époux se retrouvent toujours, il n'y a qu'un amour pur qui puisse rendre constamment heureux : nous jouis-

sons d'une Félicité parfaite, parce que nous jouissons de nous-mêmes et que nous sommes parvenus à nous estimer. Après ce récit, Aldine tint ce discours à Zélamire : Ma mère, je vous suis assurément bien obligée de vos instructions, j'espère que vos expériences me suffiront, mais je ne puis m'empêcher de vous dire que vous l'avez échappée belle.

JOURNÉE
DE L'AMOUR

OU

HEURES DE CYTHÈRE

A Gnide, 1776

JOURNÉE DE L'AMOUR

Quelques cénacles galants du dix-huitième siècle affichèrent la prétention de codifier les règles insaisissables de la galanterie, de l'amour, de la volupté. Ils semblaient devenir, en quelque sorte, de par le but poursuivi, de véritables guides d'amour, mettant leur propre expérience, l'ingéniosité de tous leurs adeptes ou initiés au service des intéressés, mais non sans une certaine dose de mystère, car l'amour ne se plaît pas à la publicité. Les productions de ces cénacles étaient donc par le fait le plus souvent réservées à une élite; aussi sont-elles devenues fort rares.

La *Société de la Table Ronde* exista vers 1775 dans les salons de la belle comtesse de Turpin de Crissé, fille du maréchal de Lowendahl, protectrice éclairée des lettres et des arts. Sa figure était charmante, son esprit des plus fins. L'abbé de Voisenon, qui fut longtemps un de ses plus fidèles commençaux et amis, marqua l'estime qu'il faisait de son goût en l'instituant légataire universelle de ses manuscrits et productions littéraires. La comtesse publia scrupuleusement les œuvres dont elle avait la

garde, sans vouloir se laisser arrêter par la crainte du scandale. C'était hardi autant que consciencieux.

Les membres de la *Table ronde* se réunissaient autour d'une table arrondie et délicatement servie, dont le plat du milieu était une écritoire; ils se proposaient de célébrer la beauté, d'entretenir le culte de l'amour, de lui élever de nouveaux autels. Ils étaient gens à remplir ce but, car à côté de la noble présidente et du joyeux abbé se trouvaient les auteurs dramatiques Favart et Guillard et le chevalier de Boufflers, dont la réputation était faite.

Aucun document ne nous renseigne davantage sur la Société, dont il nous reste seulement une œuvre gracieuse, qui ne fut jamais mise dans le commerce. Elle fut publiée à un très petit nombre d'exemplaires sous le titre suivant : JOURNÉES DE L'AMOUR OU HEURES DE CYTHÈRE. *A Gnide, 1776.* In-8 de XVI et 166 pages, orné de 4 jolies gravures et 8 culs-de-lampe dessinés par Taunay, gravés par Macret, Méchel et Bruneau.

Une deuxième édition, très réservée aussi et non mise dans le commerce, fut publiée en 1783 sous le titre TRIOMPHE DE L'AMOUR OU HEURES DE CYTHÈRE.

Le public ne connut de cette publication, due à la collaboration de la comtesse de Turpin, Guillard, Favart et l'abbé Voisenon, qu'une analyse succincte et sèche que publia, le 14 septembre 1776, la *Correspondance secrète.*

Les exemplaires de ce badinage galant sont introuvables. Le hasard seul de nos recherches nous en a fait découvrir un dans le Recueil de Jamet qui porte le titre STROMATES : tome XVII, pièce 3 *(Biblioth. Nation. Réserve, p. 150).* Au verso du faux titre, Jamet a écrit de sa propre main l'annotation suivante :

« L'aimable Crébillon me dit quelque temps avant sa mort, arrivée le 12 avril 1777, que le vrai titre de ce charmant ouvrage était *Bréviaire de la mère et du fils, à*

l'usage des amants ; mais que le garde des sceaux Huc l'avait fait changer en accordant la permission tacite pour l'impression. C'est la belle comtesse Turpin, légataire des manuscrits de l'auteur, qui en a pris soin. »

Voisenon ayant eu une grande part de collaboration dans cet ouvrage, nous avons cru intéressant de le sauver de l'oubli, en raison de la curiosité de sa composition et de sa très grande rareté.

Aux Femmes

Je n'irai point au temple de mémoire
Consacrer mes beaux jours à d'arides travaux;
Je n'irai point, scrutant les fastes de l'histoire,
Chanter les noms fameux des rois et des héros :
Les vaines palmes de la gloire
Ne valent pas les myrtes de Paphos.
Dans la tendre et verte jeunesse,
Un sourire de la beauté,
Un seul regard d'une maîtresse
Vaut mieux que l'immortalité.

Sexe charmant, qui parez la nature,
Soyez aussi l'ornement de mes vers;
Des tours brillants, des sophismes diserts
J'adjurerai l'élégante imposture :
Le tendre amour animera mes airs,
Le sentiment en fera la parure.

Aux cœurs épris, aux amants délicats
J'enseignerai les secrets de Cythère,

Je leur dirai le vrai moyen de plaire,
Jusques à vous je guiderai leurs pas ;
Sans rien ôter à la pudeur austère
J'esquisserai les amoureux ébats
En les cachant sous l'ombre du mystère,
Je ne ferai qu'indiquer vos appas.

A mes efforts, Grâces, daignez sourire :
J'expose le bonheur que l'on goûte en vos fers,
Chanter l'amour, c'est chanter votre empire
Et le bonheur de l'univers.
Comme un tribut recevez mon hommage,
Pour faire aimer ses lois l'amour sut vous former,
C'est dans vos yeux qu'on lit un code pour aimer,
C'est donc à vous qu'appartient cet ouvrage.

Discours préliminaire.

On conviendra que, depuis cent ans, les arts ont fait des progrès surprenants. La symétrie des jardins, la régularité des palais, la délicatesse et l'esprit sur les théâtres, tout s'est perfectionné. Mais y avons-nous gagné? Nous avons troqué d'anciennes vertus pour de jolis défauts à la mode; et un homme qui a le goût du bon vieux temps est regardé dans la société comme un étranger, dont on n'entend point la langue. O Français! est-ce vous? L'inconstance serait-elle le contrepoids de ces qualités aimables que toutes les nations imitent et nous envient? Quels motifs animaient nos anciens preux, ces chevaliers dont la naissance égalait la bravoure, qui, fiers de défendre un sexe faible, rendaient encore un nouvel hommage à leurs attraits en se chargeant du soin de leur gloire? Le même buisson, où ils cueillaient des roses pour parer le front de la beauté, les couronnait eux-mêmes. L'amour était alors le mobile du monde, le germe des vertus : en son nom, rien ne paraissait impossible; sa flamme était le foyer de la valeur. Dans ces temps, il fallait être honnête pour aimer; il fallait être brave pour mériter d'être aimé.

Dans les tournois, à la course des chars, leur parure,

leur ornement étaient les couleurs et les chiffres de leurs amantes; par ces dons ils se croyaient invincibles, et cette seule idée les rendait victorieux; mais cette nation, plus brillante que réfléchie, a oublié les actions héroïques de plusieurs siècles dans les plaisirs d'une seule minute. On traite de romanciers les historiens qui en parlent, et d'esprits exaltés ceux qui regrettent que ces temps n'existent plus. O vous! sexe charmant, que la nature forma dans un jour de fête! Vous! qui méritez les hommages constants, assidus, universels, on vous fait rougir du sentiment que vous partagez. Comment ce qui était alors une vertu est-il devenu faiblesse? A la place de cet amour, qui ne troublait point le cœur, mais qui le remplissait, on a substitué la fantaisie; on lui donne le nom de sentiment. Le caprice, dit un auteur moderne, fait le choix d'une maîtresse; le manège en vient à bout, et on la déshonore par reconnaissance. Voilà les héros du siècle; voilà nos illustres amants. La multiplicité des conquêtes est le but de leur gloire. Loin de rougir de ces écarts, eux-mêmes publient leurs charmantes perfidies. Souvent même pour se débarrasser d'une chaîne qui leur paraît insupportable, si quelque soin ou la plus grande réserve est la condition du traité, les armes du ridicule sont employées, et l'on avilit aux yeux de l'univers son plus bel ornement.

Il est cependant, il est encore des amants sensibles qui aiment en silence; l'amour répand sur tout ce qu'il éclaire un coloris doux. Sans ce délicieux attrait, la plupart des vertus seraient farouches. L'indifférent seul blâme et fronde.

Ceux qui ont aimé, ceux qui aiment trouveront dans cet ouvrage des sentiments vrais. Ceux qui désirent entrer dans la carrière du bonheur, cette *Journée de l'Amour* les conduira de routes en routes au temple de la Félicité. A chaque pas ils recuilleront des fleurs; eux-

mêmes composeront leurs guirlandes. La délicatesse ajoute au piquant de l'amour, comme la ceinture de Vénus révèle sa beauté; l'on peut rassurer les âmes timides, sans faire rougir l'innocence.

C'est à la beauté que nous offrons cet ouvrage; rétablir le culte de l'amour, lui élever des autels, c'est en dédier le temple aux Grâces.

Plan de cet ouvrage

On a divisé par heure les parties de la *Journée de l'amour*.

La première heure est la *Nécessité d'aimer ou Conseils à la jeunesse*.

La seconde, l'*Imagination*.

La troisième, l'*Absence*.

La quatrième, la *Jalousie*.

La cinquième, le *Caprice et les Épargnes de l'amour*.

La sixième, les *Reprises ou Souvenir du premier moment heureux*.

La septième heure, qui commence l'obscurité, est divisée en trois parties, qui cependant ne forment qu'un tout.

L'*Occasion* fait la première;

Le *Mystère*, la seconde;

La *Récolte de l'amour*, la troisième.

La huitième heure, les *Glanes*.

Journée de l'Amour
ou Heures de Cythère

PREMIÈRE HEURE

Nécessité d'aimer ou Conseils à la jeunesse.

DISCOURS

Aimer, c'est remplir le vœu de la nature ; ce besoin croît avec nous, se développe avec nos organes. Sans ce délicieux attrait de s'attacher, quel être pourrait supporter la vie ? Son poids serait trop pesant. Un doux regard nous montre les objets différemment. L'amour est le prisme du bonheur, il colore comme il veut tous les points de vue, suivant que notre âme en est susceptible.

A peine sommes-nous nés, que nous éprouvons sans le savoir, que nous n'existons pas seuls pour nous. Ce tendre attachement qu'un enfant porte à celle qui l'allaite, ce sentiment que lui inspire sa mère, cette préférence même à caresser ceux qui lui parlent le plus ; toutes ces premières affections de l'âme sont les avant-coureurs d'une affection plus forte et plus étendue. L'homme sortant du néant cherche un point d'appui qui l'attache aux nouveaux objets qui le frappent. Le premier cri de l'enfant qui naît est un cri de douleur, parce que rien ne le touche encore ; et le premier sourire qui colore son visage est une réponse à la première caresse.

On ne peut se dissimuler cette sympathie puissante qui lie chaque être l'un à l'autre. Elle est dans l'essence des choses créées, et la cause et l'effet de l'harmonie générale. Si elle pouvait cesser un seul instant, si chaque chaînon se pouvait détacher de celui qui le tient, l'universalité des êtres retomberait dans le néant.

La nature a imprimé à tous les corps un mouvement d'attraction qui les rend tributaires l'un de l'autre. Elle a dit à la matière brute : Je t'ai donné une chaleur vivifiante, qui se reproduira par l'approche d'une chaleur égale ; elle a dit aux êtres intelligents, elle a dit à nos cœurs : Je vous ai tous créés pour aimer. Que le voile qui couvrait vos yeux tombe. Tout ce que vous voyez, tout ce qui vous entoure, tout ce qui existe est sensible. Les végétaux, les minéraux, les reptiles, tout s'unit, tout aime. L'amour est pour les âmes ce que le soleil est pour la terre. Ce sont ses rayons de feu qui la pénètrent et la font reproduire ; c'est le souffle de l'amour qui allège les peines et étend les plaisirs. Plaignez le mortel assez malheureux pour fermer son cœur à ces délicieuses impressions : il est tout près des vices. Est-on sensible, on est bientôt vertueux. L'humanité, l'indulgence sont les compagnes et les garants de l'amour. Le code moral est dans le cœur ; la vertu est un sentiment, et il n'y a que les âmes tendres qui soient essentiellement honnêtes.

APPEL

Si vous avez vingt ans, ne cherchez point d'amis,
Cela ne se peut pas, cela n'est pas permis.
C'est désirer ce qu'on n'ambitionne,
Ce qu'on n'acquiert qu'avec le temps ;
Ainsi la nature l'ordonne :
Les amants sont les beaux jours du printemps,
Et les amis les beaux jours de l'Automne.

TEXTE

Qu'Amour vienne nous enflammer,
Aimons son feu loin de le craindre;
Songeons sans cesse à l'allumer,
Le temps saura trop tôt l'éteindre.

De l'Amour l'hiver est l'absence,
Son retour nous rend les désirs;
Son feu pur, sa douce influence
Colore l'aile des Zéphirs.

L'air du matin est son haleine,
Il précède le char du jour;
Le calme que la nuit amène,
Est le silence de l'amour.

Ah! c'est alors que le mystère
Caché dans un heureux détour
Pour fléchir la sagesse austère
Lui dit tout bas : *Amour! Amour!*

Amour, Amour, daigne m'entendre,
Je ne partage point mes vœux;
Pourrais-je invoquer d'autres Dieux?
Il n'en est qu'un pour un cœur tendre.

TEXTE

A la beauté tout rend les armes,
Et son pouvoir est enchanteur;
Ce n'est qu'en admirant ses charmes
Qu'on trouvera le nom du bonheur.

Si dans ce laps d'instants si courts,
Dont la main de la destinée
Forme la chaîne de nos jours,
Tant de tristes objets en flétrissent le cours ;
Si l'âme humaine, en naissant condamnée,
Du malheur semble environnée ;
Si dans ce terrestre séjour
Les volcans, la famine et la peste et la guerre
Nous persécutent tour à tour ;
Ce fut pour consoler la terre
Que le ciel fit naître l'amour.
Par lui la nature embellie
N'a plus que des objets flatteurs,
Tout sourit à nos vœux, tout enivre nos cœurs ;
Parmi les ronces de la vie.
Ses bienfaisantes mains font éclore des fleurs :
Satisfaits, à ce prix nous bénissons nos chaînes ;
De nos désirs comblés naissent d'autres désirs,
Et le souvenir de nos peines
Ajoute encore à nos plaisirs.

Amour, amour, etc.

TEXTE

Des grâces, des attraits, je suis inséparable,
Je les rends plus piquants par ma vivacité :
Ce n'est que le hasard qui donne la beauté,
C'est l'amour qui la rend aimable.

Beautés, conservez vos amants ;
On vieillit quand l'ennui file tous les moments.
Ce mot si doux : *Je vous adore,*
Est si persuasif ! Rend le cœur si content !
Il flatte, il caresse, il honore

L'objet qui le prononce et l'objet qui l'entend.
Pour les plaisirs délicats et timides,
C'est le vrai mot de ralliement
Et de l'impression des rides;
Il fait vous garantir par le ravissement.

Mais êtes-vous abandonnée,
Votre jeunesse a l'air de se flétrir,
Faute d'encens vous paraissez vieillir,
Et cet oubli pour vous a le poids des années,
L'amour, cet enchanteur, est le trésor des cieux,
Lui seul nous fait ce que nous sommes;
C'est la chaîne qui tient les hommes
Sous la dépendance des Dieux.

Amour, amour, etc.

HYMNE

Au doux printemps de l'âge
S'interdire l'amour,
C'est vouloir d'un nuage
Ternir l'aube du jour.
On voit les fleurs éclore
Quand le matin renaît;
La beauté se colore
Dès que l'amant paraît.

JOURNÉE DE L'AMOUR

SECONDE HEURE

L'imagination.

DISCOURS

L'amour doit son empire aux prestiges de l'imagination. C'est son pinceau magique qui embellit l'objet aimé. Elle commande aux sens en aiguillonnant les désirs. Le brillant de son coloris enchante les yeux. L'amour donne l'existence à la beauté, l'imagination active la vivifie et la recrée de nouveau.

Entre mille beautés également belles, l'œil, embarrassé du choix, les parcourt avec étonnement, une secrète sympathie fixe le premier regard, l'intérêt commence à poindre; voilà l'ouvrage de l'amour : bientôt tout autre objet de comparaison s'évanouit; l'amant, un instant avant embarrassé de la préférence, rougit de son indécision; il n'a des yeux que pour celle qu'il aime, il se l'exalte à lui-même, son enthousiasme la déifie ; les autres sont belles: mais celle-là l'enchante, il ne lui voit plus les mêmes traits; ses appas ont soudain changé : avec quelle avidité il parcourt ceux qu'il voit, comme il supplée à ceux qu'on lui dérobe!... Voilà l'ouvrage de

l'imagination. Rien n'est faible à ses yeux ; tout est grand, tout est sublime. Le cercle des réalités est rétréci dans les possibilités physiques; celui des chimères est immense, il va même au delà des possibles, et les écarts brillants d'une imagination vive font éclore le bonheur du sein même des privations. Tristes penseurs, calculateurs froids et méthodiques ! dissertez pesamment sur la nature du plaisir, jugez de ses impressions par la durée; moins savants, sans doute plus heureux, nous nous bornons à le sentir, non tel que vous le voyez, non tel qu'il est en lui-même, mais tel qu'il nous le paraît, tel que nous aimons à le voir, tel enfin qu'il égale, même à nos sens prévenus, le prix que notre insatiabilité se plaît à lui donner, et c'est encore là le triomphe de l'imagination. Elle est le talisman de l'amour; c'est par sa magie qu'il opère tant de prodiges, c'est un hochet que la nature nous a donné pour nous consoler dans nos chagrins.

Nous sommes de vieux enfants;
Nos erreurs sont nos lisières.
Et les vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs, (VOLTAIRE.)

Eh ! qu'importe que nos plaisirs soient en effet chimériques ou réels, s'ils nous rendent heureux, si nous sentons que nous le sommes. La douce erreur que celle qui nous procure la félicité suprême !

APPEL

Je renchéris sur la nature,
J'excite et pique les désirs,
Par moi la volupté s'épure.
L'amour me doit tous ses plaisirs.
Ces charmes qu'un amant dévore.
Ces détails piquants de beauté
Dont son œil seul est enchanté

Dans la maîtresse qu'il adore,
C'est mon prisme qui les colore.
Reine de l'esprit et du cœur,
Mon ascendant seul les domine :
Sur les attraits que je dessine
Je jette un vernis séducteur
Et j'offre à l'œil que je fascine
Le télescope du bonheur.

TEXTE

Le pays des chimères est en ce monde
le seul digne d'être habité. (J.-J. R.)

Si rien n'est vrai dans la nature.
Si les biens et les maux, semés à l'aventure,
Sont ici-bas fils de l'opinion,
Si le plaisir n'est rien qu'une douce imposture.
Et le bonheur lui-même un être de raison;
Des routes de l'erreur discernant la plus sûre,
Dans le sein de l'illusion
On peut trouver encor la félicité pure.

La vie est un léger sommeil
Où chacun rêve à sa manière,
Une illusion éphémère
Tantôt douce, tantôt amère,
Tout est détruit par le réveil.

Folâtres habitants du monde des chimères,
De plaisirs en plaisirs nous y marchons toujours,
L'imagination de ses mains printanières
En parsème de fleurs les champêtres détours :
Un groupe délicat de Grâces mensongères,
Un essaim de tendres amours,

Au sein des voluptés légères
Roulent, en se jouant, le cercle de nos jours.
Le remords dévorant, la haine ensanglantée :
La crainte avilissante, opprobre des grands cœurs,
La honte, les soupçons et les soucis rongeurs
N'habitent point cette terre enchantée :
Sans ronces, dans son sein on voit naître les fleurs.
On n'y connaît que les passions douces
Et de l'enlacement des cœurs
Les voluptueuses secousses
Font germer des plaisirs et jamais des fureurs.

Aimable et céleste contrée
Ou règne l'éternel printemps,
Retraite charmante aux amants
Comme aux poètes consacrée ;
C'est dans tes pourpris éclatants
Que les hommes, toujours enfants,
Rappelant les siècles d'Astrée,
Dans une douce oisiveté,
Savent, du sein de l'erreur même,
Faire éclore le bien suprême
Qui vaut mieux que la vérité.

Amour, amour, etc.

TEXTE

L'amour nous montre tout en beau,
Il est aveugle, il nous abuse,
Mais le bonheur tient son bandeau
Et nous aimons l'erreur qui nous amuse.

Tous les objets vus indifféremment
Pour la femme, dont le cœur aime,
N'existent pas réellement.
Aux yeux d'une beauté, dont l'amour est extrême,
Il n'est d'homme que son amant.
Mais que dis-je? Un homme!... Ah! vraiment!
C'est un être bien plus sublime.
Pour l'objet vertueux qu'un tendre amour anime,
L'amant est plus qu'un homme et les autres sont moins;
Seuls buts d'une égale tendresse,
Leurs transports mutuels n'ont qu'eux seuls pour témoins;
Mêmes désirs, mêmes vœux, mêmes soins;
Elle et lui sont enfin les seuls de leur espèce.
Leur cœur se respectant même dans leur ivresse,
Ne suit point mais guide les sens,
Et d'un voile étendu par la délicatesse,
Ils couvrent leurs égarements.

Amour, amour, etc.

TEXTE

L'amour répand sur la nature
Un coloris brillant et frais;
Le printemps lui doit sa parure
Et la beauté tous ses attraits.

Aux yeux prévenus d'un amant
Que sa maîtresse semble belle!
Le coloris du sentiment
Lui prête une grâce nouvelle.
Tout est beau dans l'objet dont on est enchanté.
L'imagination, de ses mains triomphales,

Élève un trône à sa beauté;
Elle règne, elle semble une divinité;
La beauté qu'on chérit n'a jamais de rivales.
Toute autre beauté disparaît;
On ne voit, on n'admire, on n'idolâtre qu'elle;
Toute comparaison paraîtrait infidèle,
C'est elle ! ce mot seul exprime de qu'elle est.

Sous mille formes différentes
A nos yeux abusés elle se vient offrir :
Tantôt vive, étourdie, appelant le plaisir.
Sous l'air folâtre et fin des Grâces agaçantes
Elle excite et réprime à son gré le désir;
On croit la voir, adroite à se défendre,
Éloigner, attirer, se débattre et s'enfuir,
La voir enfin, tout prêt à la saisir,
Tomber, rougir, soupirer et se rendre.

Quelquefois, empruntant cette douce fierté
Et cette noblesse touchante
Qui sied si bien à la beauté,
Au milieu d'une cour brillante,
On se plaît à la voir attirer tous les yeux.
Sur cent vaines beautés emportant la victoire,
Sans y prétendre et sans le croire,
Humilier leurs fronts audacieux
Et les accabler de sa gloire.

Amour, amour, etc.

JOURNÉE DE L'AMOUR

TROISIÈME HEURE

L'Absence.

DISCOURS

Amants, les larmes que vous répandez dans l'absence sont un hommage à l'amour; c'est dans la sensibilité. c'est dans l'oppression du cœur que son nom est sans cesse sur vos lèvres. On le néglige dans l'ivresse de la félicité, il ne permet les chagrins que pour secouer les âmes et se les attacher plus fortement; s'il éprouve par la séparation, s'il semble jouir de vos impatiences, c'est qu'il sait que la contrariété est toujours au profit de son culte. Jamais les obstacles n'ont refroidi les amants; ils sont l'aiguillon de la tendresse; on veut résister à ce qui nous résiste, chaque effort est un serment, et le plaisir est en proportion des peines qu'il nous a coûtées.

Quelle jouissance pour un amant de voir des traits abattus par la douleur! il en est la cause; son éloignement a fait couler des pleurs; une douce langeur a succédé à l'enjouement; la piquante vivacité le séduit; mais l'impression qu'il a faite le fixe. Les passions les plus constantes, celles que le temps a respectées, ont dû leur

stabilité à cette vérité d'âme, à cet oubli de soi, à cette existence en une autre. Il semble alors que l'amour s'enrichisse de la perte de la beauté.

C'est dans le calme de la nuit qu'un cœur vivement occupé rassemble toutes ses forces pour se livrer au désespoir ; rien ne distrait dans l'absence du jour, et si l'accablement nous force au sommeil, il nous fatigue, puisqu'il nous arrache à ce qui nous occupait. Quelquefois les songes, ces folâtres enfants de l'erreur, abusent de notre crédulité. On croit voir, entendre, ce que l'on aime; on éprouve ce passage rapide, cette secousse de l'âme qui la rend au bonheur. Hélas! cette même révolution rompt les chaînes du sommeil; on ne se trouve que plus malheureux, le désir s'est augmenté par la lueur de l'espoir. Ne croyez pas, amants, que le hasard seul fasse naître ces illusions momentanées; c'est l'amour qui vous prépare par gradation au plaisir du retour; ce sont de tendres consolations qu'il vous dispense. Le rapport des goûts, cette conformité de caractère, cette habitude de dire, de penser la même chose, unissent fortement deux âmes. Faut-il donc s'étonner de ces secrets pressentiments qui paraissent fabuleux à ceux qui ne les ont pas éprouvés? A la même heure, souvent à la même minute, de la distance la plus éloignée, on s'affecte ou de la joie ou du chagrin que ressent l'objet qu'on aime. L'amour électrise deux amants, souvent on l'éprouve dès le premier regard; le trouble dont on ne peut se défendre est une réponse forcée, et la sympathie a parlé avant que la bouche ait proféré un son.

Il est d'heureux délassements, de séduisantes surprises; amants, ne les négligez pas. Lee talents créés par l'amour doivent être consacrés à l'amour. Dans vos séparations forcées, accumulez-en les trésors; la variété des plaisirs augmente celui qu'on ne peut embellir. Pour abréger de si longues journées, à chaque heure tracez vos senti-

ments secrets; que votre style tantôt badin, tantôt pressant, toujours tendre, ne doive qu'à l'amour toute son éloquence. La recherche nuit à la vérité. Ces mots à demi tracés, ces phrases interrompues, ces voluptueuses redites, sont enfants du désordre et brûlent le cœur en s'offrant aux yeux.

APPEL

Amants, consolez-vous des rigueurs de l'absence,
Elle offre ses plaisirs ainsi que ses douleurs.
Sans elle eût-on connu la flatteuse espérance,
Qui des yeux de l'amour vient essuyer les pleurs?
Des plus doux sentiments le désir est le père.
Oh! combien du retour il embellit l'instant!
On croit déjà jouir du bonheur qu'on espère;
Précédé par l'attente, il devient plus piquant.

TEXTE

Pour nous peindre l'objet qu'on aime,
La fleur des champs, l'ombre des bois,
Tout jusqu'au silence lui-même
De l'amour emprunte la voix.

Qu'un jour est long absent de ce qu'on aime!
Tout le rappelle et l'on ne peut le voir.
Est-il présent? d'une vitesse extrême
L'aurore en se levant paraît toucher au soir.

Le spectacle de la nature
Est insipide aux amants malheureux,

Pour en jouir il faut se trouver deux;
Les yeux de ce qu'on aime augmentent sa parure.

Pourquoi l'amour, loin de servir
Deux amants qu'il rendit fidèles,
Au bonheur si prompt à les fuir
Semble-t-il trop souvent avoir prêté ses ailes ?

Dans la guerre d'amour il est d'heureux hasards,
Qu'on ne doit bien souvent qu'au seul droit de présence;
Alors un doux baiser aura la préférence,
Sur tous ces froids lauriers qu'on cueille aux champs de [Mars.

N'envions point la faveur mensongère,
Ces titres, ces cordons, ces honneurs de la Cour
Valent-ils un souris de l'objet qui sait plaire?
Aime-t-on? Simple jarretière
Dérobée ou reçue est l'ordre de l'amour.

Loi d'encenser la richesse importune,
Quand il faut se quitter elle n'a plus d'appas;
Qui se voit à toute heure enchaîne la fortune,
Et l'on est toujours riche en ne se quittant pas.

Amour, amour, etc.

TEXTE

Il n'est qu'un seul plaisir qu'on arrache à l'absence,
Celui de soupirer; c'est une jouissance;
Un doux besoin : lorsqu'on est amoureux
On respire avec peine et l'on soupire mieux.

Mes traits ont perdu la fraîcheur,
Mes yeux sont éteints par les larmes ;
J'avais de la beauté... Si je n'ai plus de charmes,
C'est qu'on ne s'embellit qu'en fixant le bonheur.

Ce serait un tourment pour moi que la parure;
Y songer serait faire une infidélité.
Pendant ce temps qu'on offre à l'imposture,
L'amour sur son pupitre écrit la vérité.

Ma voix autrefois si flexible,
Au lieu d'un trait léger n'exhale qu'un soupir :
Je m'arrête toujours au son le plus sensible ;
C'est le seul que l'amour me fasse retenir.

Voulant forcer mon indolence extrême,
Du Dieu des vers j'implore le crédit.
Au même instant mon cœur fait taire mon esprit,
Je remplis mon papier du seul mot : *Je vous aime.*

Cet art qui reproduit, qui fait rendre présent,
Je le préfère, il double ton image.
Si l'amour me seconde et s'il est ressemblant,
Je brouille mes pinceaux pour baiser mon ouvrage.

Par le plaisir que j'ai su te donner,
Je t'ai fixé, même dans ton absence,
De nos transports l'heureuse souvenance
M'empêche de rien pardonner.

Reviens, reviens, que l'amour te ramène;
Ton retour me rendra le bonheur, la beauté,
L'impatience est la plus grande peine
Et chaque instant d'attente est une éternité.

Amour, amour, etc.

TEXTE

Pour captiver l'amour, il lui faut des alarmes,
Et bien loin que l'absence en éteigne les feux.
L'impatience accroît les désirs amoureux,
Et le bonheur doit nous coûter des larmes.

En aimant, tout est jouissance,
Une lettre adoucit l'absence,
On jouit par le sentiment;
De loin aperçoit-on l'amant?
La lettre tombe en sa présence :
Émotion, regard brûlant,
Trouble, abandon, tout est parlant;
On change ensemble d'existence.
Le Dieu de cet enchantement
Qui donne de l'âme au silence.
Se transforme en baiser ardent
Et part pour la correspondance.
Par ce messager éloquent
Deux cœurs qui sont d'intelligence
Franchissent toujours la distance
Et rapprochent l'éloignement.
Amants, ayez de la constance,
L'amour ménage le moment,
La peine est un raffinement
Pour mieux goûter la récompense,
Et soyez bien sûrs qu'en aimant
Tout est plaisir et jouissance.

Amour, amour, etc.

JOURNÉE DE L'AMOUR

QUATRIÈME HEURE

La jalousie.

DISCOURS

La jalousie, non cette frénésie atroce qui, toujours armée du glaive de la vengeance, répand également ses poisons et sur la malheureuse victime qu'elle agite et sur l'objet aimé qui l'a fait naître; mais cette tendre inquiétude, cette émotion soupçonneuse qu'éprouvent les amants séparés, toujours en crainte de perdre tout ce qui leur est cher, la jalousie, dis-je, sous cette dernière acceptation, est inséparable d'un amour vrai. La confiance la plus entière dans l'objet chéri ne saurait s'en préserver. Plus on est attaché à un bien, plus on craint de le perdre. La foi des serments, le souvenir même des dernières caresses rassurent une âme naturellement confiante; mais comme l'extrême confiance est toujours une suite d'une extrême sensibilité, il est impossible qu'elle étouffe toutes les craintes involontaires qui naissent même de la confiance intime qu'on a des perfections de ce qu'on aime. L'estime, inséparable d'un amour honnête, est sans doute un grand préservatif; mais soit qu'on sente involontairement que la constance n'est peut-

être qu'une qualité de convention qui cède nécessairement au premier objet de préférence qui détermine un second choix, soit que la défiance de soi-même l'emporte alors sur la confiance en autrui, l'estime, ce garant des âmes fortes, ne parle guère qu'à la raison, c'est une vertu de calcul; la jalousie est un sentiment, et le soupçon commence à poindre avant que la réflexion l'ait étouffé. Concluons donc qu'il est impossible d'être amant sans être jaloux, en laissant à ce mot les réserves que nous lui avons données.

Cette Heure de notre *Journée amoureuse,* consacrée à la *Jalousie*, est traitée dans une forme toute différente des autres : elle ressemble à son sujet. Pour la bien rendre, nous avons cru devoir la mettre en action ou en dialogue. L'idylle pastorale, qui fait la plus grande partie de cette heure, n'est point toute d'invention : elle est du célèbre allemand *Schmith,* rival de *Gesner*, dans ce genre de poésie, et peut-être son égal, s'il s'y fût entièrement adonné, et si toutes ces productions eussent égalé cette belle pastorale de *Lamech et Zilla,* qu'on ne lit point sans être ému. Ce serait ici l'occasion de dire un mot de la supériorité des Allemands sur tous les peuples de l'Europe, peut-être même sur les anciens dans ce genre de littérature. Inférieurs dans tous les autres, ils sont peut-être inimitables dans celui-là. Ils ont presque tous leurs sujets dans la Genèse, et la plupart de leurs bergers existaient avant le déluge.

Il est sûr que si le but de la poésie pastorale est de peindre les mœurs simples de la nature, de représenter les hommes tels qu'ils sont par eux-mêmes, dégagés de tous les préjugés de la société, il faut remonter aux temps les plus éloignés, et que les bergers de Virgile, préconisant Auguste comme pacificateur de la terre, sont bien moins intéressants que les enfants d'Adam occupés dans le premier âge du monde des seuls besoins naturels.

Que de tableaux riants s'offrent à l'imagination ! Quelle foule de détails ! Il n'existait alors que des passions douces, l'amour, la tendresse paternelle, la piété filiale ; tels étaient les grands mobiles des hommes : l'égalité les rapprochait. Comment auraient-ils connu l'ambition, toute la terre était à eux. Qu'on lise les poètes allemands, on verra combien le succès d'un genre dépend souvent du choix du sujet.

L'idylle de *Lamech et Zilla,* qu'on trouvera ici, n'est point la même que celle de Schmith, au moins pour le dénouement. En cela nous sommes écartés et de l'original allemand et de la vérité historique. Ce changement nous a paru nécessaire et plus analogue à notre sujet.

Lamech, finissant par épouser deux femmes, répugnait absolument à nos mœurs ; *Zilla,* consentant à ce partage, ôtait tout le piquant de ce débat de jalousie tendre et passionnée, dont les détails remplissaient si bien notre sujet. En faisant céder le second amour au premier et la passion au devoir, nous avons donné à cette pièce un but plus moral, et c'était le seul moyen de nous l'approprier dans cet ouvrage. Il est fort égal au lecteur que *Lamech,* grand-père de *Noé,* ait en effet épousé deux femmes : une pièce de poésie n'est pas une histoire. Nous avons cru nécessaire de prévenir le lecteur de cette licence pour nous mettre à l'abri des reproches. Plus de la moitié de l'idylle est ou traduite littéralement ou imitée, le reste est entièrement d'imagination. Nous l'avons marquée de guillemets jusqu'à l'endroit où nous avons laissé notre modèle.

Cette pièce est précédée d'une espèce d'ode en vers blancs sous le nom de *prose.* C'est la seule que nous nous soyons permise dans ce genre de poésie, très usité chez les Anglais et chez les Italiens, mais qui ne serait pas supportable dans notre langue, surtout dans un ouvrage de longue haleine.

TEXTE

Tout objet qui nous charme
Devient une divinité,
C'est une impiété
Que de lui coûter une larme.

PROSE

Sur ma tête coupable, amour lance tes foudres,
J'ai pu désoler mon amante,
Viens la venger, viens, sa cause est la tienne.

J'ai flétri sa vertu par d'indignes soupçons,
Ses beaux yeux ont versé des pleurs
Et c'est ma main qui les a fait couler.

Hélas ! j'étais heureux et je l'étais par elle ;
Jamais le plus léger nuage
D'un jour si pur n'obscurcissait l'aurore.

Et le jour et la nuit tout prévenait mes vœux,
Je m'endormais dans les plaisirs
Et le bonheur s'éveillait avec moi.

Je le trouvais partout, il remplissait mon âme,
Il obéissait à Zelmire ;
Plus doux, plus pur d'être produit par elle.

Tous mes instants passés rappelaient des plaisirs,
Et dans l'ivresse du présent
Je savourais les douceurs de l'espoir.

Mais quel monstre s'avance, au teint sombre et livide ?
Il semble fixer mon amante :
Dieux ! un poignard dans ses mains étincelle.

Quels lugubres regards il a lancés sur nous;
Rien ne l'émeut, ni la beauté,
Ni la candeur : ce monstre est sans pitié.

C'en est fait! mon bonheur a passé comme un songe;
Zelmire a trahi ma tendresse :
Viens, amour, frappe et venge mon injure.

Qu'elle boive la mort et la boive à longs traits;
Verse goutte à goutte en son cœur
Tous les poisons qui dévorent le mien.

Ainsi je savourais une vengeance horrible,
Et dans ma fureur infernale
Je t'implorais, amour, contre moi-même.

Le voile, tout à coup, est tombé de mes yeux;
Séduit par un mensonge impur,
J'ai vu mon crime et je l'ai vu trop tard.

Qui pourra rassurer mon amante timide?
La douleur a flétri ses charmes,
Et de son teint les roses sont fanées.

Suis-je digne d'un cœur que j'ai si peu connu?
Hélas! ponr réparer mes torts
Le repentir est-il donc suffisant?

Vous qui, nés pour l'amour, en ressentez l'ivresse,
Modérez par la confiance
De vos transports la fougue dangereuse.

Quand la délicatesse accompagne nos feux,
Il n'est point de malheur plus grand
Que d'affliger l'objet qui nous est cher.

Tout objet qui nous charme
Devient une divinité,
C'est une impiété
Que de lui coûter une larme.

LAMECH ET ZILLA

Idylle pastorale

« L'image de la lune, et brisée et tremblante,
« Volant sur le cristal d'un limpide ruisseau,
« Colorait de ses eaux sa surface brillante :
« Lamech était auprès, couché sous un ormeau,
« De l'absence d'Ada son âme impatiente
« Lui présente toujours l'image de ses traits.

. . . . . .

« Elle me suit, dit-il, je vais de mes regrets
« Remplir les antres solitaires.
« Que les échos, touchés de mes plaintes amères.
« Répètent ces accents dictés par la douleur !
« Hélas ! quel est l'exès de mon malheur ?
« Qui pourrait en tracer une juste peinture ?
« Ada me fuit, Ada ne revient pas,
« Je ne puis découvrir la trace de ses pas :
« Elle me fuit !.... O toi, dont j'entends le murmure,
« Ruisseau, pleure avec moi ; que toute la nature,
« Sensible à ma douleur, en partage le poids !
« Mon Ada ne vient point. Peut-être dans ces bois,
« De ses charmes pressant la naissante fougère,
« Elle goûte à longs traits la douceur du repos.
« Roses ! allez en foule entourer ma bergère,
« Mêlez vos doux parfums aux paisibles pavots,

« Qu'elle sourie à moi dans l'erreur d'un beau songe
« Et que son cœur palpite à cet heureux mensonge.
« Ah ! Dieu, s'il était vrai, si ton cœur ébranlé
« Pouvait... O ! moitié de moi-même,
« Chère âme de ma vie ! oui, ce bienfait suprême
« Surpasserait tous ceux dont le ciel m'a comblé.
« Je veux rester couché sur ce lit de verdure.
« Bientôt le retour du soleil
« Terminera les tourments que j'endure,
« En l'arrachant aux bras du tranquille sommeil :
« Alors elle viendra dans ces vertes prairies,
« Rasant d'un pied léger les campagnes fleuries ;
« *Lamech dort loin de moi*, dira-t-elle tout bas,
« Et cependant, couché sur la verte fougère,
« J'inclinerai l'oreille contre terre
« Pour entendre son souffle et le bruit de ses pas.
« J'en tressaille de joie à la seule pensée.
« Nuit ! dérobe ton ombre à la clarté des cieux ;
« Mes cheveux sont déjà baignés par la rosée
« Et des larmes d'amour ont inondé mes yeux.
« Ah ! quand je la verrai, quand mon âme ravie
« Pourra... Comme soudain une aimable pudeur
« Va colorer son front d'une belle rougeur...
« Son souvenir est plus cher à mon cœur
« Que le son gracieux d'une douce harmonie,
« Que des plus doux parfums la délectable odeur.
« Ainsi Lamech, exprimant ses alarmes,
« Apprenait aux échos le sujet de ses larmes :
« Ils paraissaient touchés de sa douleur.
« Sous un palmier voisin l'infortuné s'avance.
« Zilla vient tout à coup s'offrir à sa présence.
« Qu'ai-je entendu, dit-elle, ô ciel ! qu'ai-je entendu ?
« Lamech ! tu me trahis ; une autre a pris ma place
« Dans ton volage cœur une autre a trouvé grâce,
« Pourquoi m'as-tu trompée ?

LAMECH

Ah! Zilla, que dis-tu?
« Ne te courrouce pas, Zilla, je t'en conjure;
« D'une belle, il est vrai, j'ai chanté les attraits,
« Mais je t'aime de même, oui, Zilla, je le jure;
« Demeure.

ZILLA

Non, Lamech, non adieu pour jamais;
« Adieu, je vais pleurer le reste de ma vie.
« Vous, qui vîtes jadis naître nos premiers feux,
« Arbres desséchez-vous, car Lamech m'a trahie,
« Il m'abandonne, hélas!

LAMECH

Cher objet de mes vœux,
« Zilla, je t'aime encor, mon cœur n'est point parjure.

ZILLA

« O siècles, écoulés sur la tête d'Adam,
« Vous ne vîtes jamais une pareille injure;
« Lamech est le premier qui manque à son serment.
« Hélas! il m'en souvient encore
« Lorsque dans mon enfance, au lever de l'aurore,
« Je venais folâtrer dans ce bosquet charmant,
« Lamech entre ses bras me serrait tendrement :
« Zilla, me disait-il, je t'aime, je t'adore;
« Aime-moi, ma Zilla, je n'aimerai que toi,
« J'en jure au nom du Dieu qui connaît ma tendresse;
« L'aurais-je pu penser, Lamech, Ah! réponds-moi,
« Qu'après tant de serments ton cœur serait sans foi?
« Quand tu m'apercevais, tu sautais d'allégresse,
« Je lisais dans tes yeux l'ardeur de ton amour;
« Mais lorsque sans me voir tu passais un seul jour
« Tes yeux appesantis se couvraient de nuages;
« Ta tête sur ton sein s'inclinait lentement,

« Comme un cèdre courbé sous l'effort des orages :
« Mais, Lamech, aujourd'hui que ton cœur se dément!
« Je vais me retirer dans des antres sauvages,
« J'y pleurerai toujours, attendant que la mort
« Vienne enfin terminer les rigueurs de mon sort.

LAMECH

« Arrête... que dis-tu, Zilla? Ma bien-aimée!
« Pourquoi veux-tu me fuir?

ZILLA

Adieu, Lamech, je vais
« Ensevelir ma honte au milieu des forêts.
« Tu ne me verras plus et ton âme charmée
« Pourra chérir Ada sans crainte, sans remords.
« Adieu... Que dis-je? Hélas! pardonne ce transport,
« Pardonne ce courroux d'une amante enflammée;
« Cher époux, souviens-toi de tes premiers serments,
« De tes liens si doux, de ces embrassements
« Dont l'amour resserra notre ardeur mutuelle.

LAMECH

« Non : ce flambeau divin, dont les vives lueurs
« Des ombres de la nuit dissipant les horreurs,
« Obscurcira sa lumière immortelle
« Plutôt qu'à mes serments je puisse être infidèle;
« L'amour sur le devoir ne l'emportera pas
« Et ma fidélité triomphera du reste.
« J'en atteste le ciel, vengeur des attentats.

ZILLA

« Oui, Lamech, si tu crains la colère céleste,
« Si tu chéris tes premiers nœuds,
« Tu ne souffriras pas qu'en proie à la tristesse
« Je succombe aux rigueurs d'un sort trop malheureux.

« J'ai droit d'exiger ta tendresse,
« Tu sais qu'elle est à moi ; ton cœur me l'accorda.
« Regarde-moi... je suis belle aussi bien qu'Ada ;
« Vois, ma taille est svelte, élégante,
« Telle qu'un tendre arbrisseau
« Qui, sur les bords d'un ruisseau,
« Étale les beautés de sa tige naissante.
« Vois la fraîcheur de mes traits,
« Les ans n'ont point encore altéré mes attraits :
« Approche, cher Lamech, c'est moi qui t'en conjure ;
« Viens te reposer sur mon cœur,
Il te fera partager son ardeur.
« Il te fera goûter une volupté pure.
« Approche... Hélas ! je sens mon âme se troubler ;
« Vois des plus purs rayons mes yeux étinceler.
« Souvent de mes chansons, avant l'aube vermeille,
« Je remplis le vide des airs.
« Aux doux sons de ma voix la nature s'éveille,
« Et les oiseaux, touchés de mes tendres concerts,
« M'applaudissent par leur silence.
« Lamech, je chante nos amours,
« Je chante le bonheur dont ma vive constance
« Voudrait entrelacer le tissu de tes jours.
« Soudain, dans ces transports où s'égare mon âme,
« Je cours à ta rencontre et des baisers de flamme
« M'assurent que Lamech est sensible à mes vœux.
« Hélas ! pourquoi ton cœur, en partageant mes feux,
M'a-t-il appris à les connaître ?
« Chaste lune, séjour champêtre,
« Je vous prends à témoin, si mon cœur eût jamais
« Ressenti de l'amour la dangereuse ivresse ;
« Je n'en connaissais point les traits,
« Mais aujourd'hui mon cœur et ma tendre jeunesse
« Se consument en regrets
« Et pleurent ton inconstance.

« Lamech, tu me juras que je serais à toi,
« Auras-tu donc voulu tromper mon innocence ?

LAMECH

« Non, Zilla, je t'adore et tu seras à moi ;
« Mon cœur n'est cruel ni parjure,
« J'en atteste le ciel qui voulut t'embellir,
« Et qui dans toi se plut à réunir
« Les traits les plus touchants et l'âme la plus pure.
« Je crains ce Dieu puissant que j'invoque à tes pieds ;
« Mais ne puis-je, Zilla... Pardonne, je m'égare.
« Du trouble de tes yeux les miens sont effrayés ;
« Un désordre cruel de mon âme s'empare,
« Peut-être autant que toi je l'aime cette Ada ;
« Je te dois cet aveu, Zilla ; ma tendre amie,
« Ne te courrouce pas.

ZILLA

Cette femme chérie
« Serait-elle à tes yeux plus belle que Zilla ?

LAMECH

« La beauté, la vertu sont aussi son partage,
« Et pour enchaîner tous les cœurs
« Le ciel la fit à ton image.
« Hier, je l'aperçus à l'ombre d'un feuillage,
« De ses jeunes appas elle foulait les fleurs ;
« Pour lui prodiguer leurs odeurs
« Auprès d'elle à l'envi toutes semblaient éclore,
« Son sourire effaçait les charmes du printemps,
« Ses regards tendres et touchants
« Inspiraient la vertu... Je crois la voir encore
« Zilla, ce fut alors, ce fut là que mon cœur
« Pour jamais lui rendit les armes.

« Non, ces êtres brillants, dans le sein du bonheur,
« Habitantes des airs et filles de l'erreur,
« Ne sont pas plus purs qu'elle et n'ont pas plus de [charmes.
« Mais et de vertu et d'appas
« Comme Ada le ciel t'a remplie ;
« Ada, je le sais bien, ne te surpasse pas ;
« Mais elle est comme toi, mais elle est ton amie,
« Mais.... Écoute, Zilla, ne te courrouce plus,
« Permets que je te balbutie
« De mon cœur égaré les sentiments confus.
« Crois-tu que ce cœur qui t'adore,
« Qui chérit ta rivale et t'idolâtre encore,
« Ne puisse, ma Zilla. dans l'excès de ses feux,
« Avec égalité vous aimer toutes deux,
« Partager entre vous ses vœux et sa tendresse ;
« Et par des nœuds sacrés...

ZILLA

O surprise ! ô terreur !
« Quoi, Lamech !

LAMECH

Prends pitié du trouble qui me presse,
« Il m'est affreux de causer de ta douleur. »
Zilla, j'aurais donné ma vie,
J'aurais de tout mon sang acheté ton bonheur.

ZILLA

Je n'exigeais pas tant, et toute mon envie
Était de voir Lamech heureux par mon amour.
Tu sais comme j'aimais ! Cette Ada, tant chérie,
Pourra-t-elle te rendre un semblable retour ?
Aura-t-elle mon cœur ! Ingrat !... Je l'en défie :
Qu'elle soit plus aimable ou même plus jolie,
Tu le veux, je le crois. Il fut un temps, hélas !
Où la triste Zilla satisfaisait ta flamme.

Je te plaisais alors, je remplissais ton âme;
Belle aux yeux de Lamech, j'avais assez d'appas.
Ils ne sont plus ces moments pleins de charmes ;
Ces nœuds si saints, le temps les a rompus,
Mon amant me condamne à d'éternelles larmes,
Et de tous ses serments il ne se souvient plus.

LAMECH

Ta colère m'effraie et ta douleur m'accable,
Je sens que je t'offense et ne puis t'abuser;
Mais entre deux forfaits contraint de balancer,
D'un ou d'autre côté, s'il faut être coupable,
S'il faut tromper...

ZILLA

Arrête et crains de m'offenser ;
Je sais dans mon époux me respecter moi-même,
Il peut être séduit par un moment d'erreur,
On pardonne aisément au coupable qu'on aime;
Mais un forfait ne peut souiller son cœur.
Puisque je l'aime encor, son âme est toujours pure.
S'il est un crime, hélas ! c'est de trahir sa foi.
A la face des cieux tu te donnas à moi,
Rien ne peut te contraindre à devenir parjure.

LAMECH

Si des nœuds également saints
Avaient à ta rivale enchaîné mes destins,
Si de nouveaux serments...

ZILLA

Tu n'as pas dû les faire,
Tu ne pouvais deux fois disposer de ton cœur,
Tu me l'avais promis, et ma rivale altière
Ne peut fonder ses droits que sur ton déshonneur :
Tu ne peux l'avouer qu'en devenant infâme;

Mes droits sont seuls sacrés, et l'honneur les réclame;
Tout autre engagement est annulé par eux :
Ose t'interroger et descendre en ton âme;
Je m'en rapporte à toi, sois juge entre nous deux;
Si l'amour t'égara, que la raison t'éclaire,
J'attendrai sans trembler mon jugement de toi;
Si ton cœur est honnête, il est toujours à moi.
Mais Ada, cette Ada dont la vertu t'est chère,
En se livrant à toi, voudra-t-elle d'un bien
Dont avec elle encor tu m'offres le partage?
La moitié de ton cœur remplira-t-il le sien?
Un semblable retour suffirait-il au tien?
Et crois-tu qu'à ce prix jamais elle s'engage?
J'en appelle à son cœur, s'il est comme le mien,
S'il a senti l'amour...

LAMECH

La tienne est la plus forte,
Je ne balance plus et mon devoir l'emporte,
Par de nouveaux serments je m'enchaîne à Zilla.
Que pour te résister il faut être barbare!
Daigne oublier mes torts, mon retour les répare,
Je t'aimerai toujours. Allons trouver Ada,
Viens : je veux à ses yeux t'avouer pour ma femme,
Lui dévoiler ma honte, en gémir à tes pieds.
Cet effort, ma Zilla, calmera-t-il ton âme?
Et crois-tu que mes torts...

ZILLA

Ils sont tous oubliés,
N'en parlons plus. Lamech, au nom de ma tendresse,
J'exige en ce moment une grâce de toi.

LAMECH

Ah! parle.

ZILLA

Que jamais cet oubli de ta foi,
Cet instant malheureux d'une fatale ivresse,
D'un souvenir fâcheux ne troublera nos cœurs,
Que toujours plus unis, d'une si douce vie
Rien ne pourra jamais altérer les douceurs.
Le promets-tu, Lamech ?

LAMECH

Trop généreuse amie,
Oui, je te le promets. Que tu mérites bien
Et l'amour le plus tendre et le plus pur hommage !
Que le cœur le plus noble est encore loin du tien !
Et j'ai pu balancer, et mon âme volage....
N'importe, tu le veux, tu m'en as fait la loi :
Cet écart d'un moment, je l'oublie avec toi ;
Mais c'est pour réparer cette faiblesse infâme,
Mais c'est pour rassembler les forces de mon âme,
Pour t'aimer, t'adorer avec un tel excès
Que tu puisses, au gré de l'ardeur qui m'enflamme,
Malgré tant de vertus et malgré tant d'attraits,
Paraître, s'il se peut, moins aimable qu'aimée.
Je sens auprès de toi mon âme ranimée ;
Viens, ma Zilla, suis-moi : je ne crains plus Ada.
On ne doit point rougir d'un retour légitime.
Son cœur naïf et vrai ne connaît point le crime ;
Elle est douce, sensible et me pardonnera.

JOURNÉE DE L'AMOUR

CINQUIÈME HEURE

Le Caprice et les Epargnes de l'Amour.

DISCOURS

Le Caprice est l'étincelle de la variété; mais il exige des nuances si légères qu'il devient insoutenable s'il ne subjugue. Quand l'âme est sensible et vraie, tous les écarts de l'imagination servent à la faire briller. La langueur, cette fille de la monotonie, plonge dans l'inaction. Le sentiment, comme un feu qui s'éteint faute d'aliment, a besoin d'être entretenu pour ne pas s'amortir. Le piquant d'une passion est dans l'espoir prolongé. L'humeur rebute, une petite contrariété attache.

Les femmes, si prodigieusement adroites pour enflammer, ne le sont pas assez pour conserver leurs conquêtes. Toutes en sentiment, elles donnent difficilement à la réflexion. Toujours passives, sans réaction sur elles-mêmes, elles se prêtent avec feu aux impressions qu'elles reçoivent. De là vient qu'elles sont toujours extrêmes. Donnons à une femme aimable et sensible cette finesse légère et raisonnée qui entretient l'amour sans l'énerver; qu'elle étudie, sans paraître même s'en occuper, le

caractère de son amant; qu'elle le suive pas à pas; qu'elle lui résiste parfois, mais sans le rebuter, qu'en lui cédant une première victoire, elle lui en fasse désirer plus ardemment une seconde; qu'elle sache avec art donner le piquant de la nouveauté à ses refus comme à ses complaisances, en en variant sans cesse l'expression; ou je n'entends rien au cœur humain, ou une telle femme, la plus parfaite de son sexe, n'éprouvera jamais le malheur d'être quittée (1). Mais il est à craindre, en outrant ces leçons, qu'elle ne donne dans un excès plus condamnable, ni de la dépravation des mœurs et du règne de l'esprit. On voit que je veux parler de la coquetterie, dont l'art piquant, que nous recommandons aux femmes, est une nuance légère. Comme notre but, en écrivant sur l'amour, est de le peindre tel qu'il est, toujours ami des bonnes mœurs dont il est le principe et la récompense, nous croyons nécessaire, en traitant cette matière délicate, d'éloigner toute équivoque dans les termes et dans les choses. La coquetterie, dans l'acception la plus communément reçue aujourd'hui, est un vice du cœur : elle enseigne à feindre des sentiments

(1) Si l'inconstance, qui vient nécessairement de l'ennui d'une même possession, n'est que le désir d'en changer, il est clair que plus l'objet aimé saura prendre de nouvelles formes, plus on sera nécessité à l'aimer constamment, et c'est assez prouver. Mais cette variété, que nous recommandons, peut-elle jamais égaler celle qui existe dans nos goûts et dans nos penchants? Pouvons-nous, sans imprudence, répondre du moment à venir par le moment présent? Enfin la constance est-elle dans la nature de l'homme? Peut-il aspirer au droit d'être immuable? Cette grande question est entièrement du ressort de la morale, et il serait peut-être dangereux de la résoudre. Si la solution contraire était démontrée, que de jeunes amants nous en voudraient d'avoir éclairé leur esprit aux dépens de leur cœur! L'espoir d'aimer toujours est le plus grand plaisir des amants. S'ils se trompent, laissons-leur des erreurs qui leur sont chères. Tout le monde sait cette pensée d'une philosophe de nos jours : « Si je tenais toutes les vérités humaines enfermées dans mes deux mains, je me garderais de les ouvrir. »

qu'on n'a pas, pour le plaisir singulier de multiplier le nombre de ses amants. C'est l'art de plaire perfectionné aux dépens de l'art d'aimer. Les femmes coquettes de nos jours n'aiment rien qu'elles-mêmes et ont la fureur d'être aimées de tout le monde.

Il faut chercher l'origine de ce défaut, non pas dans la nature des femmes, mais dans la forme vicieuse de nos constitutions. Quelques philosophes chagrins, maltraités par leurs maîtresses, ont rejeté sur le sexe en général les défauts de quelques femmes superficielles. Nous nous écarterions trop de notre sujet, si nous entreprenions une dissertation suivie sur les femmes, considérées dans l'ordre social et dans l'ordre naturel. Il nous suffit pour notre justification d'avoir expliqué ce que nous entendions par le mot de caprice et d'avoir éloigné les conséquences funestes qu'on aurait pu tirer de nos préceptes. Encore une fois, en relevant le culte de l'amour, nous nous sommes proposé de relever celui des mœurs. L'un et l'autre sont inséparables. Disons encore un mot de la coquetterie telle qu'elle est dans la nature et telle que nous l'avons envisagée.

Prenons l'homme dans l'enfance du monde, avant la formation des sociétés. Quelle était la femme alors? Faible, timide, isolée, ne pouvant se suffire à elle-même, elle avait besoin d'un point d'appui. La nature lui en indiqua le moyen, c'était de plaire. Alors l'amour naquit. L'homme sauvage perdit sa force et sa fierté, et la femme, douce et aimable, sans autres armes que sa beauté, rapprocha son fier amant au niveau de l'égalité : elle partagea son empire, il fut sa sauvegarde, et pour prix de son appui elle le rendit heureux. La femme avait donc dès lors un besoin essentiel de plaire: la nature, toujours sage dans ses vues, lui en avait donc infailliblement suggéré les moyens. De toutes les femmes alors la plus fortunée et la plus digne d'envie était sans contredit la

plus aimable et celle qui savait l'être le plus longtemps. La seule façon d'y réussir et de conserver son amant était d'entretenir, de fomenter ce désir de sympathie, seule cause de la préférence sur toutes ses rivales. De tous ceux qui ont écrit sur le cœur humain, le plus savant, le plus délicat peut-être, le célèbre Génevois Rousseau, l'avait bien senti lorsqu'il disait :

L'amant croît s'il s'inquiète,
Il s'endort s'il est content ;
La Bergère un peu coquette
Rend son Berger plus constant.

Ce précepte est dans la nature ; nous avons pris la liberté de le choisir pour texte d'un de nos chants, et je crois que l'auteur nous le pardonnera.

Je me suis assez étendu sur cette matière. L'art des caprices est donc une vertu de la nature et non un vice de la société.

Comme cet ouvrage est, dans toutes ses parties, applicable aux deux sexes et que cette matière délicate de la coquetterie, dont nous avons fait le sujet de la cinquième Heure, ne peut avoir rapport qu'aux femmes, nous avons consacré spécialement aux jeunes gens le dernier morceau, qui est désigné par le titre *des Épargnes de l'Amour*.

APPEL

Accourez, prodigues amants ;
Craignez d'abuser de votre âge :
L'amour vous prêche le ménage,
Venez apprendre l'art d'intéresser longtemps.
Et vous, amantes trop aimables,
Qui ne suivez que l'instinct de l'amour,
Souveraines des cœurs, régnez-y plus d'un jour,
Et rendez par l'espoir les passions durables :

Que l'amant, quelquefois incertain du retour,
Sache le mériter par la persévérance.
Entre la crainte et l'espérance,
La constance fonda l'empire de l'amour.

TEXTE

Il faut par la résistance
Rendre piquant le bonheur,
Et lui donner l'apparence
D'une première faveur.

A la brune folâtre et vive
Qui, de l'amant qui la captive,
Sait, même en succombant, irriter le désir;
Cette leçon, je crois, est facile à saisir.
A la blonde douce et naïve,
Dont le cœur, prompt à s'attendrir,
Docile au cri de la nature,
Par sentiment cède au plaisir;
Sans doute ma leçon paraîtra bien plus dure.
Issé relit ces vers et ne les comprend pas :
Son âme est comme ses appas,
Elle est sans fard, sans imposture.
Affliger ce qu'on aime est une affreuse injure,
C'est s'affliger soi-même; Issé ne le peut pas,
Son cœur lui dit que non : c'est la voix la plus sûre.
« Qu'est-il besoin de feindre? Aimer n'est point un art :
« L'amour ne saurait être à lui-même contraire;
« Si c'est celui qui m'inspire, il doit haïr le fard :
« Quand le cœur a parlé, la raison doit se taire. »
Écoutez, tendre Issé, c'est pour vous que j'écris :
L'amour dicte mes vers, et vous devez l'en croire.

Ménagez par degrés l'instant de la victoire,
Modérez des transports par vous-même enhardis;
Que le vainqueur heureux soit digne de sa gloire :
L'obstacle à nos succès ajoute un nouveau prix.

Le désir est l'âme de l'âme,
Il crée, électrise nos sens :
Pour l'œil, que son désir enflamme,
Tous les objets sont attirants :
Son pinceau magique et suprême
Change en beauté la laideur même;
Sans lui, tout languit, tout est mort,
Le cœur est froid, l'âme s'endort,
Dans le néant l'on se replonge,
L'existence n'est plus qu'un songe,
Le plaisir un honteux transport,
Et le bonheur un vain mensonge.

De ce feu subtile et brillant,
Jeunes beautés, entretenez l'amorce;
Connaissez le secret de ménager sa force,
Le bonheur trop facile en devient moins piquant.

Issé, de ces leçons sent déjà l'évidence;
Elle voudrait les suivre ou plutôt le pouvoir.
Achevons d'éclairer son âme qui balance :
Instruire un jeune objet est le plus beau devoir;
Le bonheur des amants est notre récompense.

Amour, amour, etc.

TEXTE

L'amour croît s'il s'inquiète.
Il s'endort s'il est content;
La Bergère un peu coquette
Rend le Berger plus constant. J.-J. R.

L'inquiétude du désir,
Aux objets les plus chers prête de nouveaux charmes.
Ce qu'on possède sans alarmes
On le possède sans plaisir.

Il est un art, enfant de l'imposture,
Qui, traînant après soi l'opprobre et la noirceur,
Prend le masque de la droiture
Pour mieux tromper la facile candeur ;
Ce n'est pas celui-là qu'approuve la nature,
Ce n'est pas celui-là que je chante en mes vers :
Périssent ces dogmes pervers
Que l'erreur enfanta sur la foi du parjure :
Il est un art plus doux, par l'amour inventé,
Né de l'instinct et du besoin de plaire,
Dont la nuance insensible et légère
Embellit même la beauté.

Ce sont ces riens substiles que nous nommons *caprices,*
C'est ce mélange adroit de contraires piquants,
Ces éclairs de gaîté, ces tristesses factices,
Ces instants de langueur et ces désirs bouillants ;
Cet essor brûlant de tendresse,
Qui même de l'amant devance le désir :
Puis cette douce et facile mollesse
Qui veut avec lenteur attendre le plaisir.

Ainsi toujours la même et sans cesse nouvelle,
L'amante, par son art, sait à la volupté
Donner à chaque instant une face plus belle :
Elle la multiplie, et l'amant enchanté
Goûte, même en restant fidèle,
Les piquantes douceurs de l'infidélité.

Si près de l'objet qu'il adore,
L'amour, touché de ses soupirs,

Du feu pressant qui le dévore
A tempéré l'ardeur au sein de ses plaisirs ;
Près de ce même objet qui combla ses désirs,
Le lendemain pour vaincre il doit combattre encore.
Heureux une première fois,

De son triomphe alors le penchant fut l'arbitre ;
Pour de nouveaux succès il n'a pas d'autre titre :
Les faveurs de l'amour ne sont jamais des droits.

L'amour hait tout ce qui commande,
Sa devise est la liberté ;
Il donne avec plaisir à l'amant qui demande,
Et d'un tyran jaloux, il fuit l'autorité.

Amour, amour, etc.

TEXTE

Économisez la tendresse,
Amants, sachez l'entretenir ;
Faites un emprunt de sagesse
Pour faire durer le plaisir.

Tributaires du tendre amour,
Jeunes amants, jeunes amantes,
Sans regret avec lui vous comptez chaque jour ;
Quand on n'a que vingt ans les dettes sont pressantes.

O ! mes amis, soyons prudents ;
Dans l'âge heureux de la folie,
Ménageons pour un autre temps ;
Usons avec économie
Des beaux jours de notre printemps,
C'est la saison la plus jolie,

Les plaisirs y sont plus riants;
Mais lorsque leur source est tarie,
L'ennui, qui les suit à pas lents,
Enfant de la monotonie,
Vient sur l'automne de nos ans
Verser sa funeste apathie.
Quand le cœur ne doit rien aux sens,
Et lorsque notre âme engourdie
N'a que désirs impuissants,
Hélas! que faire de la vie?
De cette affreuse léthargie
Craignons les effets malfaisants;
Gare qu'un jour à nos dépens
Nous ne prêchions l'économie.
Écoutons l'amour qui nous crie :
Vous n'aurez pas toujours vingt ans.

Amour, amour, etc.

JOURNÉE DE L'AMOUR

SIXIÈME HEURE

Les Reprises ou Souvenir du premier moment heureux.

DISCOURS

Ames froides ! passez vite cette partie de notre journée ; vous ne l'entendrez pas. C'est surtout aux vrais amants que nous l'adressons. Quel est le cœur sensible qui s'est jamais rappelé sans être ému les premières atteintes de l'amour? Ce sentiment, qui embrasse toutes les facultés de notre être, a un droit immédiat sur toutes. On jouit du bonheur, mais il n'a qu'un temps : le souvenir prolonge sa durée, et c'est une nouvelle jouissance que la vivacité de l'imagination rend peut-être plus piquante encore que la réalité. C'est sans doute une des plus belles prérogatives de l'espèce humaine. L'image des plus grands chagrins, lorsqu'ils sont passés, ne se retrace à nous qu'avec une sorte de satisfaction, et les réminiscences du plaisir sont un plaisir nouveau.

Les amants délicats ne seront certainement pas surpris que dans la distribution d'un ouvrage, dont nous avons consacré chaque partie aux différents attributs de l'amour, nous n'ayons pas oublié celui-là, qui est un des plus flatteurs et des plus généralement sentis. C'est un

plaisir d'autant plus délicat qu'il est inépuisable ; c'est une volupté de l'âme, elle est de tous les instants, et quand l'âge, à la marche pesante, vient affaiblir nos organes et que les sources du plaisir sont taries, il nous reste encore ce dédommagement. L'imagination supplée à ce qui n'est plus, elle le rapproche, et l'âme abusée croit encore sentir, en rétrogradant sur elle-même, la douceur des biens qu'elle a perdus. La main du temps ne peut rien sur elle et elle conserve toute son activité au milieu des débris de ce qui l'entoure. Hommes aimables de ce siècle ! jetez, si vous voulez, un vernis de ridicule sur nos peintures : cette jouissance de l'âme, cette métaphysique de l'amour que vous combattez avec une gaieté si triste, je vous l'ai dit, elle n'est pas à votre portée ; encore une fois, passez cet article, vous ne le comprendrez pas. L'amour nous a donné des sens, mais il nous a donné un cœur, et ce second présent fut sans doute accordé aux hommes par la divinité bienfaisante pour embellir son premier don. Malheur à qui les sépare.

O vous ! amants sensibles ; vous ! nos vrais disciples ; vous ! nos frères et nos amis ; lisez-nous, si nous avons vos suffrages, nous avons tout. Êtes-vous dans l'âge d'être heureux ? les reprises du cœur vous dédommageront de vos pertes, en rapprochant le passé. Avec quel enthousiasme, avec quel tressaillement de volupté on aime à se rappeler jusqu'aux moindres détails des premiers pas qu'on a faits dans la carrière de l'amour ! Comme ils sont intéressants ! Age heureux de la jeunesse, ou plutôt âge de tous les âges que le souvenir perpétue ! que j'aime à te consacrer l'hommage de ma sensibilité ! Comme alors les jouissances se multiplient, comme le moindre regard, le son de la voix, le plus léger sourire portent dans l'âme une émotion vive et profonde ! Comme la première fois qu'on a senti serrer sa main par une main chère ; comme le premier baiser a

causé dans nos sens un violent incendie et des ravages que depuis les plus entières jouissances n'ont pas même excités... Amants ! rappelez-vous souvent ces instants, et près d'une maîtresse adorée depuis longtemps, dans l'ivresse de ce souvenir, l'essor brûlant de cette phrase inarticulée : *nous étions,* entraînera la réponse *nous sommes.*

APPEL

Du premier plaisir de l'amour
Il faut fêter l'anniversaire ;
Pour célébrer cet heureux jour,
Solennité n'est nécessaire.
Faites l'office à petit bruit ;
Car le joli Dieu du mystère
Au grand jour préfère la nuit,
Pour être tout à la prière.

TEXTE

Dès l'aube du matin jusqu'à la fin du jour,
Et de la nuit jusqu'à l'aurore,
Je publierai les bienfaits de l'amour
Et ma reconnaissance ira plus loin encore.

Tendres élèves de l'amour,
Chantez des hymnes à sa gloire.
Que tous ses bienfaits chaque jour
Soient présents à votre mémoire,

Célébrez votre bienfaiteur.
De myrte couronnez vos têtes,
Vous lui devez ce que vous êtes,
Vous lui devez votre bonheur.

Chantez l'époque fortunée
Où vous connûtes le plaisir :
Qu'une heure au moins dans la journée
Consacre ce doux souvenir.

Le front du vieillard se colore
Quand il rappelle ses amours ;
Des premiers feux de votre aurore
Échauffez le soir de vos jours.

Semblable au rapide phosphore,
Le plaisir brille et disparaît ;
Mais si la voix des sens se tait,
Le cœur au moins jouit encore.

Amour, amour, etc.

TEXTE

. . . . . .
Cesser d'aimer et d'être aimable
Est une mort insupportable
Cesser de vivre ce n'est rien. (VOLTAIRE.)

Un crêpe enveloppe mon âme,
Je ne tiens plus à rien ; mon cœur est isolé,
De mes jours languissants l'ennui file la trame,
Et mon cinquième lustre est à peine écoulé !

Mon sang avec lenteur circule dans mes veines ;
J'implore la pitié, je n'inspire qu'effroi ;
Je cherche un point d'appui pour alléger mes peines ;
Mais la nature est sourde et croule autour de moi.

Je ne puis répandre mes larmes
Dans le sein d'un objet chéri;
Je sens que l'amour seul calmerait mes alarmes.
Hélas! jadis je connus tous ces charmes,
Et je n'ai pas même un ami!

Fuis loin de moi, barbare indifférence,
Triste tyran de mes beaux jours,
Ne viens plus en flétrir le cours.
Amour! tu doubles l'existence,
Viens ranimer mon cœur, sois maître de mon sort,
Quand on a senti ta puissance,
Vivre sans toi, c'est être plus que mort.

Des biens que j'ai goûté dans les bras de Sylvie,
Un souvenir brûlant me rappelle au bonheur.
Alors j'étais amant, alors j'avais un cœur :
Je puis aimer encor, je renais à la vie.

Amour, amour, etc.

TEXTE

Le souvenir du bonheur nous enflamme;
Rappeler ses plaisirs, c'est les rendre présents :
On jouit bien plus par l'âme
Que par l'ivresse des sens.

On plaît toujours quand on n'a que vingt ans,
C'est l'âge favori des grâces;
Mais quand la triste main du temps
Aux belles roses du printemps
A d'un précoce hiver substitué les glaces,
Qu'en dépit des désirs, sans cesse renaissants,

Des parterres d'amour les serres sont désertes,
C'est au sentiment seul à réparer nos pertes;
De nos plaisirs passés, il fait des biens présents :
Ce n'est rien d'être heureux, il faut l'être longtemps.

Dans la fougue de la jeunesse
On ne sent plus à force de sentir.
Ce qu'on appelle amour n'est qu'une folle ivresse,
Et trop souvent ce qu'on nomme désir
On l'ôte à la délicatesse.

O vous! dont les pas chancelants
Tentent de parcourir les routes de Cythère;
Vous! qu'un besoin secret instruit dans l'art de plaire,
Venez, aimables débutants,
Guidés par mes leçons, entrez dans la carrière.

L'amour vous présente une fleur,
Mais il faut que la main la cueille :
Le pinceau du plaisir en colora la feuille,
Le souffle de l'amour en aspire l'odeur.

Le sentiment, adroit distillateur,
De ce suc odorant fait faire une réserve,
Habilement il le conserve;
Prolonger son plaisir c'est trouver le bonheur.

On peut être heureux à tout âge,
Par les dons que l'amour ménage.
Son feu pur ne peut s'amortir;
Un sentiment nous dédommage,
Le bonheur supplée au plaisir;
On a toujours un cœur et le cœur n'a point d'âge.

Amour, amour, etc.

HYMNE

Sylvie,
Est-il bien vrai que ton cœur
Oublie
Que le mien fit son bonheur?
Pourquoi ton ardeur
S'est-elle ralentie?
Au fond de ton cœur
N'entends-tu plus le tendre amour qui crie :
Sylvie,
Lorsqu'on est à son printemps,
Jolie,
On se doit à ses penchants.
Des premiers jeux de notre enfance
Retrace-toi le souvenir,
Lorsque l'amour à l'innocenee
Déroba ton premier soupir :
Pouvais-tu te défendre
De céder à sa loi?
Tu me vis : j'étais tendre,
Et ton cœur fut à moi.
Le plaisir pour toi voulut naître,
Un soupir lui donna l'essor;
Mais tu rougis de le connaître
Et tu devins plus belle encore.
Sylvie,
Par le plus tendre retour,
Expie
L'outrage fait à l'amour.

JOURNÉE DE L'AMOUR

SEPTIÈME HEURE

INVOCATION

Des secrets de l'amour sage dépositaire,
O nuit ! sois propice aux amants;
Dérobe-les aux jaloux surveillants,
Viens cacher leurs plaisirs sous l'ombre du mystère.

Doris se refuse à mes vœux
Quand la clarté du jour offusque sa paupière;
Quand ton voile nous cache à la clarté des cieux,
Doris à mes transports se livre tout entière.

Tu rassures son faible cœur,
Sa timidité cède au feu de ma tendresse,
Et tu laisses encore un voile à sa pudeur
Au sein même de la faiblesse.

De toi tout scrupule fuit
Et les plaisirs discrets te suivent en silence :
L'amour te doit son existence,
Le Bonheur est fils de la Nuit.

PREMIÈRE PARTIE

L'Occasion.

APPEL

Pour les amants toujours je veille,
Attentive à les protéger;
C'est moi, lorsqu'un jaloux sommeille,
Qui sonne l'heure du berger,
Aux imprudents souvent j'échappe
Alors qu'ils ont cru me saisir;
Accourez, amants, l'heure frappe,
Je suis ici pour vous servir.

TEXTE

Quelque plaisir qu'on sente
A pouvoir tourmenter.
Je plains celle qui tente
Sans se laisser tenter.

L'amour m'a donné son secret,
Il m'a dit le moyen de hâter sa victoire;
Pour notre bonheur, pour sa gloire,
Je serais mal d'être discret.

Mes vers vous serviront de guides,
Amants tendres et délicats;
Méditez-les... Vous amantes timides,
Vous rougirez, mais ne m'en voudrez pas.

Pour l'intérêt du plaisir même,
Aux cœurs sensibles, ingénus,

L'amour inspira le refus;
Mais il est un pouvoir suprême
Qui parle en faveur de l'amant;
On lui résiste par système,
On lui cède par sentiment.
Et quand le cœur a dit *Je t'aime,*
Contre un tendre et doux ascendant
Il veut combattre vainement,
Il éprouve une peine extrême
Et cède imperceptiblement.

Vous qui d'une beauté sévère
Désirez vaincre la rigueur,
Savant dans le grand art de plaire,
Commencez par toucher son cœur,
De la beauté la plus modeste
Un moment surprend la vertu,
Et l'amour vous répond du reste
Si le cœur est enfin rendu.

Résiste-t-on à vos caresses?
Parlez, mais parlez avec feu :
Surprenez un nouvel aveu.
Sûr avant-coureur des faiblesses.
Peignez le trouble de l'amour,
Ses transports, sa bouillante ivresse.

Que toute l'ardeur qui vous presse,
Dans l'âme de votre maîtresse
Se glisse et la brûle à son tour;
Joignez le geste à la parole,
Attachez vos yeux sur ses yeux,
Lisez-y l'instant d'être heureux :
C'est là qu'amour mit sa boussole;
Il y trace en lettres de feu
Le moment sûr de la défaite.

L'œil se trouble... sa tâche est faite;
L'amant aimé devient un dieu.

De vos fougues impétueuses
Craignez les transports imprudents;
S'il est des fortunés moments,
Il est des heures malheureuses.
L'amant délicat sait choisir.
Quand l'occasion se présente,
Il faut bien savoir la saisir,
Elle est légère et prompte à fuir.
Lorsqu'elle a trompé notre attente
On ne la voit point revenir.

Amour, amour, etc.

TEXTE

Quand on partage, amour, ta volupté suprême
C'est là le bonheur le plus grand,
Et le plaisir qu'on donne à ce qu'on aime
Fait valoir celui qu'il nous rend.

Voici l'instant de la défaite,
Et l'amour aux plaisirs a donné le signal;
On capitule, on sonne la retraite,
Amants, votre gloire est complète,
Un ennemi qui fuit se défend toujours mal.

C'est surtout en amour que le temps a des ailes;
Mettez à profit les moments.
Si les refus donnent du prix aux belles,
L'audace en ajoute aux amants.

La beauté la plus intraitable
Est la plus prompte à s'adoucir,
Affliger un vainqueur aimable,
Qui ne prêche que le plaisir,
Être toujours inexorable,
Contraindre son propre désir,
Est un effort insupportable;
Il est bien plus doux d'obéir,
Et quand on aime le coupable,
On se laisse aisément fléchir.

De la raison toujours rebelle
Les sophismes sont superflus,
Et le cœur parle plus haut qu'elle.
Les sens sont doucement émus :
Dans deux beaux yeux déjà rendus,
Le feu du désir étincelle ;
Quelques soupirs interrompus
Achèvent de trahir la belle ;
Elle parle... On ne l'entend plus ;
Son cœur palpite... elle chancelle,
L'amant triomphe du refus.

Jeunes amants, entrez dans la carrière,
L'amour lui-même a dicté mes leçons,
Sa main vous ouvre la barrière,
Des myrtes de Paphos, allez ceindre vos fronts.

Que rien n'arrête votre audace,
Vous combattez sous l'aile de l'amour.
Tendres guerriers suivez sa trace,
Bien sûrs d'être vainqueurs un jour.
En vain un préjugé sévère
S'oppose à vos heureux travaux,
Tout tenter, tout dire, tout faire,
Voilà le code de Paphos ;

Et l'art de déplaire à propos,
Est le plus sûr moyen de plaire.

Amour, amour, etc.

TEXTE

Projeter est une folie ;
On doit, pour être bien content,
Tout réaliser dans la vie
Et toucher son bonheur comptant.

Quand vous verrez une fillette
Tourner vers un bocage frais,
Elle rêve... C'est l'étiquette ;
Pour tendre à profit vos filets,

Pour l'engager à vous entendre,
Parlez d'abord de ses attraits ;
Tâchez de lui faire comprendre
Pour quel usage on les a faits.

Que vos discours n'aient nulle suite,
Vous la persuaderez mieux.
Quand en secret son cœur palpite,
Son trouble est écrit dans ses yeux.

Son fichu doucement s'agite,
C'est le moment de tout oser :
L'occasion accourt bien vite
Et sonne l'heure du berger.

Amour, amour, etc.

PREMIÈRE LEÇON

Fuyez l'occasion, disait la prude Amynthe à Lise sa fille, qui n'avait alors que quatorze ans, et la nature vigilante commençait à lui insinuer tout bas : *Cherchez l'occasion*. Laquelle croire? Lise ne comprenait ni sa mère, ni son cœur. L'heureux âge que celui où les sens, devenus plus attentifs, s'ouvrent à des impressions toutes nouvelles ; où les désirs. commençant à poindre, n'ont encore aucun objet fixe ; où l'âme, doucement émue et tourmentée, reçoit un nouvel être sans en deviner la cause ! voilà quatorze ans. Douce et précieuse ignorance, difficile à conserver, ravissante à perdre lorsque l'amour fait les frais de l'instruction. Jeunes beautés, la nature vous forma toutes pour le plaisir ; mais c'est à l'amour à vous initier dans ses mystères, lui seul vous fit pour le bonheur.

Lise était belle, ses appas naissants flattaient son amour-propre sans intéresser son cœur. Elle en ignorait l'usage. Lise, inquiète et rêveuse, soupirait après le bonheur et ne savait pas ce que c'était que le bonheur. Un seul moment pouvait l'instruire. L'amour, indulgent, eut pitié d'elle ; elle devint sensible : voilà le premier pas. Un matin que sa mère avait saisi l'occasion de former un jeune novice, l'amour adroit, sous le déguisement le plus aimable, rendit à la fille les leçons que sa mère donnait ailleurs. Lise fut heureuse. Lise se sut bon gré d'être belle. elle remercia l'amour et la nature, ses beaux yeux s'ouvrirent, et elle démêla, en rougissant, le sens, longtemps obscur pour elle, de cet éternel refrain : *Fuyez l'occasion,*

SECONDE LEÇON

Une physionomie heureuse, un regard décidé, la taille souple, la poitrine avancée et les épaules à distance hon-

nête, tel était Lucas : le phénix de son village, la terreur des maris et le rival heureux de cent malheureux rivaux. C'est un meurtre que mon héros ne soit qu'un simple villageois ; né dans un rang distingué, s'il eût à ces dons brillants de la nature ajouté le vernis d'une éducation superficielle et le prestige des talents qu'on effleure, de tous nos jolis hommes qu'on cite il eût été le plus aimable et le plus roué sans doute ; mais au coloris près, la nature est la même partout. Lucas, toujours vainqueur, jamais vaincu, savait guetter l'instant et venir à propos. Il était le précurseur de l'occasion, et l'heure du berger sonnait toujours pour lui.

Amants maladroits, qui vous plaignez sans cesse qu'elle vous échappe, n'en accusez que vous ; l'occasion n'est que l'art de la savoir saisir.

En amour qui diffère outrage ;
On n'est à l'abri du naufrage
Que lorsqu'on a gagné le bord ;
Et quand on peut mouiller au port,
Remettre au lendemain, ce n'est pas être sage.

TROISIÈME LEÇON

Un simple bavolet, une collerette bien blanche, un corset déjà trop étroit. une jupe légère, voilà l'accoutrement de Nicette : elle n'avait pas d'autre parure, mais elle avait quinze ans ; et, dans ce petit attirail, elle s'en allait, tout en rêvant, vendre des fleurs aux belles dames du château. Elle était plus fraîche que sa marchandise, et bouquetière du village, elle avait l'air d'un échantillon du printemps.

Il m'est échappé de dire que Nicette rêvait ; mais à quoi rêvait-elle ? Une fille à quinze ans rêve presque toujours et ne convient jamais de son objet. Ce que je

sais, c'est que l'instant de la rêverie est souvent favorable aux importuns, quand ils ont l'esprit de l'être à propos. Nicette l'éprouva. Je ne sais si elle s'en repentit, j'ai peine à le croire ; mais le charmant importun s'en félicite encore. — Où allez-vous, ma belle enfant ? — Vendre mes fleurs. — Vous aurez du débit, n'offrez-vous que celles qui sont dans la corbeille ? — Je n'en ai pas d'autres. — Je vous en devine de bien plus belles. — Je ne vous entends pas. — Laissez-moi m'expliquer. — O ! ma mère défend qu'on m'embrasse. — Vous avez un visage qui le commande, et j'aime mieux lui obéir qu'à votre mère. — Non, laissez-moi. — Je ne veux qu'un seul bouquet ; vous en avez tant : il n'est pas permis d'être si riche et si avare. — Ils sont tous promis. — Je ne vous laisse pas échapper que j'en aie obtenu un ; au moins un. — Je vais crier. — Personne n'entendra, que les oiseaux et les oiseaux n'en diront rien.

J'ai lu quelque part que l'amour avait placé l'occasion tout à côté du mystère. Nicette, tout en défendant son petit parterre, fit un faux pas, et perdit la plus belle de ses roses.

SECONDE PARTIE

Le Mystère.

APPEL

Du tendre amour, précurseur nécessaire,
Qui rend ses feux plus purs et ses plaisirs plus beaux,
Viens, aimable dieu du mystère,
Par des détours secrets, jusqu'en ton sanctuaire
Je vais guider les enfants de Paphos :
Que ton flambeau seul les éclaire ;
Des jaloux surveillants éloigne l'heure sévère,
Verse sur eux tes plus épais pavots ;

Et quand j'esquisserai les plaisirs de Cythère,
Que ta discrète main, conduisant mes pinceaux,
Conserve à la pudeur son touchant caractère :
D'une gaze fine et légère
Viens entre-couvrir mes tableaux.

TEXTE

Amants, gardez le silence,
Voilà le premier talent ;
Le bonheur que je dispense
S'évapore en en parlant.

Intéresser le cœur et séduire les sens
Tour à tour près de ce qu'on aime,
Amuser, attendrir, et joindre en même temps
Les élans d'une ardeur extrême
Au prestige heureux des talents,
Ce n'est pas là le bien suprême.
Qu'importe d'allumer des feux qu'on ne sent pas ?
Il est un don plus cher aux amants délicats,
C'est ce plaisir touchant d'être heureux pour eux-mêmes.
C'est l'art de la discrétion,
Que l'amour seul connaît et que lui seul inspire.
Au sein de la possession
Le cœur suffit à son délire ;
Quand on sent son bonheur, hélas s'occupe-t-on
Du froid plaisir de le redire ?
Tendres beautés qu'amour soumet,
Méfiez-vous de l'apparence
D'un amant qui toujours promet,
Craignez l'indiscrète jactance,
L'esprit est babillard, mais le cœur est discret.
On l'est toujours quand on vous aime,
On goûte vos faveurs sans en parler jamais ;

Le véritable amour se suffit à lui-même,
Les plaisirs ne sont purs qu'autant qu'ils sont secrets.

On se fait trop souvent un triomphe fantasque
D'élever ses plaisirs sur les débris des mœurs.
Fuyez ces tyrans séducteurs,
Hypocrites d'amours, il n'en ont que le masque.
Leur bouche en profère le nom,
Ils en usurpent le langage ;
C'est un loup vorace et sauvage,
Qui d'un timide agneau prend la forme et le ton.
Craignez leurs perfides caresses,
Ils ne flattent que pour trahir,
Et ne surprennent vos faiblesses
Qu'afin de vous mieux avilir.

Beautés sensibles et novices,
C'est pour votre bonheur que l'amour fit ces lois ;
Lui seul a droit à vos prémices,
Lui seul doit dicter votre choix.
Êtes-vous prêtes à vous rendre ?
Souvenez-vous de ma leçon,
Le creuset de l'amour est la discrétion,
Et donnez le prix au plus tendre ;
Ce n'est rien d'être aimé si l'on aime à son tour,
Et l'art d'aimer vaut mieux que l'art de plaire.
Tous les plaisirs ne sont rien sans l'amour,
Et l'amour rien sans le mystère.

Amour, amour, etc.

TEXTE

Le premier devoir d'un amant
Est d'être heureux et de se taire.

Vous qui prétendez plaire aux femmes;
D'un orgueil indiscret évitez les excès;
Avec art conduisez vos trames,
Et taisez-vous sur vos premiers succès.

Trop de lenteur est quelquefois faiblesse;
On manque aussi le but pour y viser trop tôt;
Trop de timidité souvent est maladresse,
Trop d'amour-propre est un défaut.

Connaissez bien les diverses caractères,
Étudiez les diverses humeurs,
Et de ces nuances légères
Sachez habilement assortir les couleurs.

Si vous voulez toucher une beauté nouvelle,
Toujours discret même auprès d'elle,
Parlez de sa rivale avec ménagement,
Et souvenez-vous que pour plaire
Le premier devoir d'un amant
Est d'être heureux et de se taire.
Amour, amour, etc.

TEXTE

. . . . . .
Sur l'autel de la jouissance,
En lettres d'or ces deux mots sont écrits :
Félicité, silence!

Accourez tous, disciples de Cythère,
L'amour vous parle, écoutez ses avis :
Soyez heureux, sachez le taire,
Ses faveurs ne sont qu'à ce prix.

Dans son temple on entre sans crainte.
A toute heure il entend nos vœux;
Mais il est une étroite enceinte
Réservée aux amants heureux.

L'occasion douce et légère
De ce tendre et charmant réduit
Est l'incorruptible geôlière;
Soir et matin, surtout la nuit,
Elle en entr'ouvre la barrière
Aux amants que l'amour conduit
Et qui pour guide ont le mystère.

Un voile officieux en forme le pourpris :
Sur l'autel de la jouissance,
En lettres d'or ces deux mots sont écrits :
Félicité, silence.

Amour, amour, etc.

PREMIÈRE LEÇON

Voyez le présomptueux Damis promener le matin, dans un vis-à-vis brillant, l'élégance de son déshabillé et le dégingandage d'une contenance négligée. Le sourire est sur les lèvres ; il porte dans sa physionomie à l'évent le frontispice d'une gaieté brillante. A le voir on le croirait heureux; il s'efforce au moins de le paraître. Sa voiture était dès neuf heures à la porte de la jeune Artémise, et Artémise, de toutes nos beautés la plus à la mode et la plus courue, ne reçoit le reste de ses adorateurs que lorsque le soleil est au milieu de sa course : il est alors petit jour chez Artémise.

Quelqu'un m'a dit qu'un jour que les chevaux et le cocher de Damis se morfondaient à cette porte, où ils excitaient la jalousie chez cent malheureux plus

modestes, il fut rencontré lui-même s'ennuyant à quelques portées de fusil plus loin, et se consolant par l'idée d'en imposer à tout Paris par la montre d'une félicité fantastique. Ce fut l'heureux et silencieux Belfort qui fit cette plaisante découverte. Amant aimé, sans se soucier de le paraître, il avait pénétré sans bruit dans cet asile impénétrable; le mystère avait été son introducteur, et toute sa maison le croyait encore dans son lit qu'il sortait à pied et sans suite de chez Artémise, renfermant au fond de son cœur une félicité qui lui eût semblé moins douce si elle eût été ébruitée. Il ne fut pas peu surpris de trouver à la porte de son amante la voiture de Damis; il le fut peut-être un peu moins de le trouver lui-même à deux cents pas plus loin. — Bonjour, mon ami, lui dit-il, je te croyais chez Artémise; j'ai reconnu tes gens à la porte. — En effet, j'en sors, nous nous sommes querellés; elle s'avise d'avoir la migraine; je me suis échappé un instant, j'ai volé chez Lise et je retourne rassurer ma pauvre délaissée : mais toi, d'où viens-tu si matin? — De chez mon intendant. — Visite touchante! En vérité, mon pauvre Belfort, tu te noies. Voilà une matinée bien employée! Pour moi, mes affaires vont comme elles peuvent; je n'arrête encore mes comptes qu'avec mes créancières. — Quand elles ressemblent à Artémise, reprit Belfort en souriant. — Encore les fais-je attendre; il faudrait être de fer pour satisfaire toutes ces dames. — Si elles t'occupent toutes autant qu'Artémise, il te faudra, en effet, bien des fonds; adieu, mon ami : que j'envie ton sort! — Adieu, mon pauvre Belfort, que je plains le tien!

SECONDE LEÇON

Le mystère en amour est un raffinement de volupté. Il concentre le bonheur dans l'âme des deux amants qui le

partagent; il couvre d'une gaze légère, tissue par la modestie, la beauté sensible qui succombe, et laisse à l'amant qui triomphe la satisfaction touchante d'être aimé pour lui-même; il épure ses plaisirs, en lui montrant tout le prix du sacrifice qu'on lui fait... Hommes frivoles! qui ne cherchez que le plaisir dans le plaisir, et qui, trop souvent même incapables de l'y trouver, y substituez je ne sais quelle malheureuse jouissance d'amour-propre, née de l'extrême dépravation des mœurs et plus éloignée de la nature que ne le serait le libertinage le plus complet; comment osez-vous porter les yeux sur la peinture touchante que nous esquissons des transports de deux amants qui, trouvant la félicité suprême dans l'oubli du monde entier, ne sont heureux que par eux-mêmes et pour eux-mêmes! Comment conciliez-vous la vivacité brûlante et sans cesse renaissante de leurs désirs avec la molle vélléité qui vous décide, l'impression vive de la plus légère faveur, souvent un regard jeté à la dérobée fait sur leurs sens, vous que la possession même ne peut émouvoir? Comment pouvez-vous comprendre la disparate immense de nos amantes à vos femmes du jour; cette sympathie puissante qui détermine les unes, cette préférence de distraction que vous donnent les autres; ce combat touchant de modestie et de tendresse qui accompagne les nôtres jusque dans leurs faiblesses, et qui élève le vainqueur au-dessus de l'humanité, et cet abandon lascif et sans chaleur des vôtres, qui révoltent l'indifférent même qui les attaque?

... Ah! parlez, vantez vos conquêtes; nous n'écrivons pas pour vous : mais fuyez loin de ces jeunes beautés, dont la sensibilité naïve n'accorde qu'à l'amour le prix de l'amour. Si toutefois ce talent de séduction, que vous ne possédez que trop, vous portait à fouiller leurs chastes appas; si trop crédules et trop confiantes, elles allaient vous croire des qualités que vous ne possédez

point... Barbares ! irez-vous les confondre avec les premières, et, à peine au comble de la félicité, par une ingratitude atroce, déshonorer l'objet faible et malheureux qui vous aura cru sincères, et condamner à des pleurs éternels une femme sensible qui n'aura eu que le tort de vous croire dignes d'être aimés?

TROISIÈME LEÇON

Le soleil vient d'ensevelir ses feux au vaste sein de l'onde; le crépuscule ne répand plus qu'une faible lueur sur les campagnes désertes; les premières ombres de la nuit ont obscurci les vallons, et les sombres allées de nos bois ne sont plus entr'éclairées que par le reflet de la lune qui se brise sous le cristal des eaux et se joue à travers les feuillages, qu'elle ne pénètre qu'à peine. Les brillantes orgies, les jeux turbulents, les cris d'une multitude insensée ne remplissent plus les vides des airs : un calme imposant règne sur la surface de la terre, toute la nature s'endort et l'amour s'éveille... Ames tendres! qui brûlez d'une ardeur discrète, déjà la présence de ce Dieu consolateur du monde s'est fait sentir à vous; votre cœur a palpité, et ce silence majestueux de la nature assoupie a porté au fond de votre âme un léger frémissement de joie; des larmes de tendresse ont humecté vos yeux; vous seuls ne dormez pas... Levez-vous, marchez à la lueur du flambeau de l'amour et pénétrez au fond de ces réduits champêtres...

Le jeune Orilas a entendu ma voix : couché sur la mousse légère, l'émotion de son visage annonce le trouble qui agite ses sens. Déjà l'impatience de ses désirs a devancé l'heure, dont la marche, souvent trop rapide, semble se ralentir lorsqu'elle amène le bonheur. O amants! que cette agitation de l'espoir est précieuse! Combien elle ajoute à la félicité! l'imagination lui donne

un nouveau prix et multiplie son être... Je viens d'entendre le signal de l'amour, la douce haleine de Doris embaume l'air et trahit la discrétion de sa démarche. Tendre Orilas, qui l'avez pressentie avant moi, je me retire, soyez heureux, et pour l'être, en effet, imitez le silence de la nature et taisez-vous comme elle.

TROISIÈME PARTIE

La Récolte.

APPEL

O mes amis ! mes disciples fidèles !
Des guérets de Paphos industrieux colons,
C'est pour vous que Cypris a réservé ses dons.
Dans ces champs fortunés les récoltes sont belles,
Venez du tendre amour recueillir les moissons.
N'arrachez pas, prenez avec délicatesse
La fleur fragile du plaisir :
Comme un rien l'embellit, souvent un rien la blesse,
Il ne faut que l'entre-cueillir.

TEXTE

Pour jouir du bonheur suprême,
De simples instants sont trop courts.

O sainte poésie ! aimable enchanteresse !
Toi qui seule embellis le printemps de mes jours,
Et rassures mon cœur au sein de la détresse;
Pour peindre les attraits de ma jeune maîtresse,
Autrefois de ton art j'empruntais les secours;

Elle aimait de mes chants la facile mollesse,
Ton magique pinceau consolait ma tendresse
Et j'aimais davantage en chantant mes amours.
Viens aujourd'hui : réponds au trouble qui m'anime,
Prends un nouvel essor digne de mon ardeur,
A tes accords brûlants donne un élan sublime;
Tu chantais mes plaisirs, viens chanter mon bonheur.

De ma Doris l'amour m'a rendu maître;
Sous mes baisers de feu j'ai vu vingt fois Doris,
Par l'excès du plaisir, et mourir et renaître.
Dans ce choc mutuel j'ai pris un nouvel être.
Sans doute que tous deux étroitement unis,
Nos deux cœurs attirés et confondus ensemble,
Trompés par ce mélange et séduits par l'amour,
Ont alors changé de séjour.
Qu'un si beau nœud sans cesse nous rassemble,
De l'amour, s'il se peut, épuisons les efforts :
Viens, Doris, viens sur ma bouche enflammée
Prodiguer les baisers dont elle est affamée...

Je te vois, je te sens partager mes transports,
Au foyer de ton cœur mon âme est ranimée;
Tous deux renouvelés, dans un brûlant essor,
Nous reprenons nos cœurs pour les mêler encor.

Du temps qui fuit d'une vitesse extrême.
Amour, viens arrêter le cours,
Pour jouir du bonheur suprême,
De simples instants sont trop courts :
Éternise, amour, mon ivresse;
Dans les bras de Doris, animé de ton feu,
Si mes transports duraient sans cesse,
Égal à toi par ma tendresse,
Comme toi je serais un Dieu !

Amour, amour, etc.

TEXTE

... Qui peut m'exprimer ne m'a jamais sentie.

Ame de la nature ! ô douce volupté !
Toi que l'amour forma pour enchanter nos peines,
Le malheureux forçat, dans la captivité,
Au seul nom du plaisir sent alléger ses chaînes ;
Tu sèmes dans la nuit ces globes éclatants
Qui brillent pour marquer les heures des amants.
De mes plaisirs passés retrace-moi l'ivresse ;
Embrase mes écrits ; fais passer dans mes vers
Tout le feu de mon cœur ; rends jaloux l'univers,
Et que mon tendre amant me fasse une caresse.
Que vois-je ? C'est l'amour : il a quitté les cieux.
Mes plaisirs sont les siens, il sut doubler mon être ;
Sans doute il vient dicter mes chants voluptueux,
Il arrête ma main... Finis, écoute un maître :
« Jouis de mes faveurs, ne les écris jamais.
« Mes plaisirs ne sont doux qu'autant qu'ils sont secrets.
« Vois quelle est ton erreur de contraindre à la rime
« Ce silence éloquent, qui, muet, est sublime.
« Ce doux frémissement, tendre enfant du désir,
« Balbutiant des mots coupés pour le plaisir.
« Peindras-tu d'un regard la douce et vive amorce,
« Qui, même en expirant, donne et reprend sa force.
« Le plaisir de sentir sur son sein palpitant
« Ou bien la main brûlante ou le cœur d'un amant ?
« Poursuis et fais parler deux bouches enlacées,
« Par l'excès de l'ardeur quelquefois repoussées,
« Qu'un soupir désunit, et qu'au même moment
« Le besoin d'un baiser unit plus fortement.
« Ces élans tout de flamme et cent fois, dans une heure,
« Deux âmes se pressant de changer de demeure. »

L'amour ne dit plus rien, et ma plume en tombant
M'annonça trop sa fuite et mon insuffisance.
La volupté sourit et rompant le silence
Me dit : Eh bien, écris; l'oses-tu maintenant?
Ton projet était beau, l'entreprise est hardie.
Va, qui peut m'exprimer ne m'a jamais sentie.

Amour, amour, etc.

TEXTE

N'outragez pas par un blasphème
Le plus rare bienfait des cieux.

Que l'homme est grand sous l'empire des arts !
Partout à son vaste génie
La nature est assujettie,
Cent prodiges divers étonnent les regards.
Roi des êtres créés, il leur commande en maître ;
Il meut à son gré leurs ressorts
Et donne à tout un nouvel être,
Rien ne résiste à ses hardis efforts.
Le savant compas d'Uranie
Soumet à ses calculs l'immensité des cieux.
Sur la plage des mers, despote impérieux,
De leurs flots mutinés il brave la furie,
Il dicte ses superbes lois
Et l'élément perfide obéit à sa voix.
L'univers est plein de gloire,
Partout l'esprit humain imprime sa grandeur,
Mais encor plus grand par son cœur,
L'homme doit à l'amour sa plus noble victoire.
Éclairé par les arts, son génie inventeur
Dispose, forme, rectifie.

Échauffé par l'amour, son souffle créateur
Féconde, anime, vivifie.
Ce n'est plus cet art merveilleux
Dont l'heureux et savant système
Fait respirer un marbre et fascine les yeux,
L'homme, bien plus puissant, forme un autre lui-même.
Du feu dont il est consumé,
L'amour, lui dérobant une faible partie,
Allume en un instant le flambeau de la vie,
Un nouvel être aussitôt est formé.
Illustres insensés, spéculateurs sublimes,
Vous, dont les cœurs glacés ignorent les désirs,
De vos propres erreurs malheureuses victimes,
Sachez ennoblir vos plaisirs :
Épurés par les mœurs, ils sont le bien suprême.
D'un amour innocent respectez les beaux feux,
N'outragez pas par un blasphème
Le plus rare bienfait des cieux.

PREMIÈRE LEÇON

Il y avait six mois que l'heureux Licidas avait entendu de la bouche de son amante l'aveu touchant d'une flamme égale à la sienne. Depuis ce temps, la timidité, toujours inséparable d'un amour senti, en avait éloigné la preuve. Dès que Licidas apercevait Aminte, un désordre subit s'emparait de ses sens, ses yeux brillaient du feu de la volupté ; il voulait lui parler, le trouble de son cœur se communiquait à ses idées, et l'excès du sentiment en empêchait l'expression : il voulait proférer un son, il ne poussait qu'un soupir. Aminte, de son côté, languissait loin de Licidas, et elle ne le voyait pas plus tôt, qu'elle paraissait souhaiter qu'il fût absent. Elle désirait le voir et craignait de se trouver avec lui. Heureuse inconsé-

quence qu'on n'éprouve que quand on sait aimer ! Combien ce touchant combat d'amour et de modestie embellit l'instant où le premier triomphe de la seconde sans la détruire. On veut, on ne veut pas; le désir commande, la timidité réprime, on avance en tremblant une main dont le frémissement annonce la palpitation du cœur. La beauté sensible laisse involontairement couler la sienne ; elles se brûlent toutes deux, et ce signal est le premier truchement du cœur. C'en était fini si le berger plus hardi... Mais l'amour n'avait pas marqué ce moment, et par une sage économie il ne retarde sa victoire que pour la rendre plus précieuse encore... Il ménage à nos amants une autre entrevue. Depuis la première, que le temps avait paru long ! Ils se retrouvent enfin... Même émotion, même embarras. On ne refuse pas sa main quand on l'a donnée, et une première complaisance est toujours suivie d'une seconde. Le teint de la bergère s'anime ; une rougeur involontaire colore ses belles joues, l'amant ose approcher pour y porter deux lèvres de feu ; Aminte recule, Licidas avance. Il a l'air si triste, si suppliant ! Elle revient avec timidité ; la bouche de Licidas est collée sur la sienne : leur cœur vole sur leurs lèvres brûlantes, ils se confondent ; la bergère frémit et s'arrache avec peine des bras dangereux de son amant. Ils se séparent encore, et cette seconde faveur n'a fait qu'accroître leur amour.

Enfin le moment est arrivé : un bosquet épais est le sanctuaire de la volupté, un lit de gazon en est le trône. C'est là que, pour la troisième fois, Licidas voit son amante; elle est plongée dans une rêverie profonde, son sein, qui s'élève et s'abaisse avec vivacité, annonce ce qui se passe dans son cœur : elle se croit seule, et le nom de Licidas s'échappe involontairement de sa bouche. Licidas l'entend; il est à ses genoux. Elle veut lui parler, sa langue s'y refuse ; elle ne sait ce qu'elle doit lui dire; elle

articule avec effort ces mots entrecoupés : *Arrête, mon ami...* et ses yeux en feu lui disent plus éloquemment encore : *Aminte est à toi, garde-toi d'en croire mes refus.* Licidas est trop épris pour se tromper sur ce langage si expressif. Il ne dit plus rien ; il sent. Aminte fait un dernier effort, l'amour l'emporte et nos deux amants sont au comble de la félicité.

SECONDE LEÇON

Voilà l'heure où Doris doit se rendre dans ce bosquet. L'obscurité qui règne sous cet ombrage favorise notre entrevue. Amour ! étends un double crêpe sur toute la nature, cache-lui mon bonheur, elle en serait jalouse... Dieux ! quel trouble agite mes sens... je crois entendre Doris, je crois la voir ; sans doute elle approche. Les douces larmes de la volupté ont humecté mes yeux, je les sens couler... L'air pur que je respire m'annonce sa présence. C'est son haleine qui l'embaume. Tout mon cœur vole au-devant d'elle... Amour, amour, ranime mon être qui succombe au ravissement que tu me prépares, modère les feux de mon imagination si rapide : si l'expectative seule de tes faveurs me brûle et me consume, que sera-ce donc ?... J'entends du bruit, l'air est calme, et cependant un léger mouvement agite les feuilles. Est-ce quelque importun qui vient troubler... Le dépit me rend toutes mes forces, qu'il expire et que mes bras l'immolent à la sûreté de ma timide amante... Avançons... Dieux ! c'est elle, c'est elle, c'est Doris ; c'est toi... je mourais d'impatience, je meurs de plaisir.

TROISIÈME LEÇON

Et nous croyions avoir senti l'amour, et nous prononcions son nom... O ma Doris ! et j'avais cru t'aimer, et je

défiais mon cœur de t'adorer davantage! Que je connaissais peu sa force! Sans doute une parcelle de la divinité s'est communiquée à mon être. Mets ta main sur mon cœur, vois comme il est agité; dans quel ravissement sublime un moment a plongé mes sens! et le suprême bonheur était en nous et nous étions faits pour le sentir, et nous avons si longtemps tardé! Que de moments perdus! O ma Doris! réparons-les, agrandissons notre être par le plaisir; viens te précipiter dans mes bras; brûle-moi par tes baisers, je te les rendrai mille fois plus ardents, je pénétrerai jusqu'à ton âme, j'y abîmerai la mienne, nous les confondrons ensemble, et l'instant de la réunion te fera tressaillir... Approche... Se peut-il que j'éprouve encore de nouveaux élans? Dans l'excès de l'ivresse j'éprouve encore de nouveaux besoins d'amour... Qu'est-ce donc que notre âme? Elle est donc inépuisable? Doris! je n'ai plus la force d'articuler *je t'aime,* l'expression des langues humaines est trop faible pour ce que je sens... Sois aimable encore plus, s'il est possible, je te défie de l'être plus que je puis t'aimer.

HYMNE A L'AMOUR

Viens épurer ma voix profane,
Amour, je célèbre ton nom;
Amour, échauffe mon organe,
Sois toi-même mon Apollon;
Viens que dans un élan sublime,
Célébrant le Dieu qui m'anime,
Ma voix étonne l'univers.
Donne-moi, s'il se peut, deux âmes,
Rassembles-y toutes tes flammes
Et fais-les passer dans mes vers.

Proscrits, nous traînions dans ce monde
Des jours tissus par la douleur;
Tu vins, ton haleine féconde
Y fit éclore le bonheur.
Courbé sous le poids de ses chaînes
L'homme oublia toutes ses peines
Dans tes transports délicieux;
Sois l'unique Dieu qu'on révère!
Un Dieu bienfaiteur de la terre
Doit être le premier des Dieux.

Mais quels préjugés fanatiques
Aveuglent les faibles mortels!
A cent Déités fantastiques
La crainte érige des autels;
Chacun a son Dieu qu'il implore,
L'un blâme ce que l'autre adore,
Les métaux sont déifiés.
Au milieu de ce schisme impie,
Amour, ton culte nous rallie,
La terre entière est à tes pieds.

Lorsque chaque jour l'imposture
Proclame une nouvelle loi,
La tienne, toujours juste et pure,
Est immuable comme toi.
Ton culte, en tous les temps le même,
D'un frivole esprit de système,
N'admet point le sophisme obscur.
Tu mis ton code dans nos âmes,
Tu l'y gravas en traits de flammes,
Lui seul est saint, lui seul est sûr.

A l'amour rien n'est impossible,
Par lui notre âme s'agrandit;

C'est au foyer d'un cœur sensible
Que le génie un jour naquit.
Tout alors prit un nouvel être,
L'homme éclairé sut se connaître
Et l'amour le rendit meilleur,
Il renversa tous les obstacles,
Les arts lui doivent leurs miracles
Et l'âme humaine son bonheur.

JOURNÉE DE L'AMOUR

HUITIÈME HEURE

Les Glanes.

APPEL

Une bouche brûlante appelle une autre bouche,
L'incendie est total à l'instant qu'on y touche :
Les sens sont avertis par ce tocsin d'amour,
Même après le plaisir le baiser a son tour :
Il commence et toujours il achève l'ivresse.
Oui, ce souffle enchanteur est né de la tendresse,
L'haleine est le parfum le plus cher aux amants,
On pompe une âme et c'est multiplier ses sens.

TEXTE

Le plaisir est un champ fertile
Qu'il faut bien savoir moissonner;
Un amant, lorsqu'il est habile,
Y trouve toujours à glaner.

Heureux moissonneurs de Cythère,
Retenez bien cette leçon :
Qu'un baiser de votre bergère
Soit le signal pour un second.

Ne laissez pas languir la terre
Après le temps de la moisson,
Il y reste toujours à faire
Et le sol en est toujours bon.

L'amour pour vendanger sa vigne
Exige de l'activité;
Si le vendangeur n'en est digne
Il sera bientôt supplanté.
Du moment qu'il a fait retraite,
L'amant, qui sait tout détailler,
Vient après la vendange faite
Et trouve encore à grapiller.

Redoublez toujours de constance,
Point de lenteur dans le travail :
Si l'amour négligé s'offense,
Il passe vite un autre bail.
Sans cesse cultivez la terre
Et retenez bien ma leçon :
Amants la seconde moisson
Vaut souvent mieux que la première.

Amour, amour, etc.

TEXTE

Loin qu'en sortant de notre ivresse
Les langueurs viennent nous saisir,
Nous chargeons la délicatesse
De ressusciter le plaisir.

Vous que l'amour comble de gloire,
Amants, méritez vos succès :
Pleins d'ardeur avant la victoire,
Soyez encor de même après.

Rassurez après sa défaite
Celle qui vous rendit heureux;
Pour calmer son âme inquiète
Embrasez-la de nouveaux feux.

Faites au moment de délire
Succéder un peu de gaieté :
J'aime voir la pudeur sourire
Aux charmes de la volupté.

—

Si votre amante se désole
Et s'abandonne au repentir,
Que votre gaieté la console :
Elle est le dessert du plaisir.

Une belle avec complaisance,
Dans un regard bien amoureux
Lit le bonheur qu'elle dispense :
On aime à faire des heureux.
Amour, amour, etc.

TEXTE

Le moment délicat qui succède au bonheur
Du sentiment est la pierre de touche.

Qu'il est doux ce moment qui remplace l'ivresse,
Ce calme qui succède au délire des sens!
Que dans deux beaux yeux languissants
L'amour éloquemment fait parler la tendresse!
Qu'une amante alors a d'attraits
Aux yeux du tendre amant qui l'aime!
Ses sens en vain sont satisfaits,
Son cœur lui parle encor, il est toujours le même.

Du plaisir au gré de ses vœux,
La source n'est jamais tarie.
Un amant délicat tendre et voluptueux
Par ses baisers se multiplie;
Il y a cent moyens d'être heureux.
Plein de l'objet dont son âme est remplie,
Un regard, un baiser le rappelle au plaisir;
Ce souffle heureux le vivifie,
Et, ranimant encore un feu prêt à mourir,
Dans ses sens éveillés souffle un autre incendie.

Jeunes amantes que j'instruis,
Retenez bien mes dernières maximes :
Le plus tendre intérêt vous consacre ces rimes,
C'est pour vous que je les écris.
Avant d'accorder rien à l'amant qui vous touche,
Tâchez de connaître son cœur :
Le moment délicat qui succède au bonheur
Du sentiment est la pierre de touche.
Mais c'est bien tard, hélas! connaître son erreur.
Trop souvent sur l'amour l'amour de soi l'emporte,
Et les désirs comblés, le sentiment s'enfuit.
Entre deux aspirants, qu'un même but transporte,
Distinguez bien l'ardeur qui les conduit :
Le même instant dans l'un la rend plus forte,
Le même instant dans l'autre la détruit.
Amour, amour, etc.

HYMNE

Amour, descends des cieux, viens, c'est en ta présence
Que nous voulons renouveler nos vœux;
L'ivresse de nos cœurs devient ta récompense,
De moment en moment nous nous adorons mieux.

Tu fis exprès pour nous la flamme vive et pure,
Qui s'allume et s'accroît même en dépit du temps ;
Quand par hasard nous boudons la nature,
Tu trouves dans nos cœurs ce qui manque à nos sens.

Il ne fallut qu'une simple étincelle
Pour faire de nos cœurs un seul foyer brûlant,
Il fallait mon amant pour me rendre fidèle,
Il fallait mon amour pour le rendre constant.

Empêche, amour, que les alarmes
Ne troublent un instant notre félicité ;
Mais permets que souvent la douce volupté,
Par l'excès du plaisir, fasse couler nos larmes.

Nos tendres sentiments ont rassemblé les fleurs ;
Arrache ton bandeau pour choisir tes guirlandes,
Par nos mains le bonheur te les porte en offrandes :
L'offrande chère aux Dieux est l'hommage des cœurs.

Hors l'amour seul tout change en la nature :
Et quand l'âge rendra mon corps chancelant,
Nous nous dirons je t'aime, et nos mains se serrant
Nous tiendront lieu de signature.

Dialogue des amants heureux.

Aglaure	Misis.
Eglé	Licas.
Climène	Alcandre.
Aréthuse	Ligdamis.
Sylvie	Mirtil.
Aminthe	Daphnis.
Cythèride	Palémon.

La scène se passe dans le bosquet de l'Amour.

EGLÉ, LICAS

Eglé. — Nous arrivons les premiers au temple, nous aurons le temps de nous donner bien des baisers avant l'heure mystérieuse.

Licas. — Veux-tu les recevoir ?

Eglé. — Ah ! laisse-moi le plaisir de t'en donner.

Licas. — Un.....

Eglé. — Deux, trois.....

Licas. — Attends donc, petite espiègle, tu les précipites trop, laissons nos bouches l'une sur l'autre.

Aréthuse, Sylvie, arrivant. — Eglé, Eglé ?

Eglé, à Licas. — Elles nous ont vus.

Licas. — Est-ce un mal, dis, mon Eglé ?

Eglé. — Non, non, mon cœur me dit que c'est un bien.

Sylvie. — Ma sœur Aréthuse, vois le chapeau de Mirtil. Ce sont tous les rubans de mon corset. Hier il me les demanda ; je fis semblant de me fâcher ; j'avais mon dessein. Ah ! comme je détournais les yeux ! il aurait aisément aperçu que je riais de ma colère.

CYTHÈRIDE, CLIMÈNE, *arrivant.*

Cythèride. — Que caches-tu là avec tant de soin, Climène ?

Climène. — Une chanson bien tendre de mon amant.

Cythèride. — Veux-tu me la prêter? nous la chanterons ensemble.

Climène. — Non, non, j'ai promis à Alcandre qu'elle serait toujours sur mon sein; je ne la lis que lorsque je ne l'attends pas.

Cythèride. — Climène, sois fidèle à ta promesse, tu fâcherais qui t'aime; je ne veux plus la voir... Mais voici Palémon; adieu, ma sœur.

Aminthe. — Aréthuse, Climène, Sylvie, voyez le beau bouquet.

Sylvie. — C'est donc aujourd'hui ta fête?

Aminthe. — Ce l'est tous les jours quand je vois Daphnis. Il m'a dit quelque chose de bien doux en me le donnant.

Climène. — Qu'il t'aimait?...

Aréthuse. — Qu'il était sûr de l'être.

Aminthe. — J'ai rassemblé, m'a-t-il dit, autant de fleurs que j'ai pensé de fois dans la journée à mon aimable Aminthe; je ne veux point les compter, je pourrais en perdre une.

Églé. — Moi, j'ai cueilli mon bouquet moi-même et je retourne à mon parterre.

Sylvie. — Tandis que tous nos bergers s'amusent ensemble, faisons de notre côté quelques jeux pour tromper le temps. L'étoile du plaisir ne brille point encore, c'est le signal pour nous y livrer.

Climène. — Il me vient une idée. Misis est à quatre pas de nous, il pleure l'absence d'Aglaure, faisons-lui accroire qu'elle est parmi nous; embrassons-le comme elle, il pourra s'y tromper.

Aréthuse. — Allons-y au moins toutes ensemble.

Cythèride. — C'est moi qui lui parlerai; vous autres, ne dites mot.

Sylvie. — Moi, je soupirerai comme Aglaure.

Aminthe. — Aglaure ne s'en fâchera-t-elle point?

Sylvie. — Au contraire, elle est contente quand elle voit du plaisir à Misis ; Aglaure aime bien, et quand on aime peut-on se fâcher?

Cythère, à Misis. — Chut, chut... Que faites-vous donc là, Misis, tout seul? Aglaure se désespère, nous ne pouvons la consoler. Elle dit : « Misis ne m'aime plus; si j'avais son cœur, malgré l'obscurité, il aurait distingué son amante. » Elle est là. Mais pour te punir, elle ne veut pas te parler.

Sylvie, soupirant. — Ah!...

Climène. — Eh bien! distinguez les baisers d'Aglaure des nôtres. Allons, mes sœurs, embrassons toutes le tendre Misis; Aglaure, laissez commencer une de nous.

(*Elles l'embrassent.*)

Misis. — Ma belle amie n'est point parmi vous, elle n'y est point. Vos baisers sont doux, mais les siens me brûlent. Chacune de ses caresses porte l'incendie dans mon cœur. Ah! lorsque ses bras s'enlacent dans les miens, mon âme avec rapidité vole sur ses lèvres.

Cythèride. — A vos yeux, elle est au-dessus de nous; mais nous paraissons plus tendres à nos amants, la préférence que l'on nous donne répand sur nos traits la chaleur. Le bonheur est un brasier ardent qui n'a besoin que d'un regard pour s'alimenter.

Misis. — Ah! si vous trompez mes sens, vous ne pouvez tromper mon cœur; il ne sent point cette émotion qu'il éprouve en sa présence; aux fureurs de l'amour, Aglaure joint le calme de la recherche et, bien loin de rassasier de plaisir, on sent encore des désirs même dans la jouissance qu'elle partage. Aglaure, que tu tardes à venir! Déjà, déjà la voûte éthérée a pris son vêtement des mains du mystère. Tous ces petits globes enflammés sont autant d'étincelles échappées du flambeau de la

volupté. Le jour est pour les profanes, la nuit pour les amants. La nature n'étend un crêpe sur tous les objets que pour dérober la connaissance des doux mystères. Ce silence qui règne autour de nous n'est créé qu'afin que rien n'interrompe le murmure des baisers et les transports des vives caresses.

Cythèride, bas à ses compagnes. — Il croit lui parler, retirons-nous, une douce erreur console son âme affligée. Ne le désabusons point, courons jouir de la réalité.

Misis. — O Lune! divinité des cœurs sensibles, sers de guide à mon Aglaure, que la lumière rassure ses pas incertains. Ne dérobe aucun instant ta clarté; que ma belle maîtresse en te fixant dise : Celui que j'aime implore ton secours; il te dit : Rends-moi ce que j'adore. Voici l'instant des sacrifices, des millions d'êtres sont heureux. Tous nos bergers éprouvent la félicité, leurs hymnes d'allégresse sont des élans inarticulés; moi seul... Dieux! voici Aglaure.

Aglaure, conduite par un enfant. — O mon souverain bien! que l'absence est rigoureuse! que ses chaînes sont pesantes! La précipitation que j'avais de te rejoindre m'avait fait égarer. Je pleurais quand ce jeune enfant, que j'ai rencontré, m'a dit qu'il connaissait tous les détours de ce bosquet. Il a mis la main sur mon cœur, depuis ce moment j'ai eu plus d'espérance. Suivez-moi, m'a-t-il dit, je vous conduis à la route du bonheur; il m'a dit la vérité. O bel enfant! lorsque tu aimeras, puisse un autre enfant te ramener et sécher tes larmes! Tiens, voilà ma ceinture, elle est composée des fleurs que Misis m'a données; les présents de l'amour doivent payer ma reconnaissance, mais ne trouble point nos plaisirs.

L'Enfant, — Ne le craignez pas.

Aglaure. — N'as-tu pas douté de ma foi, mon cher Misis?

Misis. — Moi, t'avoir soupçonnée? Ah! qui craint

l'inconstance a donc eu le premier la pensée que l'on pût être infidèle.

Aglaure. — Ouvre-moi tes bras que j'y tombe éperdue, recueille les larmes que l'amour satisfait arrache à l'amour impatient, humecte mes lèvres altérées des baisers des tiennes, imprime ta bouche sur ma bouche, ne laisse de passage qu'à nos soupirs brûlants, et entrecoupés, que le plaisir précipite, arrête et reprend...

Misis. — Partage mon ivresse, ma chère Aglaure, perds le mouvement par l'excès des miens; que tes yeux immobiles, éteints se fixent sans voir.

Aglaure. — Dieux! quelle fureur tu portes encore dans mes veines enflammées; divinités immortelles, c'est dans le délire de ces moments que l'homme vous a dérobé cette flamme. Ces transports qui doublent son être, qui effacent le passé, consolent du présent et préparent l'avenir à l'espoir de la jouissance.

Misis. — Viens sur mon cœur, mon adorable amante, que le spectacle de ta perfection surprenne et ravisse la nature qui te forma; qu'elle ordonne à ce moment enchanteur, à cet éclair qui multiplie les sens de s'arrêter pour jouir du tableau du bonheur! Ah! que tout ce qui respire envie le sort de Misis! Il n'est plus lui, tu réunis nos deux êtres. . . . . .

. . . . . .

Aglaure. — Qu'il est doux ce calme où le plaisir nous conduit! Nos sens, dans leur apparente inaction, ont encore une force sensible. Frémissement! ton charme s'offre encore, et les accès convulsifs triomphent de ma lassitude; l'air est embaumé du parfum de l'amour.

Misis. — Ma chère Aglaure, le jour qui va s'élever éclairera mon bonheur. Ah! je te voyais même dans les ténèbres de la nuit; l'âme a des yeux et les yeux ont une âme. Rejoignons tous ceux qui ont été heureux en même temps que nous. Climène, Églé, Sylvie, Aréthuse, venez

juger de la beauté d'Aglaure on s'embellit de la félicité que l'on donne.

Aglaure, à Sylvie. — Tiens, Sylvie, voici celui qui m'a ramenée.

Sylvie. — Comment a-t-il fait pour trouver ce bosquet?

L'Enfant. — J'y suis tous les jours.

Sylvie. — Tu nous connais donc?

L'Enfant. — Mieux que vous, peut-être.

Sylvie. — De toutes mes compagnes laquelle préfères-tu?

L'Enfant. — La plus sensible.

Sylvie. — Quoi! ce n'est pas la plus jolie?

L'Enfant. — La plus jolie m'appelle, la plus tendre me fixe.

Sylvie. — As-tu beaucoup d'amis?

L'Enfant. — Oh! beaucoup.

Sylvie. — Es-tu méchant?

L'Enfant. — Souvent cruel.

Sylvie. — Ton âge rassure sur le mal que tu peux faire.

L'Enfant. — Il faut s'en méfier.

Sylvie. — A peine six printemps t'ont vu naître.

L'Enfant. — C'est par moi qu'ils sont beaux.

Sylvie. — Comment s'appelle ton père?

L'Enfant. — Le Désir.

Sylvie. — Ta mère?

L'Enfant. — La Nature.

Sylvie. — Quels sont tes plaisirs?

L'Enfant. — De tout soumettre.

Sylvie. — Si l'on te résiste?

L'Enfant. — Je me venge.

Sylvie. — Comment?

L'Enfant, tirant une flèche de son carquois. — Avec cette arme.

Sylvie. — Où va-t-elle?

L'Enfant. — Au cœur.

Sylvie. — Quoi ! tu donnes la mort ?

L'Enfant. — Non, je donne une nouvelle existence.

Sylvie. — Que promets-tu ?

L'Enfant. — Le bonheur.

Sylvie. — Que faut-il faire pour donner du bonheur ?

L'Enfant. — Aimer.

Sylvie. — Pour en recevoir ?

L'Enfant. — Être aimé.

Sylvie. — Où fais-tu ta résidence ?

L'Enfant. — Auprès de la beauté.

Sylvie. — Qui te fait reconnaître ?

L'Enfant. — Le trouble.

Sylvie. — Ne serais-tu point l'Amour ?

L'Enfant. — Je le suis.

Aréthuse. — Ah ! ne nous quittes point !

Climène. — Tu as entendu ma voix.

Sylvie. — Tu as voulu être témoin des plaisirs que tu nous a donnés.

Cythèride. — Amour, tu sais si j'aime.

Aminthe. — Fais-moi mourir avant ce que j'adore.

Aglaure. — Si la couronne est pour la plus sensible, oh ! tu me la dois.

Chœur des Bergers et Bergères, — Dieu puissant qui règnes sur tout l'univers, principe du bonheur, reste parmi nos amants, / amantes, ta présence rendra leurs flammes éternelles... Mais tu veux t'échapper ? Comment sauront-elles que tu es dans nos cœurs ?

L'Amour, à Aglaure. — Vous me demandez ma couronne, beautés qui desservez mon temple, vous la recevez dans l'instant que vous la présentez... (*Aux bergers.*) Et vous, amants fidèles, croyez que ce que l'on aime est l'amour. Chaque fois que vos amantes voudront se rappeler mes traits, elles me pareront des vôtres. Je vous laisse mon code, suivez mes préceptes et vous serez heureux.

Chœur de Bergers et Bergères. — Dieu puissant, qui règnes sur tout l'univers, principe du bonheur, reste parmi nos amants, amantes, ta présence rendra leurs flammes éternelles.

CODE DE L'AMOUR

C'est pour les tendres cœurs que je dicte ces lois :
Le bonheur des humains sera ma récompense,
Je remplis l'univers de toute ma puissance
Et soumets à mon gré les bergers et les rois.

Les beaux jours du printemps sont dus à la tendresse,
L'été ne doit ses feux qu'aux flammes de l'amour.
La récolte d'automne est la seule richesse,
L'amitié dans l'hiver fait moisson à son tour.

Aimez dans tous les temps, aimez à tous les âges,
Le cœur ne vieillit point s'il exhale un soupir :
Des vieillards, des enfants, je reçois les hommages,
En foule à mes autels on les voit tous courir.

Inventez des plaisirs, surprenez votre belle,
La raison lutte en vain contre l'amusement :
Tâchez que chaque jour une fête nouvelle
La flatte, l'intéresse en faveur de l'amant.

Avec simplicité parlez de votre flamme
Et n'affectez jamais un langage emprunté ;
L'art ne peut égaler l'éloquence de l'âme,
Un soupir qui s'échappe en peint la vérité.

Quand vous éprouverez les rigueurs de l'absence,
Occupez votre esprit de l'instant du retour,

C'est là le seul moyen de tromper la distance,
L'amour doit essuyer les larmes de l'amour.

Fuyez des noirs soupçons la triste frénésie,
La confiance annonce une âme sans détour :
Un cœur vrai ne saurait craindre de perfidie,
C'est toujours d'après soi que l'on juge en amour.

Cédez à la Beauté sitôt qu'elle demande,
Chérissez, adorez et respectez ses lois ;
Une femme qui prie est l'amour qui commande,
Que sur vos volontés elle seule ait des droits.

Tous les sujets de Mars auront la préférence,
Ils sont francs et loyaux, chérissent la beauté,
Les lauriers d'un amant, cueillis par la vaillance,
Sur le front d'une femme augmentent sa fierté.

Si vous avez à vaincre une beauté sévère,
Attendez le moment pour tendre vos filets,
On couronne un amant qui toujours persévère,
La Nature et l'Amour sont dans vos intérêts.

La nuit plaît à l'amour; son ombre tutélaire
Rassure la pudeur sur les plaisirs secrets,
Elle aime à se couvrir du voile du mystère,
Amants, souvenez-vous qu'il faut être discrets.

Que l'autel de l'amour soit un lit de verdure,
Votre encens un soupir, votre offrande une fleur :
Soyez simples, suivez pas à pas la nature,
La route qu'elle enseigne est celle du bonheur.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1
Les Exercices de dévotion de M. Henri Roch avec Mme la duchesse de Condor 11
Le sultan Misapouf et la princesse Grisemine. . . 72
Tant mieux pour elle 127
Histoire de la Félicité. 169
Journée de l'amour 215

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, rue de Furstenberg — PARIS

Extrait du Catalogue

Les Maîtres de l'Amour

Collection unique des œuvres les plus remarquables des littératures anciennes et modernes traitant des choses de l'amour.

L'Œuvre du Divin Arétin (2 vol.) chaq. vol. . . . 12 fr.
L'Œuvre du Marquis de Sade . . . . . 12 »
L'Œuvre du Comte de Mirabeau. . . . . 12 »
L'Œuvre du Chevalier A. de Nerciat (3 vol), chaque volume . . . . . 12 »
L'Œuvre de Giorgio Baffo. . . . . 12 »
L'Œuvre libertine de Nicolas Chorier . . . . . 12 »
L'Œuvre libertine des poètes du XIXe siècle . . . 12 »
Le Théâtre d'amour au XVIIIe siècle . . . . . 12 »
Le Livre d'amour de l'Orient (I). Ananga-Ranga . 12 »
Le Livre d'amour de l'Orient (II). — Le Jardin parfumé. . . . . 12 »
Le Livre d'amour de l'Orient (III). — Les Kama-Sutra . . . . . 12 »
Le Livre d'Amour de l'Orient (IV). — Le Bréviaire de la Courtisane. — Les Leçons de l'Entremetteuse . . . . . 12 »
L'Œuvre des Conteurs libertins de l'Italie (XVIIIe siècle). . . . . 12 »
L'Œuvre de John Cleland (Mémoires de Fanny Hill). . . . . 12 »
L'Œuvre de Restif de la Bretonne. . . . . 12 »
L'Œuvre des Conteurs libertins de l'Italie (XVe siècle) . . . . . 12 »
L'Œuvre libertine de l'Abbé de Voisenon. . . . . 12 »
L'Œuvre libertine de Crébillon le fils . . . . . 12 »
Le Livre d'amour des Anciens . . . . . 12 »
L'Œuvre libertine des Conteurs russes . . . . . 12 »
L'Œuvre libertine de Corneille Blessebois (Le Rut). . . . . 12 »
L'Œuvre de Choudart-Desforges (Le Poète libertin). . . . . 12 »

L'Histoire romanesque

La Rome des Borgia, par Guillaume Apollinaire. 9 »
La Fin de Babylone, par Guillaume Apollinaire. 9 »
Les Trois Don Juan, par Guillaume Apollinaire. 9 »

Les Secrets du Second Empire

Napoléon III et les Femmes, par H. Fleischmann. 7 50
Bâtard d'Empereur, par H. Fleischmann 7 50

La France Galante

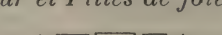
Mignons et Courtisanes au XVIe siècle, par Jean Hervez (épuisé).
La Polygamie sacrée au XVIe siècle. . . . . . 15 »
Rufflans et Ribaudes, par Jean Hervez 8 50

Chroniques du XVIIIe Siècle

PAR JEAN HERVEZ

D'après les Mémoires du temps, les Rapports de police, les Libelles, les Pamphlets, les Satires, les Chansons.

I. *La Régence galante* (épuisé).
II. *Les Maîtresses de Louis XV* . . . . . 15 fr.
III. *La Galanterie parisienne sous Louis XV* (épuisé).
IV. *Le Parc aux Cerfs et les Petites Maisons galantes de Paris* (épuisé).
V. *Les Galanteries à la Cour de Louis XVI.* . . 15 »
VI. *Maisons d'amour et Filles de joie.* . . . . . 15 »



Le Catalogue illustré est envoyé franco sur demande

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2068
V5
O33
1913
c.1
ROBA